

MADAME DE LINANT

PAR

MARIE AYCARD.

1

Bruxelles,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
Rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60 (Jardin d'Idalie.)
Et chez tous les Libraires Correspondants du Muséum
en Belgique et à l'Étranger.

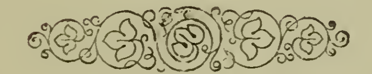
MADAME DE LINANT.

Mme DE LINANT

PAR

MARIE AYCARD.

1



BRUXELLES,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60, (jardin d'Idalie, 1.)
1850.

MADAME DE LINANT.

L'araignée.

Dans cette plaine légèrement ondulée qui s'étend de Saint-Mandé à Charenton, on voyait encore, en 1805, un parc de peu d'étendue, mais composé d'arbres magnifiques dont le front séculaire s'élevait jusques aux nues. Dans le milieu du parc, sur un terrain circulaire et bien sablé était bâtie une maison de plaisance d'une apparence modeste, mais dont l'intérieur, orné avec un luxe exquis, ne pouvait convenir qu'à une personne très-riche; car ce pavillon (tel était le nom que méritait ce petit édifice) ne pouvait être habité que durant les mois les plus chauds

de l'année; c'était la Folie-Bussière. On avait dit la Folle-Beaujon, la Folie-Bonnet; les habitants de Saint-Mandé, de Vincennes, de Charenton, Conflans, Bicêtre et autres lieux circonvoisins, appelaient le lieu dont nous parlons, parc et pavillon, la Folie-Bussière. Aujourd'hui ce petit lieu de délices, ombragé par un feuillage touffu et rafraîchi par des eaux courantes, a disparu; les arbres sont tombés sous la cognée, les nymphes des fontaines ont fui, les dryades se sont dispersées, le terrain lui-même a été morcelé et vendu; mais comme il est humide et qu'il tient toujours de sa nature primitivement marécageuse, il a fait la fortune des maraîchers qui le cultivent.

En 1805, la Folie-Bussière se trouvait dans tout son éclat, et l'heureux propriétaire, M. de Bussière, assis dans un salon magnifique, devant une table de jeu, ayant vis-à-vis de lui sa sœur, madame de Linant, terminait avec elle une partie de piquet. Dans la vaste cheminée brillait un feu clair et flambant, quoique le soleil de juillet inondât tout de ses rayons; mais la maison, entourée d'arbres, était un peu humide; madame de Linant se plaignait de légères atteintes de rhumatismes; et d'ailleurs, il y a dans le ciel un saint très-recommandable, saint aimable et doux, dont les honnêtes gens de toutes les religions doivent honorer la mémoire, saint François de Sales, qui prescrit l'usage du feu pendant douze mois de l'année. Madame de Linant était très-dévote à saint François de Sales, et elle faisait une pratique de dévotion d'un aphorisme de vie privée.

— Le feu ne vous incommode pas, ma sœur? demanda M. de Bussière. — Au contraire, Louis, au contraire.

Et elle rapprocha un peu son fauteuil du feu, sans pourtant s'éloigner de la table.

— Il me semble, ajouta-t-elle, que j'ai gagné. — Je le crois aussi.

M. de Bussière compta ses fiches, puis tira sa bourse pour payer sa partie perdue. C'était un homme de cinquante-cinq ans environ, grand, un peu gros, et d'une

figure pleine en même temps de bonhomie et de malice. Ancien avocat au parlement, il avait passé les jours les plus brûlants de la révolution, enseveli dans cette Folie-Bussière où nous le retrouvons en 1805, et oublié sous l'ombrage protecteur de ses arbres séculaires. Un de ses amis, M. de Pontis, caché avec lui sous le même abri, y était mort en 1795, et l'avait, en mourant, nommé tuteur de sa fille unique, mademoiselle de Pontis. Les soins à donner à l'éducation et aux biens considérables de mademoiselle de Pontis, un peu de paresse naturelle et une certaine misanthropie railleuse, l'empêchèrent de se ma rier; il devint peu à peu vieux garçon, tandis que sa sœur perdait son mari; elle se rapprocha alors de son frère dont elle s'était éloignée durant son mariage. Le frère et la sœur s'aimaient beaucoup, quoique leur caractère fût différent, et peut-être à cause de cette différence d'humeur et de façon de sentir. L'un était sceptique et railleur, l'autre d'une crédulité superstitieuse. M. de Bussière voyait une compagnie élégante et choisie, des hommes de lettres, des artistes renommés; il pouvait citer parmi ses amis M. de Jouy, Luce de Lancival, Elleviou, le peintre David, Boïeldieu; il fréquentait les hommes politiques les plus éminents d'alors; sa sœur recevait aussi quelques personnages éminents, par égard pour la fortune naissante de son fils, Anatole de Linant; mais la société habituelle se composait d'une coterie de vieilles femmes, aimables sans doute et inoffensives, mais un peu trop amoureuses du passé, pour aimer beaucoup le présent. Madame de Linant avait cinq ans de moins que son frère; et sa mine discrète, ses yeux baissés, indiquaient en même temps une dévotion dont elle tirait un peu vanité, et la ténacité de son caractère en apparence fort doux. Son rapprochement avec M. de Bussière était dû à sa dévotion, car la religion a cela de bon, qu'elle rapproche les familles et fait un devoir des liens les plus naturels. — Mon frère, dit-elle en repoussant le napoléon que M. de Bussière avait placé devant elle, pourquoi de l'or? — Parce

que j'ai perdu et que je m'acquitte. — Mais je n'ai pas entendu jouer aussi gros jeu : je n'ai joué que cinq francs.

— Et moi, j'en ai joué vingt. — Vous vous êtes trompé, reprenez votre or. — Eh! non, gardez tout; ce sera pour vos pauvres. — Je ne donne aux pauvres que mon argent, mon cher Louis, riposta madame de Linant, en faisant passer l'aigreur du propos sous l'épithète.

M. de Bussière se contint; il reprit son napoléon, donna un écu de cinq francs à sa sœur. Madame de Linant le regarda quelque temps en silence, puis elle lui dit :

— Louis, vous avez quelque chose à me dire; ce n'est pas pour rien que vous m'avez invitée à venir aujourd'hui à votre Folie avec Anatole : soyez franc, Louis. — D'abord, ma sœur, vous savez que j'ai toujours beaucoup de plaisir à vous voir chez moi; Juliette, vous le savez aussi, gagne toujours à se trouver en votre compagnie : il est vrai néanmoins que j'ai à vous parler de quelque chose d'important, mais je n'avais pas besoin pour cela de vous attirer ici, je n'avais qu'à aller chez vous. — Voyons, Louis, de quoi s'agit-il? — Je voulais parler d'Anatole. — D'Anatole? qu'a-t-il fait, Louis? dites-moi, ne me cachez rien.

Et en parlant ainsi, son front s'enflamma, ses joues rougirent. Elle craignit que son fils n'eût fait quelqu'une de ces fautes que la jeunesse regarde comme des triomphes et auxquelles toute la dévotion d'une mère n'oppose jamais qu'une barrière impuissante; grand sujet de plaisanterie pour le railleur M. de Bussière.

— Calmez-vous, ma sœur, dit celui-ci, calmez-vous, il ne s'agit de rien qui doive vous effrayer... Je pense à marier mon neveu. — Ah! fit madame de Linant avec un soupir d'allégement, mon fils? — Et qui donc? Je n'ai pas d'autre neveu que votre fils, ce me semble. — Non, du tout; mais encore à qui voulez-vous le marier? Il est si jeune! — Vingt-cinq ans, ma sœur. — C'est vrai : qui lui destinez-vous? — Permettez, il est auditeur. — Oui, sans doute, et dans quelque temps il sera préfet. — Vous

voulez dire sous-préfet. — Non, préfet; nous couchons en joue un département. — Et vous le manquerez, à moins qu'Anatole ne soit lesté d'un bon mariage. — C'est possible, mon frère; cependant, j'avais pensé que le département nous ferait avoir le mariage. — Cela s'est vu, mais c'est courir deux lièvres à la fois, et vous savez alors ce qui arrive. — Enfin, mon frère, tout dépend du mariage dont vous parlez; quel est-il? — Vous savez, ma sœur, que j'aime Anatole à peu près comme s'il était mon fils; vous devez donc être tranquille sur ce point; d'ailleurs, il s'agit de Juliette. — Mademoiselle Juliette de Pontis, votre pupille? — Elle-même : le parti vous paraît-il médiocre? la fille laide ou née de parents peu convenables? Parlez, ma sœur. — Mon frère, répondit madame de Linant, mademoiselle Juliette de Pontis est un très-riche parti, je ne le nie pas; elle est jolie et belle en même temps, cela se voit assez; son père, M. de Pontis, votre ami, était un bon gentilhomme aussi bien qu'un galant homme, j'en conviens; mais Juliette est bien jeune. — L'âge que vous aviez vous-même quand vous avez épousé M. de Linant. — Ecoutez-moi, mon frère : j'étudie depuis longtemps le caractère de Juliette : c'est une fille résolue, emportée même; on sent, rien qu'en soutenant son regard ferme, qu'elle pardonnerait difficilement à un ennemi; ce sera une bru redoutable; elle est orgueilleuse comme un paon, mon frère; ce sera une femme dangereuse... — Ma sœur, interrompit M. de Bussière que cette nomenclature de défauts ne mettait pas à l'aise, vous jugez Juliette avec bien peu de charité; vous parlez déjà comme une belle-mère; permettez-moi de vous montrer la face d'une médaille dont vous ne voulez voir que le revers : Juliette est belle, ses yeux sont noirs et brillants; c'est ce qui leur donne cet éclat dont vous vous plaignez; pourquoi attribuer un effet physique à une cause morale? Elle est d'une taille élevée, elle a le port de Junon ou de Diane, si vous l'aimez mieux; c'est ce qui lui donne, dans le geste et dans la démarche, cette dignité que vous prenez pour de l'or-

gueil; elle est vive, mais bonne; emportée, mais prompte à s'apaiser; l'âge tempérera cette ardeur qui sied à la jeunesse. Vous l'accusez de haine? eh! grand Dieu! qui hait-elle? Elle pardonnera, dites-vous, difficilement à un ennemi? Elle n'en a pas un; comment savez-vous si son cœur n'est pas aussi miséricordieux qu'il est plein de générosité? Peut-être je m'abuse, mais je ne vois en elle que de bonnes qualités, mêlées à un peu de fermeté, et cela ne me déplaît point; je l'aime, je lui tiens lieu de père, et je suis heureux de penser que dans le drame mêlé de la vie elle ne sera point exposée à tous les malheurs qu'entraînent la faiblesse et l'abandon des plus chers intérêts. Mon cher neveu, que nous oublions ici, a sa bonne part de défauts de l'espèce humaine. — Mon fils est un modèle accompli... — A vos yeux, aux yeux d'une mère; mais à ceux d'un autre juge, il est d'une ambition un peu vive pour son âge; vous appelez son entêtement persévérance; vous le louez enfin d'une fermeté que vous blâmez chez Juliette. Du reste, ma sœur, voici quel a été mon but en vous parlant de l'union qui nous occupe en ce moment : Juliette m'a été demandée en mariage; elle est fort riche, elle aura une part de mon bien, et j'ai cru, avant de disposer d'elle, devoir vous faciliter les moyens de la faire épouser à Anatole; d'autant plus que je suis persuadé que les deux jeunes gens s'aiment. Cependant, pour que le mariage ait lieu, il faut deux choses : la première, c'est que vous me demandiez formellement la main de ma pupille pour votre fils; la seconde, c'est que Juliette donne son consentement. — Pour la première de ces deux choses, dit madame de Linant qui au fond était ravie d'établir aussi richement son fils, je vous l'accorde, mon frère.

Elle se leva et fit une grande révérence à M. de Bussière.

— Je vous demande, ajouta-t-elle, la main de mademoiselle Juliette de Pontis, votre pupille, pour M. mon fils Anatole de Linant, votre neveu. — Accordé, répondit

M. de Bussière, quant à ce qui me concerne. — Pour la seconde condition, reprit madame de Linant, je ne vois pas quelle importance vous y mettez, puisque, de votre aveu, les jeunes gens s'aiment? — Eh! que sais-je s'ils s'aiment? répondit M. de Bussière; qui peut connaître le cœur d'une jeune fille? Ce n'est pas moi; le plus habile d'ailleurs s'y tromperait. Juliette a été élevée avec Anatole, elle l'aimait peut-être comme un frère, comme un cousin, comme un ami, et avec tout cela, n'en voudra-t-elle peut-être pas pour mari. Je ne suis point un tuteur de comédie : ils veulent tous épouser leurs pupilles, ou leur donner pour mari juste l'homme qu'elles détestent. Il faut laisser ce personnage à Picard et ne pas le faire sortir des coulisses de l'Odéon. — Vous avez raison, mon frère.

En parlant ainsi, madame de Linant, qui s'était levée, passa ses mains sur sa robe, comme font les femmes qui, après avoir été longtemps assises, s'apprêtent à marcher; et une petite araignée de muraille, qui apparemment, durant la partie de piquet du frère et de la sœur, s'était détachée du plafond et à l'aide d'un de ses fils invisibles était descendue jusque sur la robe de madame de Linant; une petite araignée, disons-nous, tomba sur le parquet.

— Ah! mon Dieu! s'écria madame de Linant. — Eh bien! quoi? — Une araignée! — Ma foi, ma sœur, dit M. de Bussière, mes beaux arbres donnent un peu d'humidité, je l'avoue; voilà pourquoi nous avons du feu. Les araignées se trompent, elles prennent mon salon pour une cave. — Une araignée! répéta madame de Linant. — Après? — Ce mariage ne se fera pas. — Pour une araignée? — Sans doute, mon frère, sans doute. — Vous êtes folle, ma sœur. M. de Bussière se leva et écrasa l'insecte.

— Du pied gauche! s'écria encore madame de Linant, du pied gauche! — Ma sœur, répondit flegmatiquement M. de Bussière, j'ai deux pieds : le pied droit et le pied gauche; tous les deux sont bons. — Oh! mon frère! — Votre frère vous écoute, ma sœur.

Mais madame de Linant ne se hâtait pas de répondre; il semblait qu'elle lisait écrit sur le parquet l'arrêt du destin : muette, glacée et le front pâle, les lèvres entr'ouvertes, elle demeurait sans pouls et sans mouvement; enfin elle leva un peu la tête. — Mon frère, dit-elle, Dieu me punit de ma dissimulation : je désirais ce mariage, tandis que j'avais l'air d'opposer des difficultés ; c'étaient autant de mensonges; Dieu me punit, et ce mariage ne s'achèvera pas. — Et Dieu vous apprend cela par une araignée écrasée par le pied gauche? — Oui, mon frère.

M. de Bussière siffla un petit air.

— La pauvre bête paye un peu cher votre mensonge; et cependant elle n'en pouvait mais. Maintenant, écoutez-moi, ma sœur; je ne me chargerai pas de vous guérir de vos idées superstitieuses, ce serait une tâche trop difficile; seulement, parlez de tout ceci à votre confesseur; et si c'est un homme raisonnable, comme je n'en doute pas, il se chargera de vous prouver combien votre façon de faire intervenir la Divinité dans vos affaires privées est contraire à la véritable religion. Je veux bien entrer dans vos erreurs, condescendre un instant à vos folies. Anatole est majeur, il ne dépend plus de vous, il peut se marier à son gré... — Mon frère! — Lisez le code, ma sœur. Ce mariage, d'ailleurs, comme je vous l'ai dit, dépend entièrement de Juliette; or, ni elle, ni votre fils, n'ont vu d'araignée, que je sache... Vous comprenez donc qu'en tenant même vos superstitions pour vraies, cette pauvre petite bête ne peut être pour rien dans ce qui arrivera. Tenez, voici justement Anatole. — Ne lui parlez de rien, dit madame de Linant d'un air alarmé. — De l'araignée? ne craignez rien; je ne veux pas exposer un fils à rire des folies de sa mère.

M. Anatole entra, les cheveux baignés de sueur, les joues colorées et la cravate à la main; il était beau comme l'Antinoüs; son œil rayonnait de joie et de santé, son corps souple et bien pris avait cette grâce aisée que donne d'abord la gymnastique du collége et que perfec-

tionne ensuite l'usage du monde; il salua sa mère avec respect, serra la main de son oncle et s'établit devant une glace pour remettre en son lieu sa cravate.

— Parbleu! dit-il, mon oncle, il faut avouer que vous avez chez vous des jeunes filles charmantes. — *Des?* répliqua celui-ci. — Ma foi, oui; Juliette d'abord, puis mademoiselle Charlotte de Meyran qui a bien son mérite. Le petit Meyran, son frère, est un peu en dessous, mais au demeurant un fort bon diable. — Je donnerais bien cinquante napoléons pour que S. M. l'empereur entrât par cette porte qui est là au fond, et qu'il vît un de ses auditeurs au conseil dans l'état où te voilà. — L'empereur est un grand homme, répondit tranquillement M. Anatole, il comprend tout, même le jeu; il n'y a pas longtemps encore qu'il jouait aux barres à la Malmaison avec ses généraux. — C'est vrai, dit madame de Linant. — Cela ne l'empêcherait pas, ajouta M. Anatole, dont la toilette était complète et qui avait repris un peu de gravité, cela ne l'empêcherait pas de me nommer préfet.

M. de Bussière fit entendre un *hum! hum!* de doute, et madame de Linant répondit doucement à son fils :

— Tu vas trop vite, mon ami : une préfecture, c'est une royauté; un préfet doit être un homme établi, bien marié, qui puisse offrir à la société des gages... Il te manque tout cela.

M. Anatole s'approcha de son oncle, le prit par la main et, l'attirant sur un sofa, il lui dit :

— Mon oncle, j'ai une déclaration à vous faire, et, en homme délicat, un avis à vous donner. — Parle, mon garçon. — Je n'ai pas pu voir mademoiselle de Pontis, votre pupille, sans me laisser enchanter par des attraits trop puissants pour qu'on puisse leur résister. — Vraiment? — Oui, mon oncle; je ne trouve qu'en elle seule ce charme secret qui séduit et qui attire, cette douceur qui captive, cette bonté qui pénètre l'âme. Ah! Juliette a toutes les vertus qui embellissent encore la beauté. — Et mademoiselle Charlotte de Meyran? — Mademoiselle de

Meyran est charmante, cela est vrai, mais on ne s'en aperçoit que lorsque Juliette s'éloigne. — Allons, je vois que tu es plus amoureux qu'il n'appartient à un auditeur de l'être; voilà la déclaration? — Oui, mon oncle. — Voyons l'avis. — L'avis est que je crois devoir vous dire que, si j'étais M. Bussière, ou je marierais mon neveu avec ma pupille, ou je l'éloignerais d'elle. — Tu te crois donc bien dangereux? — Non, mais il y a des moments où l'amour se met un bandeau sur les yeux et... — Oh! alors tu as raison, je n'aime pas avoir affaire aux gens qui s'avisent de marcher les yeux couverts d'un bandeau; mais je serai franc avec toi, Anatole, comme je viens de l'être avec ta mère. Juliette est un riche parti, en te la donnant je fais du népotisme : cela n'est pas défendu dans certaines limites. Tu as donc mon consentement.

Anatole fit un saut de joie.

— Et celui de ta mère, s'écria madame de Linant, qui parut avoir oublié son araignée. — Mais, ajouta M. de Bussière, c'est à la condition que Juliette t'acceptera avec plaisir pour son mari; si elle hésite, je quitte ton camp et passe dans le sien... Eh bien! tu te troubles? — C'est que, dit Anatole évidemment déconcerté, je songe à M. Ernest de Meyran qui maintenant me paraît un assez joli cavalier. — Allons donc, il a l'air en dessous. — Mon oncle, un homme amoureux craint tout, jusques au fringant officier qui passe pour ne plus revenir.

Puis M. Anatole ayant secoué la tête comme pour rejeter loin de lui quelques soupçons ridicules, et revenant à son véritable caractère :

— Bah! dit-il, elle n'aimait pas, si elle me préférait quelqu'un, je n'en voudrais pas. — Très-bien! mon neveu.

Madame de Linant quitta le salon pour aller chercher Juliette sous les grands arbres du parc, et Anatole demeura avec son oncle :

— Nous commençons un siècle, lui dit-il, qui sera fer-

tile en miracles; l'empereur a, je crois, une idée singulière. – Et laquelle? demanda M. de Bussière. — C'est de faire de l'Europe et de l'Asie réunies un seul et même royaume; l'Afrique et l'Amérique seront des colonies; il faudra des consuls et des proconsuls pour les gouverner; or, écoutez-moi bien, mon oncle... — Je t'écoute, et je ne savais pas qu'au conseil d'Etat on apprît de si belles choses. — Je ne les ai pas apprises au conseil d'Etat, je les ai lues sur le front auguste de l'empereur. — Très-bien. — Le centre du mouvement sera la France, palais immense où les députés du monde entier viendront demander des maîtres. — Et après? dit M. de Bussière. — Après, l'empereur nommera des proconsuls auxquels il donnera des contrées immenses à gouverner, comme autrefois le sénat romain envoyait dans le monde soumis les Lelius, les Metellus, les Sallustes. — Qui pillaient un peu, dit M. de Bussière. — Oui, mais comme nous sommes plus civilisés qu'on ne l'était alors, nous serons plus justes; d'ailleurs il faut bien que la victoire rapporte quelque chose au vainqueur. — D'accord; mais je ne vois pas bien le rapport qui existe entre la conquête du monde par l'empereur et ton mariage avec Juliette? — Le voici, mon oncle : ces proconsuls, l'empereur les choisira parmi les préfets; avant de donner des lois à un vaste lambeau du monde, il sera nécessaire d'avoir fait ses preuves sous les yeux de César, d'avoir administré un département avec talent et fermeté. — Et tu veux être préfet, pour devenir proconsul? — Précisément. — Mais Juliette? demandait toujours M. de Bussière, qu'a-t-elle à faire à cela? — Attendez donc, l'empereur nomme les préfets, mais comme Sa Majesté ne peut pas entrer dans les détails, il les nomme sur la présentation du ministre de l'intérieur, qui désigne les candidats. — Je sais tout cela et je cherche encore où tu veux en venir. — Ce ministre de l'intérieur, dit enfin Anatole, n'a-t-il pas épousé une parente de votre pupille? — Ah! nous y voilà, s'écria M. de Bussière; je le disais tantôt à ta mère, tu es ambi-

tieux, Anatole, et la parenté dont tu parles embellit sans doute Juliette à tes yeux? — Que vous êtes cruel, mon oncle! répliqua Anatole de Linant; ah! je voudrais que Juliette fût pauvre, inconnue, cachée dans quelque cabane obscure de la Sologne; tandis que moi je serais le maître d'un puissant empire, et j'irais mettre ma couronne sur son front; je l'aime pour elle-même, pour elle seule; mais enfin parce qu'elle est riche, faut-il que je renonce à elle? Faut-il que je m'éloigne parce que sa parenté peut me conduire aux honneurs? N'est-il pas doux de tenir fortune, pouvoir, considération, de la main de celle qu'on aime? Et vous, mon oncle, vous, en songeant à me faire épouser votre pupille, n'avez-vous pas un peu pensé à ma fortune et à mon avenir? — C'est vrai, répondit l'oncle; mais moi, j'ai cinquante-cinq ans et je ne suis pas amoureux.

Cependant, madame de Linant parcourait les allées du parc, silencieuse et l'esprit agité de mille craintes; très-ambitieuse pour son fils, elle l'était aussi un peu pour elle-même; et le milieu de sa carrière ayant été perdu pour cette passion, parce qu'elle ne pouvait pas se mêler aux agitations révolutionnaires, elle aurait voulu en utiliser le déclin : marier richement son fils et le pousser aux honneurs était un moyen; mais il était nécessaire que la bru fût douce, obéissante et même un peu craintive; malgré les éloges de son frère, madame de Linant ne regardait pas Juliette pourvue de ces qualités; elle avait néanmoins remarqué que la jeune fille avait du sens, et cette qualité la rassurait un peu.

— Une jeune femme de sens, se disait-elle en marchant sur le sable fin des allées sans le faire crier, s'arrête à temps, tempère à propos les éclats de sa colère, et ménage avec soin ses parents et ses amis, parce que l'intérêt de sa maison la guide sans cesse. Plus tard, l'avenir de ses enfants l'occupe, et sa vie s'écoule ainsi, remplie par des travaux qui éloignent les passions.

Elle marchait doucement, guidée par la voix des deux

jeunes filles et de M. Ernest de Meyran, dont le père était voisin et ami de M. de Bussière. Elle arriva bientôt jusqu'à ces trois personnes, et parvint jusqu'à un grand chêne, derrière lequel elle se cacha : Juliette était debout devant le chêne même; Charlotte et Ernest, assis sur le gazon, cherchaient de petites fleurs bleues dont ils prétendaient que l'odeur douce et fugitive surpassait le parfum de la rose.

— Charlotte, dit tout d'un coup Juliette, voudriez-vous vous marier?

Madame de Linant tressaillit.

— Dans six mois, répondit mademoiselle Charlotte, avec mon cousin Gustave, un beau capitaine de dragons, qui a la croix.

Et l'œil bleu de la jeune fille s'anima et quitta les fleurs bleues pour se fixer sur Juliette.

— Un capitaine! dit celle-ci avec dédain; si jamais j'épousais un militaire, je ne voudrais que d'un général ou d'un capitaine de vaisseau. On est roi dans son camp ou roi dans son navire, et la femme reine. Un capitaine de dragons! songez donc, Charlotte : il vous faudra faire la cour à la femme du colonel, à la femme du chef d'escadron. Pour moi, à peine si je voudrais être dame d'honneur de l'impératrice. — Elle est aussi orgueilleuse que je l'ai dit, pensa madame de Linant. — Et, ajouta Juliette, il y a une chose que je préférerais à tout cela : ce serait un mari beau, jeune, que j'aimerais, qui ne dépendrait ni d'un colonel, ni même d'un empereur, et avec lequel je vivrais dans un beau château, entourée de mes fermiers, de mes vendangeuses, de mes faneuses; je ne manquerais pas d'avoir des poulets et des lapins... Avez-vous un château, M. Ernest? — Oh! mon Dieu! se dit madame de Linant, aimerait-elle le jeune de Meyran?

Elle avança un peu la tête pour regarder le jeune homme; et quoiqu'elle le connût fort bien, elle l'examina avec plus d'attention qu'elle n'avait fait jusque-là. C'était un garçon de l'âge de son fils; d'une figure un peu brune,

mais les traits gracieux et délicats; il était remarquablement bien fait, et l'expression spirituelle de son visage ajoutait à sa bonne mine; quelque chose de faux et de cruel se lisait de moments en moments dans ses regards; mais l'œil seul d'un rival ou d'une personne prévenue aurait pu découvrir ce symptôme fâcheux; et quoiqu'il n'eût pas échappé à Anatole, madame de Linant, ou ne le vit pas, ou ne voulut pas le voir dans le moment dont nous parlons; elle regarda seulement le mariage de son fils comme compromis.

— Non, répondit le jeune homme, je n'ai point de château; mais mon cousin Gustave va en conquérir en Allemagne; il nous cédera le château de quelque vieux margrave, et nous irons tous l'habiter.

A cette réponse, au moins indifférente, et qui prouvait que M. Ernest n'était pas épris des charmes de Juliette, madame de Linant se rassura un peu; dans ce moment, le vent fit flotter l'écharpe de la jeune fille qui entoura le chêne indiscret derrière lequel on l'épiait. Madame de Linant saisit le bout de cette écharpe et tira un peu à elle. Juliette comprit que quelqu'un l'entendait et l'appelait. — Cueillez des fleurs, Charlotte, cueillez des fleurs; je parie que dans un quart d'heure j'ai un bouquet plus beau que le vôtre.

Elle tourna autour de l'arbre et se trouva face à face avec madame de Linant.

— C'est vous, madame? dit-elle.

Madame de Linant mit un doigt sur sa bouche, et de l'autre main fit signe à Juliette de la suivre; elles firent toutes deux quelques pas, prirent une allée qui les éloignait un peu du frère et de la sœur; et madame de Linant, après avoir passé son bras sous celui de Juliette :

— Juliette, lui dit-elle, je viens de reconnaître que vous n'aimez pas M. de Meyran. — Pourquoi l'aimerais-je? répondit Juliette en ouvrant de grands yeux. — Je ne dis pas que vous l'aimez, ma fille, je dis, au contraire, que vous ne l'aimez pas; vous n'aimeriez pas davantage

un mari qui vous traînerait avec lui à la suite des camps, ou qui vous laisserait à Paris, où vous trembleriez à l'arrivée de chaque bulletin. — J'ai dit cela à Charlotte, madame, répondit avec fermeté Juliette; vous nous écoutiez donc? — Non pas, précisément : je vous cherchais et le hasard m'a fait entendre la fin de votre conversation. Enfin, Juliette, vous ne voulez qu'un homme qui vous aime.

Juliette était fière, et puisqu'on avait entendu ses paroles, elle ne voulait pas permettre qu'on les travestît; elle releva la tête, et s'éloignant un peu de madame de Linant, elle lui répondit :

— J'ai été bien mal comprise de vous, madame, si vous croyez que j'aie parlé ainsi : j'ai dit que je n'épouserai jamais qu'un homme que j'aimerais, pas davantage. — C'est ce que je voulais dire, Juliette, et si je me suis mal exprimée, c'est que je connais, moi, quelqu'un qui vous aime et que j'aime aussi; cette idée qui me poursuit a brouillé, malgré moi, mes paroles... Ainsi, Juliette, continua madame de Linant après un moment de silence, vous voyez que vous avez déjà un adorateur; il ne manque qu'une seule chose, c'est que vous l'aimiez. Ne craignez rien, ce n'est pas un militaire; il ne tiendra qu'à vous d'avoir un château, deux même, et vous y pourrez vivre ou ailleurs, suivant votre fantaisie.

Ces promesses, cette perspective de bonheur étonnaient la jeune fille, qui était habituée à trouver dans madame de Linant plutôt un censeur sévère qu'une amie complaisante.

— De qui voulez-vous parler? dit-elle subitement. — De mon fils, d'Anatole. — Anatole! il m'aime? — Plus que je n'ose vous le dire. — Osez, madame, osez, si pourtant mon tuteur vous a autorisée à me parler ainsi. — Eh bien! mon enfant, je ne suis, dans tout ceci, que pour mes vœux, car Dieu m'est témoin que jusqu'ici, je n'ai jamais songé à marier Anatole, quoiqu'il soit vrai de dire que, si je lui avais cherché une femme parmi toutes les

jeunes filles de ma connaissance, je n'aurais pensé qu'à vous seule. — Et mademoiselle Charlotte de Meyran? dit vivement Juliette. — Mademoiselle de Meyran doit épouser dans six mois son cousin, le capitaine Gustave. — Cela n'empêche pas, reprit Juliette, qu'Anatole la trouve fort jolie. — Il y a quelque temps, dit madame de Linant d'un air fin, Anatole m'accompagna dans une maison où nous vîmes une miniature d'Isabey; mon fils s'extasia devant cette miniature, et il répétait sans cesse ces mots : Qu'elle est jolie! qu'elle est jolie! il avait raison; Isabey est un peintre charmant. En sortant de là, nous allâmes au Louvre; arrivé devant la Vierge à la Chaise, que vous connaissez bien, Juliette, l'admiration d'Anatole n'eut pas de bornes; elle était si vive, si violente, qu'il demeura muet devant le chef-d'œuvre; et sans trouver de paroles pour pouvoir exprimer ce qu'il sentait, le cœur était saisi, le génie de Raphaël avait effacé l'atteinte légère causée par le talent gracieux d'Isabey. Parlez vous-même à Anatole de Raphaël et d'Isabey, et vous vous convaincrez de la vérité de ce que je vous dis... Vous me comprenez, Juliette?

La jeune fille tendit sa main tremblante d'émotion à madame de Linant, qui continua :

— Mon fils peut impunément trouver mademoiselle de Meyran jolie... pardonnez-moi, Juliette, mais mon œil de mère n'a pas su découvrir cet amour, et Anatole, en homme honnête, s'est ouvert à son oncle avant de vous parler à vous-même : votre âme généreuse appréciera ce procédé : aimez-vous mon fils? — Oui, ma mère, dit Juliette en tombant dans les bras de madame de Linant dont le cœur tressaillit de joie.

Juliette et madame de Linant étaient parvenues en causant devant le pavillon où nous avons laissé Anatole et M. de Bussière; Juliette y pénétra : Anatole s'y trouvait seul. La jeune fille fit alors un pas en arrière et détourna la tête pour voir si madame de Linant la suivait; mais celle-ci, semblable à ces déesses d'Homère qui poussaient

un guerrier sur le champ de bataille et se retiraient au moment où le combat allait s'engager, celle-ci avait disparu. Juliette s'avança bravement comme une fille qui, sans hardiesse, mais non sans fierté, entre dans un salon où elle est maîtresse, et où elle va recevoir les hommages qui lui sont dus.

Elle aimait Anatole d'un amour franc, loyal, d'un amour jeune et frais, auquel cependant, ainsi qu'on l'a vu, se mêlait une pointe légère de jalousie. Le jeune auditeur, de son côté, avait découvert à son oncle, avec trop de laisser-aller, son amour et son ambition, pour ne pas éprouver un peu d'embarras, seul en face de Juliette, et forcé, par sa position, de s'expliquer, il résolut d'agir comme ces enfants qui, condamnés à prendre une médecine, l'avalent tout d'un coup pour n'en pas sentir l'amertume.

— Juliette, lui dit-il en lui tendant la main, vous allez m'apprendre si je dois passer ma vie auprès de vous ou si je vous vois aujourd'hui pour la dernière fois. — L'alternative est violente, répondit Juliette, car enfin faut-il se haïr, parce qu'on ne s'aime pas? Au fait, ajouta-t-elle en fixant sur Anatole ses grands yeux perçants, vous avez peut-être raison; eh bien! nous nous aimerons toujours, je viens de le promettre à votre mère.

La glace était rompue, et entre deux personnes aussi fières et aussi passionnées l'une que l'autre, il ne pouvait plus y avoir que des paroles d'amour et de pitié, puisque l'amour-propre de toutes deux était à couvert. Anatole gardait néanmoins par devers lui cette espèce d'irritabilité naturelle à l'homme qui tiendra de sa femme une fortune qui l'enrichira, et Juliette avait vu les yeux bleus et languissants de mademoiselle Charlotte se tourner vers Anatole avec une persistance qu'elle ne pouvait pas oublier. Ils allèrent s'asseoir au bout du salon, loin du feu qui s'éteignait doucement dans les cendres; troublés d'un amour nouvellement avoué, émus de leur position et presque effrayés de se trouver seuls, ils parlèrent de l'a-

venir, par une espèce de pudeur qui leur faisait éloigner la préoccupation trop douce du présent.

— Ah! Juliette, dit Anatole, quel jour heureux! que nous nous le rappellerons avec plaisir! Je vous jure que je serai toujours pour vous le mari le plus soumis et le plus dévoué. — Dévoué, soit, reprit Juliette, mais je ne vous demanderai jamais d'être soumis, Anatole; ce que j'exigerai de vous, c'est de la confiance; soyez confiant, cela me suffit. — L'amour ne va pas sans la confiance; ne craignez rien, vous pénétrerez dans les plis les plus secrets de mon âme. Je n'ai jamais eu de secrets; si j'en avais un, vous en seriez la première et la seule confidente. — Vous n'avez point de secret, Anatole? — J'en avais un ce matin, c'était mon amour pour vous; vous le connaissez maintenant.

Les doubles roues d'un cabriolet, qui faisaient crier le sable, interrompirent cette conversation. Le cabriolet s'arrêta, et un bel officier revêtu de cet uniforme élégant, le seul peut-être qui n'ait point subi d'altération depuis quarante ans, l'uniforme des lanciers de la garde, corps qu'on appelait aussi les chevau-légers polonais, un bel officier, disons-nous, entra dans le salon. C'était le lieutenant Charles Norbert, homme de trente ans environ, qui portait l'uniforme avec une rare élégance, et qui dans l'armée entière ne le cédait en bonne mine qu'au prince Murat. Le lieutenant Norbert était entré assez tard dans la carrière militaire, c'est ce qui expliquait son grade peu avancé; mais il était petit parent de Clarke, ministre de la guerre, et très-bien venu de son colonel le prince Krasinski. L'avenir lui était donc ouvert, et il possédait une fortune qui pouvait le consoler de son peu d'avancement. Il demandait à sortir de la garde et à commander un régiment.

— L'empereur n'aime pas qu'on le quitte, mon petit cousin, lui disait le ministre de la guerre; il lui plaît, au contraire, que les officiers de sa garde s'attachent à sa personne et ne s'en éloignent qu'à regret. Vous avez trente

ans, que ne songez-vous à un riche mariage? L'empereur alors pensera à vous.

Et le ministre, qui a toujours passé pour être fort attaché aux biens de ce monde, désigna à son parent mademoiselle Juliette de Pontis comme une riche héritière à laquelle il fallait s'attacher. M. Charles Norbert était un de ceux qui, comme l'avait dit M. de Bussière, demandaient la main de Juliette. L'impression que produit la beauté est si soudaine et si involontaire, qu'à la vue du beau lancier, la jeune fille, quoiqu'elle fût auprès d'un homme qu'elle aimait, ne put s'empêcher de tressaillir, peut-être de dépit, en voyant son tête-à-tête interrompu. Elle se leva et s'avança gracieusement pour faire au nouvel arrivant les honneurs de la maison. M. de Bussière survint.

— Juliette, dit-il après avoir salué le lieutenant, voulez-vous aller faire une promenade dans le bois de Vincennes avant le dîner? La voiture est attelée; il me semble que c'était une partie projetée; voilà pourquoi Picard a mis les chevaux.

Mademoiselle Charlotte entra en courant et prit Juliette par la main pour l'entraîner vers la voiture; Juliette céda et Anatole la suivit.

— Lieutenant, dit alors M. de Bussière à Charles Norbert, allez avec ces jeunes gens, il y a place pour vous dans ma voiture.

Le lieutenant s'excusa poliment et déclara qu'il voulait jouir de la compagnie de M. de Bussière.

— C'est là votre pupille? lui dit-il. — Oui, lieutenant. — Elle est bien belle. — M. Norbert, reprit alors M. de Bussière, je sais ce qui vous amène. — Le plaisir de vous voir, monsieur; car il y a longtemps que nous ne nous sommes rencontrés. Mon cousin le ministre se plaint de vous. Je vous avoue aussi que je mourais d'envie de connaître la Folie-Bussière, on m'en a dit des merveilles et on ne m'a pas trompé : les beaux ombrages! les marronniers des Tuileries sont des nains auprès de vos

chênes. — Parlons franchement, monsieur, dit M. de Bussière, vous n'étiez pas fâché non plus de voir ma pupille? — Je le désirais avec ardeur. — M. le ministre de la guerre a eu la bonté de me l'écrire. Il s'agit d'une alliance qui serait aussi honorable pour moi que pour elle... Vous voyez que je suis franc. — Monsieur, dit le lieutenant, je l'avoue, je suis venu ici poussé par l'espoir d'une alliance aussi avantageuse que je la reconnais au-dessus de mon mérite; mais depuis que j'ai vu votre pupille, un nouveau sentiment s'est emparé de moi, et je sens que je ne puis être heureux que si vous exaucez la prière de mon cousin le ministre. — Ma pupille est la maîtresse, répondit M. de Bussière, c'est à elle à se choisir un époux; cependant je crains que vous n'arriviez un peu tard, et que son cœur ne soit déjà pris. — Monsieur... — Permettez; vous avez vu ce jeune homme qui était auprès d'elle quand vous êtes arrivé, c'est mon neveu, M. Anatole de Linant; il est le premier en date, je le crois aimé. —Mais vous n'êtes pas sûr... — Autant qu'on peut l'être, je le suis. Il me manque cependant l'aveu de Juliette : je l'attends. Vous nous restez à dîner, monsieur?

M. Norbert fit un signe d'assentiment.

— Je viens de la voir partir pour le bois de Vincennes, mon frère, s'écria en entrant madame de Linant; ils sont comme deux tourtereaux. — Et l'araignée, ma sœur? — ah! bah! morte la bête, mort le venin. — Enfin, vous voilà raisonnable.

Le flacon d'éther.

Cependant mademoiselle Juliette n'était pas aussi satisfaite qu'elle le paraissait à madame de Linant; elle avait demandé de la franchise et suivant elle, Anatole en avait

manqué. Elevée dans l'entière connaissance des grands biens qu'elle possédait, et fière seulement de ses avantages personnels, elle poursuivait la chimère qui trouble le sommeil des princesses et des riches héritières : elle voulait être aimée pour elle-même. Or là, devant elle, dans le fond de la voiture qui la conduisait dans le bois de Vincennes, se trouvait une jeune fille fraîche comme Hébé, d'une figure qui appelait le désir et devait inspirer l'amour; dont les yeux languissants semblaient noyés dans une flamme humide; et enfin cette jeune fille n'avait qu'une fortune médiocre. Mademoiselle Charlotte avait bien parlé, il est vrai, de son cousin Gustave, le capitaine, qu'elle devait, disait-elle, épouser dans six mois : ruse de jeune fille qui cherche à attirer l'attention, en supposant qu'elle est recherchée, tandis qu'on ne songe point à elle. M. Gustave était à Vienne où il courtisait les jolies Allemandes, si amoureuses des Français; ou bien sur les champs de bataille, d'où l'on ne revient ni toujours, ni toujours tout entier. Mademoiselle Charlotte qui jetait des regards si coquets sur M. Anatole, ne l'ignorait pas, et ne parlait de son cousin que pour faire croire à l'innocence de sa coquetterie. M. Anatole de son côté, quelque différence qu'il sût mettre entre les vierges de Raphaël et les miniatures d'Isabey, trouvait la jeune fille fort jolie; et qui sait si quelques centaines de mille francs de plus ne la lui feraient pas préférer à Juliette elle-même? Toutes ces idées passaient comme de mauvais rêves dans l'imagination de mademoiselle de Pontis, qui, riche, belle et aimée, était, comme on dit, trop heureuse dans ce monde, et devait payer son bonheur par des épreuves que la bienfaisante Providence épargne heureusement à celles qui sont moins bien partagées.

Tout en ruminant ainsi des pensées amères, Juliette baissa les yeux, et elle s'aperçut que, soit hasard, soit qu'un cahot de la voiture eût produit cet accident, le genou de M. Anatole touchait à celui de mademoiselle Charlotte; les deux genoux semblaient joints comme si d'invi-

sibles liens les eussent attachés l'un à l'autre; mademoiselle Charlotte se hâta d'éloigner son genou, et elle devint rouge comme une cerise. Anatole ne s'aperçut pas de cet incident, il discutait avec M. Ernest de Meyran sur les qualités du gibier de la forêt de Fontainebleau, comparées aux rares mérites du gibier de Compiègne...

— Ainsi, disait-il avec feu, le chevreuil de Compiègne l'emporte évidemment sur celui de Fontainebleau, parce que... — Je vous demande pardon, monsieur, répondait Ernest, tous les chasseurs vous diront que... — Mon flacon! mon flacon d'éther! s'écria languissamment mademoiselle Charlotte, j'étouffe.

Et elle mit les mains dans une poche qui s'ouvrait sur le devant de sa robe. Prompte comme l'éclair, Juliette mit la main sur le bras de Charlotte, pour l'empêcher de retirer son flacon. — De l'éther! dit-elle, de l'éther! Vous avez de l'éther, mademoiselle? Voilà pourquoi je souffre depuis que nous sommes dans cette voiture... c'est-à-dire depuis ce matin, depuis que vous êtes arrivée, mademoiselle; vous avez de l'éther? L'éther me tue. — Eh bien! qu'est-ce donc? qu'arrive-t-il? demanda Anatole, effrayé de la vivacité des gestes et des paroles; vous vous trouvez mal, mademoiselle Charlotte?

Si l'auditeur eût jeté les yeux sur Juliette, il aurait pu lui faire la même question; les lèvres de mademoiselle de Pontis étaient devenues bleues, des gouttelettes de sueur perlaient sur son front, une de ses mains retenait le bras de mademoiselle Charlotte comme dans un étau; l'autre était saisie d'un tremblement involontaire. — Ne retirez pas votre main de votre poche, mademoiselle; que je ne voie pas cet odieux flacon, j'en mourrais, vous dis-je. — Je ne vous comprends pas, Juliette, dit Anatole; si mademoiselle Charlotte a besoin de respirer de l'éther, pourquoi l'en empêcher? — Taisez-vous donc, monsieur, répondit durement Juliette, et mêlez-vous, s'il vous plaît, de vos affaires; je vous dis que l'éther me tue. — Mais, ma chère Juliette, l'éther est le plus puissant des anti-

spasmodiques, et, au lieu d'irriter, il calme, il apaise : vous en auriez besoin.

Ces derniers mots parurent à Juliette un sarcasme; elle se figura qu'Anatole exerçait sa raillerie sur la colère à laquelle elle s'abandonnait, et le jeune homme put voir le sourire amer qui passait sur ses lèvres. Cependant mademoiselle Charlotte, effrayée de cette violence dont elle seule connaissait la cause, penchait la tête dans l'angle de la voiture, fermait à demi les yeux et poussait des petits soupirs plaintifs : M. Anatole, qui ne se doutait pas de la haine naissante qui venait d'éclater entre ces deux jeunes personnes, et qui pensait de bonne foi que l'éther pouvait leur donner du calme et apaiser leurs nerfs irrités, M. Anatole voulut détacher la main qui serrait le bras de mademoiselle Charlotte, il chercha à s'emparer de cette main :

— Quoi! s'écria Juliette avec indignation, vous iriez jusques à la violence? Comment! vous vous permettez de porter les mains sur moi? Ah! M. Ernest, je suppose que vous ne le permettrez pas.

M. de Meyran, qui jusque-là ne s'était pas mêlé à la querelle, dit alors avec dignité que son secours était tout acquis à mademoiselle de Pontis.

— Mais, Juliette, M de Meyran juge mieux de mes intentions que vous-même; il s'agit de secourir sa sœur, voilà tout : vous convient-il que mademoiselle Charlotte ne sorte pas de l'évanouissement où vous la voyez? Je vous assure que l'éther ne vous fera aucun mal, au contraire. Ah! s'il y avait du musc dans ce flacon, je vous comprendrais! mais de l'éther! — Picard, Picard, s'écria Juliette pâle de colère, et en s'adressant au cocher, Picard, arrêtez; je veux descendre; je ne resterai pas ici plus longtemps. Je retournerai à pied chez mon tuteur.

Picard, qui entendait les cris et qui distingua son nom, arrêta sa voiture et se pencha un peu sur le siége pour savoir ce qu'on exigeait de lui. Mais pendant cette querelle, quand la plus violente passion fermentait dans le cœur de Juliette, il s'était passé en dehors de notables

changements. Les plus beaux jours ont leurs tempêtes. Le matin le soleil s'était levé radieux, il s'était élancé brillant de clarté dans un soleil sans nuages; il avait inondé de ses feux Paris et ses environs; tout à coup, et tandis que le malheureux flacon d'éther excitait de si vives colères dans la voiture de M. de Bussière, d'épais nuages s'amoncelèrent dans le ciel et cachèrent l'astre impuissant à dissiper ces vapeurs; le vent se déchaîna; il souleva d'abord la poussière du sol, puis, s'élevant jusques aux nuages, il les poussa les uns contre les autres, il les fit se heurter, et la pluie tomba par torrents. Ce fut au milieu de cet orage que Picard s'entendit appeler.

— Qu'y a-t-il, mademoiselle? que désire mademoiselle? — Ouvrez la portière, Picard, je veux descendre. — Descendre? par le temps qu'il fait? — Oui, je veux descendre. — Vous n'y songez pas, mademoiselle, mes chevaux sont dans l'eau jusqu'aux jarrets. — N'importe.

Le cocher n'entendit pas, ou supposa qu'on lui donnait l'ordre de retourner à la Folie-Bussière.

— J'y retourne, dit-il.

Et il fouetta ses chevaux.

Juliette frémissait de rage.

M. Ernest de Meyran prit alors la parole et dit à sa sœur avec beaucoup de calme et de politesse :

— Charlotte, que l'éther soit nuisible ou non à certaines personnes, ce n'est pas la question; mademoiselle de Pontis en redoute l'approche, cela doit vous suffire; cherchez dans votre poche votre flacon d'éther et jetez-le par la portière. — Mais, mon frère… — Vous n'êtes point malade, ou du moins la légère incommodité que vous avez dû ressentir s'est évanouie. Faites ce que je vous dis, jetez votre flacon. — C'est-à-dire, répliqua Anatole qui avait perdu son sang-froid, vous êtes malade, jetez le remède. — Monsieur, répliqua avec beaucoup de politesse M. Ernest, permettez-moi de prescrire à ma sœur ce que je crois son devoir.

Juliette laissa enfin libre le bras de mademoiselle Charlotte, et plaça son mouchoir sous son nez pour ne sentir aucune émanation de cet éther qui l'incommodait depuis le matin. Mademoiselle Charlotte se soumit; elle fouilla dans sa poche et tira d'abord son mouchoir, puis un petit agenda en cuir de Russie, puis une pelote garnie d'épingles, puis enfin une bonbonnière en écaille qui contenait des boules de gomme; après il n'y avait rien, la poche était vide.

— Ah! mon Dieu! dit-elle, j'ai laissé mon flacon à Paris... oui, je me le rappelle, je l'ai renfermé hier au soir dans ma boîte à ouvrage, je l'y ai oublié.

La figure pâle de Juliette passa du blanc au rouge; ses oreilles s'empourprèrent, ses tempes battirent, mais quelque chose de brûlant la mordit au cœur; elle était comme la tigresse qui bondit, et, au lieu de tomber sur sa proie, se laisse choir dans un piége. Il était facile à M. Anatole de se montrer généreux; il n'avait pour cela qu'à être poli. Loin de là, il était blessé, lui aussi, il croyait avoir une revanche à prendre : quand il vit donc qu'il n'y avait pas un atome d'éther sur mademoiselle Charlotte, ni par conséquent dans la voiture, il partit d'un bruyant éclat de rire.

— Ah! ah! dit-il, l'éther me tue, l'éther me tue; et où est-il l'éther? Juliette, vous avez l'imagination trop vive, et franchement vous devez des excuses à mademoiselle Charlotte, vous lui avez fait mal au bras. — Je vous charge de mes excuses, monsieur, elles seront plus douces en passant par votre bouche.

Picard ouvrit la portière; on était arrivé. Juliette s'élança sur la première marche du perron; et avant de disparaître sous le vestibule, elle lança à M. Anatole un regard où il y avait tant de haine et tant de mépris, que celui-ci sentit l'amour s'évanouir dans son cœur pour faire place à un autre sentiment.

— Je n'ai jamais subi le mépris de personne, se dit-il, et cette fille me mépriserait? Non, non; elle vient de m'hu-

milier devant M. de Meyran et devant sa sœur; il me faut une réparation, et je vais l'attendre.

Ne consultant que son dépit, il quitta la Folie-Bussière, gagna Saint-Mandé, où il prit un cabriolet qui le ramena à Paris.

Juliette traversa comme un trait le vestibule; semblable à une biche effarouchée, elle passa devant M. Norbert qui s'avançait au-devant d'elle, et courut chez M. de Bussière qui, commodément assis dans un bon fauteuil, revoyait ses comptes de tutelle, parce que son neveu Anatole était un homme méthodique et rangé, et sa sœur, madame de Linant, une femme qui mettait encore plus d'exactitude dans ses affaires de fortune que dans ses affaires de conscience.

— Mon tuteur, s'écria Juliette en entourant de ses deux bras le cou de M. de Bussière, est-ce que vous voulez me marier avec votre neveu M. Anatole?

M. de Bussière se dégagea doucement de l'étreinte de sa pupille; il mit son cou en liberté, et après avoir fait asseoir Juliette :

— Mon enfant, dit-il, Anatole t'aime bien; j'ai rarement vu un jeune homme plus amoureux! — Oui, monsieur, vous avez raison; M. Anatole est très-amoureux... de mademoiselle Charlotte de Meyran. — Que dis-tu, Juliette? impossible. — Devant moi, monsieur, sous mes yeux, ils n'ont pas craint de se livrer à leur coupable passion; ils ne se sont pas donné la peine de dissimuler leur intelligence, et cela au moment même où madame de Linant venait de m'arracher le secret de mon amour pour son fils... car je l'aimais! au moment même où M. Anatole s'était permis de me jurer un amour éternel! Ah! monsieur, qu'on est quelquefois malheureux d'être riche!

Chaque mot de Juliette blessait et irritait en même temps M. de Bussière; il ne pouvait pas se dissimuler le peu d'amitié de madame de Linant pour la jeune fille qui, si elle n'eût pas été riche, n'aurait jamais paru à sa sœur un parti convenable. Quant à M. Anatole, une idée

seule le dominait; il voulait être préfet et proconsul, quand l'empereur aurait conquis le monde; l'amour ne venait qu'après, chez ce jeune homme ambitieux. Il est vrai qu'Anatole prétendait faire marcher deux passions sur la même ligne; mais lorsqu'on parle ainsi, à vingt-cinq ans, on se trompe; on prend pour de l'amour l'effervescence de la jeunesse; on n'est qu'ambitieux. Juliette avait raison; mais alors pourquoi s'attacher à la petite de Meyran? Etait-ce fantaisie, caprice, libertinage de cœur ou d'esprit? Et lui qui avait été au-devant du piége! qui avait proposé sa pupille à la mère! qui s'était émerveillé de la délicatesse du fils, lequel voulait s'interdire sa maison, pour un amour qu'il ne ressentait pas! Heureusement Juliette avait autant de perspicacité que d'orgueil; mais elle pouvait se tromper. M. de Bussière aimait son neveu, un peu trop rassis, un peu trop attaché à ses intérêts, pour son âge, suivant lui, mais honnête au fond; il estimait sa sœur, dont la superstition grossière venait une heure auparavant de lui prouver sa sincérité. Il fallait donc, dans l'intérêt même de Juliette, qui avouait son amour pour Anatole, marcher avec précaution et ne pas rompre un mariage convenable, pour un mouvement de jalousie, peut-être sans fondement. M. de Bussière n'en fut pas moins péniblement affecté, en voyant Juliette accuser sa sœur et son neveu de duplicité et de mauvaise foi.

— Juliette, lui dit-il, ma sœur m'a demandé ta main pour son fils, Anatole a joint ses sollicitations à celles de sa mère, et moi-même je désire ce mariage; mais tu es la maîtresse... — Ah! s'écria Juliette avec un soupir de soulagement, ah! à la bonne heure! — Prends garde, Juliette, de céder à un moment de mauvaise humeur! tu peux regretter toute ta vie de t'être trompée, tu peux croire ce qui n'est pas.—J'ai vu de mes yeux...—Le témoignage des yeux est souvent trompeur, nos sens nous abusent.

Le cabinet de M. de Bussière donnait sur l'avenue; des fenêtres de ce cabinet, on voyait la grille du pavillon; au

delà de la grille, le chemin qui alors conduisait à Saint-Mandé. Juliette jeta les yeux de ce côté, et elle vit M. Anatole qui gravissait ce chemin et gagnait Saint-Mandé en toute hâte

— Voyez, monsieur, dit-elle, regardez, le coupable se rend lui-même justice, il s'éloigne.

M. de Bussière se leva et il vit, en effet, Anatole qui s'éloignait sans tourner la tête.

— C'est lui, dit-il en reportant ses regards de son neveu à sa pupille.

Il demeura stupéfait. La Gorgone est belle; ôtez les serpents qui entourent sa tête, abaissez ses narines dilatées, éteignez le feu dévorant de ses yeux de flamme, effacez l'expression de haine qui circule sur ses lèvres écartées, ce n'est plus le monstre que Minerve a placé sur son bouclier; c'est une belle princesse grecque, qui pouvait exciter l'envie des déesses de l'Olympe. La belle Juliette ressemblait à la Gorgone, tellement sa haine avait défiguré ses traits, tellement ses cheveux épars sur son front et déroulés le long de ses joues lui donnaient un air étrange et effrayant. M. de Bussière recula et se rejetant sur son fauteuil :

— Tu ne l'épouseras pas, Juliette, tu ne l'épouseras pas; n'en parlons plus.

Un autre incident, fort naturel dans la situation des choses, vint encore convaincre M. de Bussière que ce mariage était devenu impossible, et que son neveu avait dû commettre une de ces fautes que les jeunes filles ne pardonnent pas. Un domestique se présenta de la part de mademoiselle Charlotte de Meyran, chargé d'informer M. de Bussière de son départ subit. Mademoiselle de Meyran s'était trouvée mal durant la promenade au bois de Vincennes; et son indisposition augmentant, elle avait hâte de regagner Paris. M. de Meyran se trouvait forcé d'accompagner sa sœur.

— Elle va le rejoindre, dit Juliette avec un froid dédain; ils sont bien dignes l'un de l'autre.

Versez une seule goutte de fiel, dit Horace, dans une coupe du meilleur falerne, la liqueur généreuse se corrompt, et vous ne pouvez plus en approcher les lèvres; ainsi l'amour de Juliette s'était, non pas éteint, mais tourné en rage et en haine. Anatole, le confident de tous ses chagrins d'enfance, le compagnon de tous ses jeux, ce jeune homme dont elle ne pouvait nier ni la beauté ni le mérite, il l'avait trompée par de faux semblants d'amitié; il y avait quelques heures à peine, il venait de lui jurer un amour qu'il ne ressentait pas, et cela pour rire ensuite de sa crédulité avec une jeune fille, sa compagne aussi; fille déjà pervertie et qui, avec son indigne complice, faisait d'odieux calculs d'intérêt. Elle frappait alors du pied avec violence et s'écriait, parlant ainsi presque malgré sa volonté :

— Jamais, monsieur, n'est-il pas vrai? jamais. — Soyez tranquille, Juliette, jamais... Il faut que mon neveu soit bien coupable, ajouta M. de Bussière.

Un regard de la jeune fille et une légère rougeur qui vint colorer ses joues, telle fut sa seule et muette réponse.

— Il paraît, Juliette, dit avec quelque hésitation M. de Bussière, que tu l'aimais beaucoup? — C'est possible, monsieur, répondit fièrement Juliette; mais il y a si loin de ce matin même à l'heure où nous sommes, qu'à peine si je me souviens de cet amour dont vous me parlez. Cet homme, cependant... dit la jeune fille avec le dédain d'une reine outragée.—Mon neveu? demanda M. de Bussière.— Oui, monsieur, reprit Juliette, cet homme a eu un moment l'espérance de m'épouser; vous, moi, sa mère, tout le monde a concouru à le lui faire croire : il faut qu'il perde cette espérance. — Il me semble, dit M. de Bussière en montrant le chemin de Saint-Mandé, qu'Anatole s'en est allé seul; l'espérance l'eût retenu; il nous quitte, parce qu'il n'attend plus rien de toi, Juliette; enfin que veux-tu faire? — Il faut me marier, mon tuteur.

M. Charles Norbert avait été retenu à dîner par M. de

Bussière, et il n'avait eu garde de s'éloigner, pensant, avec raison, que quitter le champ de bataille, c'est s'avouer vaincu sans combattre; un beau garçon a toujours des chances auprès d'une jolie fille. Il se promenait dans le parc en attendant que ses hôtes parussent au salon; il vint à passer devant les fenêtres de M. de Bussière :

— Le veux-tu? dit celui-ci en étendant les mains vers le lieutenant.

Juliette fit un signe de tête affirmatif.

— Que je suis malheureuse! s'écria-t-elle en se jetant dans les bras de son tuteur.

Le Lancier de la Garde.

M. Charles Norbert avait les qualités et en même temps les vices des militaires de son époque : irritable, prompt, très-brave de sa personne, il était intimement persuadé que tout devait céder au sabre qu'il traînait après lui. Quand M. de Bussière lui eut appris que sa pupille avait le cœur pris pour M. Anatole de Linant, son neveu, il s'était peu affecté d'un fait qu'il regardait comme sans gravité. M. Anatole, en effet, n'était pas militaire, et le lancier nourrissait dans son cœur un profond mépris pour *les pékins*. Un pékin peut bien, quelquefois par hasard, plaire à une femme; mais si un militaire se présente, le malheureux bourgeois n'a qu'à se retirer, et à aller chercher fortune ailleurs. M. Charles Norbert ne connaissait rien de plus beau que lui, Norbert, revêtu de son uniforme et monté sur son beau cheval de bataille. Mademoiselle de Pontis ne l'avait pas bien vu; il demeurait à dîner pour se faire admirer à l'aise, et développer avec loisir ses grâces militaires et les avantages dont la nature l'avait doué. Il avait sur le front une petite cicatrice, longue d'un

demi-pouce, qui, sans le défigurer en aucune manière, ajoutait beaucoup à l'impression produite par sa figure martiale. La pointe d'un sabre autrichien avait passé par là, et on se représentait cette pointe homicide, descendant rapidement sur ce beau visage pour le couvrir de sang.

C'était à faire frémir les jolies femmes de tous les pays, et surtout les Françaises. Ses moustaches noires faisaient ressortir l'émail de ses dents et donnaient un peu de dureté à sa figure; mais il adoucissait l'expression de ses yeux à volonté, et savait, au besoin, leur donner un air languissant et amoureux. Aussi avait-il eu beaucoup de succès dans les villes de garnison et à Paris même. Il était adoré à l'Opéra où il avait fait plus d'une caravane. Le corps du ballet en faisait un grand cas; mademoiselle Clotilde avait pour lui une affection toute particulière; les demoiselles Saulnier ne manquaient pas de lui sourire chaque fois qu'elles le rencontraient. Duelliste, il négligeait, comme on le pense bien, les duels avec les pékins, mais cultivait avec soin ceux qui se présentaient quand l'adversaire avait l'honneur de porter l'épée, et surtout si c'était un officier d'infanterie d'un grade supérieur au sien.

Après les pékins, ce que M. Charles Norbert aimait le moins, c'était un officier d'infanterie, les pousse-cailloux qui voyagent le sac sur le dos, comme les porteurs de balle. Il avait eu l'honneur de blesser dangereusement deux colonels, et même un général de brigade qui avait bien voulu s'aligner avec lui. Le lieutenant était encore joueur, et il appréciait à sa valeur le vin de Champagne; quand il perdait au jeu, quand la vapeur du vin échauffait son cerveau, il devenait intraitable; ses belles manières le quittaient, pour faire place aux gestes et au langage d'un soldat impérieux et grossier. Ces moments-là étaient rares, parce qu'il avait appris, à ses dépens, que la garde impériale était tenue à des obligations étroites, et que l'empereur savait toujours ce qui se passait dans ce corps. Il demeura donc à la Folie-Bussière pour voir s'il ne pourrait pas l'emporter sur un petit bourgeois va-

niteux; et bientôt il s'aperçut qu'un mouvement extraordinaire agitait tous les habitants. M. Anatole passa devant lui la figure toute décomposée et prit le chemin de la grille.

— Oh! oh! se dit-il, je parais à peine et ce monsieur s'en va! Il prend son congé sans qu'on le lui donne; il a raison.

Mademoiselle Juliette, la figure pleine de pâleur, s'était élancée dans le vestibule.

— Je suis encore pour quelque chose dans tout ceci, pensa le beau lancier.

Mademoiselle Charlotte et M. de Meyran quittèrent, comme on l'a vu, la Folie-Bussière.

— Elle fait bien de s'en aller, se dit encore le lancier; je n'en peux pas épouser deux · elle est fort jolie, cette petite blonde.

Seul et réfléchissant à cette fuite générale, M. Norbert passa devant les fenêtres de M. de Bussière, et, allant toujours devant lui, il arriva aux écuries; la voiture n'était pas encore sous la remise, les chevaux étaient à peine dételés, et une femme d'un certain âge, qui n'était autre que madame de Linant, causait avec le cocher Picard. Elle s'était facilement aperçue de la fuite de son fils, de l'altération de Juliette, du départ précipité de mademoiselle de Meyran, et elle avait pensé que Picard seul pouvait lui donner quelque explication. Le cocher ne savait rien sinon que, durant la promenade, mademoiselle Juliette était entrée dans une si furieuse colère, qu'elle voulait quitter la voiture malgré l'orage qui venait d'éclater.

— Cette fille est si violente, pensa madame de Linant, que ses gens eux-mêmes s'étonnent de ses fureurs; que deviendra Anatole avec une femme pareille? Ils ne sont pas même mariés, et ils se querellent déjà!

Elle leva les yeux vers le lancier dont elle devinait facilement les desseins; et s'avançant vers lui d'un air riant :

— Où étiez-vous donc, monsieur, durant l'orage? lui

dit-elle. J'étais seule au salon, j'avais peur, et je cherchais quelqu'un qui me rassurât un peu : où étiez-vous, monsieur? — Dans le cabinet de M. de Bussière, madame, il avait la bonté de me montrer des armes indiennes. — Le fusil de Tippoo-Saëb? — Mais, madame, reprit Norbert, je crains d'être arrivé dans un moment pénible, et que ma présence ne soit ici un embarras?

Madame de Linant sourit d'un air fin.

— Vous voulez parler d'une querelle qui s'est élevée entre Juliette et mon fils? Anatole est prompt, vif, sensible; un mot échappé dans un moment d'impatience, ou même mal compris, le blesse. Juliette est violente, c'est là son seul défaut. Ils sont faits l'un pour l'autre, et ils s'aiment depuis l'enfance. C'est une querelle d'amants, un dépit amoureux. Je vous parlais de l'orage qui vient de m'effrayer : regardez le ciel; il n'y paraît plus : le ciel est brillant et serein; eh bien! monsieur, demain Juliette et mon fils seront calmes comme ce beau ciel, et ils s'aimeront comme ils s'aimaient ce matin.

Malgré cette assurance, madame de Linant vit avec peine le beau lancier assis à table auprès de Juliette, prodiguant à la jeune fille les compliments et tous les sourires, toutes ces attentions délicates et successives qui conduisent tout doucement à une déclaration. M. Norbert ne manquait pas d'un certain tact; il était habitué à la bonne comme à la mauvaise compagnie, et il savait prendre le ton qui convenait à la maison où il se trouvait. Il fut donc aimable; mieux encore, il fut adroit.

M. de Bussière, mal instruit de ce qui s'était passé, parla du départ précipité de M. et de mademoiselle de Meyran. Norbert, qui avait deviné la jalousie des deux jeunes personnes, declara qu'il avait vu cette jeune fille au moment où elle montait en voiture pour retourner à Paris.

— C'est une blonde fade, dit-il, qui m'a paru plutôt inquiète et troublée que malade; le frère a l'air d'un jeune homme assez bien élevé. — Trouvez-vous la sœur jolie? demanda Juliette en affectant beaucoup d'indifférence. —

Jolie? Pas du tout, mademoiselle; elle a l'air rusé. Franchement, si j'étais, par malheur, le mari de cette jeune personne, et que je vinsse à ne plus lui convenir, je ne serais pas tranquille.

M. de Bussière se récria en entendant une accusation qui atteignait si durement la fille de l'un de ses amis, et qui n'était fondée sur rien : car M. Norbert ne se donnait pas sans doute pour un disciple de Lavater. Mademoiselle Juliette laissa errer sur ses lèvres le sourire de la haine satisfaite.

— Que voulez-vous dire, monsieur? demanda madame de Linant. — Voici, madame, répondit le lieutenant sans se déconcerter; il y a trois ans, j'étais à Rome sous-lieutenant dans un régiment de dragons, et attendant avec impatience l'ordre de rentrer en France; ce fut même alors que je fis la connaissance du cardinal Fesch, oncle de Sa Majesté l'empereur, dont le crédit ne m'a pas été inutile pour entrer dans la garde. Il y avait dans mon escadron un capitaine nommé Duval, un brave garçon, le fils d'un bijoutier de la rue Saint-Denis; il me semble toujours que je le vois, avec ses moustaches dont les pointes remontaient jusques aux deux yeux, son nez d'aigle, son front pâle; c'était un excellent militaire. Il devint amoureux d'une petite fille romaine, blonde, ce qui est rare à Rome, et rusée comme une chouette, ma foi! Cette demoiselle de Meyran dont nous parlons m'a involontairement rappelé la petite Romaine; Duval l'épousa; il était riche et avait toujours en sa possession d'assez beaux bijoux qui venaient, sans doute, de la succession de son père. Les deux époux vivaient en bonne intelligence; les femmes blondes sont si douces! On remarquait cependant qu'au moment de la parade, quand le capitaine était forcément à la tête de sa compagnie, madame Duval sortait de son logis, pour aller de l'autre côté du Tibre, dans le quartier des Vieux Romains, habité par les descendants des Scipion et des Publicola, gens farouches, d'une beauté physique très-remarquable, ennemis des Français et assez

difficiles à réduire. Le capitaine fut instruit de ces allées et de ces venues; il fit des reproches à Carlina (c'était le nom de sa femme); et admirez la similitude de noms, dit M. Norbert, *Charlotte*, *Carlina*...

Il continua :

Madame Duval ne dit rien, elle promit même d'un air assez soumis de ne plus passer le Tibre, puisque son mari le trouvait mauvais. Et cependant, mon ami, dit-elle au capitaine d'un air humble, je voudrais bien savoir ce qu'on peut trouver à redire aux visites que je fais à une vieille parente, pauvre et infirme?

Le capitaine était mieux instruit que ne le supposait sa femme.

— Une vieille parente! s'écria-t-il, une vieille parente qui a un jeune neveu, Giuseppe Ombillio, entendez-vous, ma femme, Giuseppe Ombillio?

Madame Duval vit qu'elle était trahie; son mari savait le nom de son amant; il pouvait le dénoncer aux autorités françaises, et Giuseppe, alors, n'aurait eu d'autre parti à prendre que de subir la prison ou de gagner les Abruzzes.

— Et que fit cette Carlina? demanda avec impatience Juliette.—Je l'ignore, mademoiselle; tout ce que je sais, c'est que le capitaine Duval mourut dans la nuit, d'une congestion au cerveau; sa femme fit éclater une douleur qui approchait du désespoir, et on ne découvrit aucune trace de poison sur le corps du capitaine. — Eh bien? dit M. de Bussière. — Eh bien! monsieur, le capitaine avait soupé la veille au soir avec des broccoli, dont sa femme n'avait pas mangé. Il avait pris *il boccone;* ces choses-là sont fort communes en Italie. La veuve a épousé Giuseppe Ombillio, et les bijoux du capitaine ont servi à acheter une fort jolie vigne, aux environs de la porte *del Popolo,* où les époux vivent fort tranquilles.

Cette petite anecdote aurait assombri la fin du dîner, si M. Norbert n'avait eu l'art de faire passer ses auditeurs d'une sensation à l'autre, par des récits variés.

Le dîner fini, madame de Linant s'empara de Juliette, qui se prêta de mauvaise grâce à un entretien particulier, mais qui ne crut pas devoir s'y soustraire.

— Que s'est-il donc passé, mademoiselle, depuis ce matin? demanda la mère d'Anatole. — Rien, madame, que de très-naturel : la conduite des coupables s'explique par leur éloignement. Quant à vous, madame, j'aurai toujours pour vous les sentiments d'estime auxquels vous avez droit; vous avez été trompée par votre fils.—Mon fils est incapable de tromper personne, surtout sa mère.—Si vous ne vous trompez pas vous-même, en parlant ainsi vous êtes sa complice. — Que je suis heureuse, mademoiselle! dit madame de Linant d'un ton doux, mais avec des lèvres tremblantes de colère, vous ne serez jamais ma fille!

En parlant ainsi, madame de Linant sortit du salon, demanda sa voiture et regagna Paris.

Juliette avait, ainsi que le reconnaissait madame de Linant elle-même, un bon sens naturel qui lui permettait d'apprécier les choses sous leur vrai point de vue, autant néanmoins qu'il est permis à une jeune personne sans expérience de juger sainement ce qui se passe autour d'elle. Elle fut effrayée des sentiments haineux qu'elle éprouvait et qui l'entouraient : madame de Linant, mademoiselle Charlotte, M. Anatole, autant d'ennemis irréconciliables.

— N'importe, dit-elle, ils l'ont voulu! Est-ce moi qui ai trahi? est-ce moi qui ai trompé? Ce sont eux qui sont venus me prendre par la main pour m'attirer dans leurs piéges.

Elle gagna alors le parc pour interroger sérieusement son cœur et ne pas interrompre une conversation engagée entre M. de Bussière et M. Charles Norbert.

Le lancier avait parfaitement compris que sa demande était agréée; il avait plu à mademoiselle Juliette, il convenait à M. de Bussière, son rival avait honteusement pris la fuite : M. Norbert produisait son effet ordinaire.

Cet astre éclipsait tout dans le ciel et entraînait dans son orbite la constellation qu'il voulait caresser de ses rayons. C'était le cas d'être modeste : M. Norbert n'y manqua pas. Son cousin le ministre serait comblé de joie, il espérait que l'empereur signerait au contrat de mariage.

— Je vous avoue, lui dit avec franchise M. de Bussière, que je ne conçois rien à ce qui s'est passé aujourd'hui chez moi. Ma pupille aimant mon neveu ce matin et le haïssant ce soir; ma sœur qui me quitte sans un mot d'explication; Juliette brouillée avec son amie intime mademoiselle de Meyran... Enfin mademoiselle Juliette agrée vos hommages et vous serez reçu ici, avec empressement, toutes les fois que vous vous y présenterez.

M. Norbert savait, lui, à quoi attribuer tous ces événements que M. de Bussière ne s'expliquait pas. Tout cela ne venait que d'une seule cause : il avait paru. Il prit néanmoins modestement congé de M. de Bussière, et chercha dans le parc mademoiselle Juliette pour lui lancer une de ces œillades meurtrières auxquelles les jeunes filles ne pouvaient pas résister; mais mademoiselle Juliette était rentrée chez elle, et ne devait plus être visible ce jour-là.

La journée avait été rude pour la jeune et belle héritière; aussi se coucha-t-elle pleine de soucis; et la tête sur l'oreiller, les bras croisés sur la poitrine comme une personne qui veut se recueillir et concentrer en elle-même toutes les puissances de son âme, se mit-elle à réfléchir profondément, ses yeux ouverts, et suivant sous l'obscurité de ses rideaux ces étincelles fugitives que l'œil projette dans l'ombre et qui ne paraissent que pour s'évanouir. La haine nouvelle qui fermentait dans son cœur contre M. Anatole ne pouvait faire l'objet d'un doute; il fallait donc ne plus s'occuper d'un sujet odieux, si ce n'est pour arranger sa vie de façon à se venger tôt ou tard; or, Juliette était riche, il ne lui manquait donc pour agir que cette émancipation que donne le mariage; un mariage d'ailleurs, et un mariage brillant tel que celui qui se pré-

sentait, satisfaisait son amour-propre et devait remplir de dépit M. Anatole. Elle avait donc convenablement agi en déclarant à son tuteur que telle était sa volonté : restait à examiner si M. Norbert était réellement le mari qui lui convenait. M. Norbert était un homme superbe, et Juliette, trop raisonnable pour attacher un prix exclusif à la beauté, ne se dissimulait pas quels sont les inconvénients qui l'accompagnent : elle amène des rivales, le délaissement, l'abandon; cette espèce de perfidie, cette infidélité de cœur qui venaient de la frapper si vivement dans M. Anatole seraient peut-être les compagnes de son mariage. Mais dans ce dîner où le beau militaire avait employé tous ses moyens de plaire, mademoiselle Juliette l'avait observé, et il ne lui avait pas été difficile de reconnaître que M. Norbert était un homme vain, très-amoureux de lui-même, et, quoique sans doute fort brave, d'un caractère faible et indécis. Habile comme elle l'était, spirituelle, réfléchie, coquette au besoin, Juliette prendrait facilement un empire naturel sur un époux qui n'était violent que par amour-propre et absolu que par vanité; maîtresse une fois, elle le serait toujours.

Elle s'endormit, bercée dans ses projets d'avenir, et les pensées du réveil la confirmèrent dans ses résolutions de la veille.

— Je vais donc épouser un lieutenant, se dit-elle en livrant sa tête aux soins de sa femme de chambre, moi qui hier raillais mademoiselle Charlotte de songer à un capitaine.

Il est vrai que ce lieutenant faisait partie de la garde impériale, qu'il était parent du ministre de la guerre, et que son avancement était certain.

— Est-il vrai que mademoiselle va se marier, comme on l'a dit à l'office? demanda la femme de chambre. — Ah! ah! on dit cela à l'office, Claudine? — Oui, mademoiselle. — Et qui débite ces nouvelles? — C'est Picard, le cocher. — Voyons donc, Claudine, ce que dit Picard. — Picard a conduit hier mademoiselle dans le bois de Vin-

cennes. — C'est très-vrai. — Il y avait dans la voiture mademoiselle Charlotte de Meyran, M. son frère et M. de Linant, qui aime tant mademoiselle. — Voyons donc, Claudine, voyons, je sais tout cela. — Il y a eu un orage, poursuivit Claudine. — Après? — Durant l'orage, mademoiselle et M. de Linant se sont disputés. Mademoiselle a voulu sortir de la voiture, pour ne pas se trouver en face de M. de Linant; celui-ci est retourné à Paris pour ne pas dîner auprès de mademoiselle : brouille complète. — Et c'est pour cela que Picard annonce mon prochain mariage? — Oui, mademoiselle : Picard dit qu'il n'y a que les amoureux qui se brouillent; que pour lui, la veille de son mariage, il s'est presque battu avec sa femme; que pourtant ils ont fait bon ménage pendant vingt ans, et qu'ils le feraient encore si elle n'était pas morte : il la pleure tous les jours. — Eh bien! mademoiselle, reprit Juliette, vous direz à M. Picard qu'il est possible à la rigueur que de son siége il observe exactement ce qui se passe dans l'intérieur de la voiture; mais que lorsqu'il s'avise d'en tirer des conclusions, il se trompe et il donne à l'office de fausses nouvelles. — Comment! mademoiselle n'épousera pas M. Anatole? — Jamais, Claudine, grâce au ciel. — Alors, mademoiselle épousera donc M. de Meyran!

C'était une idée qui n'était pas encore venue à Juliette, et elle trouva qu'il y avait une espèce d'ingratitude à elle, non à ne pas choisir M. de Meyran qui ne demandait point sa main, mais à n'avoir point songé, depuis la veille, à un jeune homme qui, dans la scène pénible soulevée par le flacon d'éther, avait pris ouvertement son parti. La présence du beau Charles Norbert, en jetant Juliette dans un cercles d'idées nouvelles, avait presque enveloppé le frère dans la haine de sa sœur.

— Non, Claudine, non, je n'épouserai pas M. de Meyran. — Alors, c'est donc ce grand bel homme qui a un si beau cheval à son cabriolet? — Précisément, Claudine, et vous pouvez l'annoncer à M. Picard.

La lettre anonyme.

Quoique M. Norbert fût riche et volontiers dissipateur, il n'avait cependant pas un hôtel à Paris, parce qu'il était garçon d'abord, et ensuite parce qu'un mot de l'empereur pouvait à chaque instant envoyer la garde à trois cents lieues de la capitale. M. Norbert occupait donc, dans la rue Castiglione, un fort joli appartement de garçon, où il recevait ses camarades et quelquefois aussi ces dames de l'Opéra dont il était si bien venu. Le lendemain du jour où nous l'avons présenté pour la première fois à nos lecteurs, le lieutenant attendait à déjeuner son capitaine et deux sous-lieutenants de cuirassiers avec lesquels il était plus particulièrement lié. Les déjeuners de ce temps-là se distinguaient par l'énorme quantité d'huîtres qu'on y consommait, le nombre indéfini de bouteilles de chablis qui accompagnaient les huîtres. Les bouteilles se vidaient, les cloyères disparaissaient, les convives étaient d'une humeur charmante, le gibier et les homards de madame Chevet excellents; le champagne avait remplacé le chablis; c'était le moment des confidences.

— Je me marie, dit M. Charles à ses amis. — Toi? Allons donc, tu as dix campagnes à faire avant de songer à te marier. — Messieurs, je me marie par ordre supérieur. — Quelque belle que tu as compromise? — Point du tout; j'ai vu hier ma femme pour la première fois. — Tu épouses donc quelque petit monstre dont le père est bien en cour? — J'épouse une des plus jolies personnes que j'aie jamais rencontrées, et, qui plus est, une riche héritière. — Et par ordre supérieur? — Oui, il paraît que l'empereur me verrait prendre cette femme avec plaisir, et le ministre de la guerre m'en a donné l'ordre. —

Par estafette? — Du tout, dans le tuyau de l'oreille. — Il est vrai, le ministre est ton parent, dit un des cuirassiers; que je suis malheureux de n'avoir pas dans ma famille un homme de tête qui ait eu l'esprit de devenir ministre de la guerre ou de quelque autre chose! Moi aussi je voudrais bien épouser une belle héritière par ordre supérieur. — Ah çà! dit le capitaine de M. Charles Norbert, n'auriez-vous pas, lieutenant, quelque droit de survivance à me laisser à l'Opéra ou ailleurs? — A l'Opéra? répondit Norbert, j'ai annoncé hier au soir mon mariage à madame Branchu, mais sous le sceau du secret, car la nouvelle aurait jeté la désolation dans le corps de ballet. Vrai, messieurs, quand vous verrez ma femme, vous avouerez que jamais ordre supérieur ne fut plus doux à exécuter. — Vous êtes donc amoureux, lieutenant? — J'en ai peur, capitaine. — Et vous renoncez à l'Opéra? — Pour six mois : parole d'honneur! — Et vous comptez même rompre avec la petite Olympe, cette coryphée charmante, qui conduit avec tant de grâce le chœur dansant des nymphes? — Mon Dieu! oui, c'est mon projet; je compte lui envoyer pour six mille francs de diamants et ne plus la voir. Il faut être honnête homme, capitaine... pendant la lune de miel. — Prenez garde, lieutenant, la petite est plus sentimentale qu'il ne convient à une fille d'Opéra; elle vous jouera un mauvais tour. — Vous avez raison, dit Norbert; eh bien! je n'enverrai les diamants qu'après avoir épousé. — C'est beaucoup plus sûr, reprit le capitaine, car vous manquez de parole à Olympe. — Comment cela, capitaine? Est-ce que cette petite aurait la prétention de m'épouser, par hasard? — Je ne suppose pas, reprit le capitaine, qu'elle pousse le ridicule jusque-là; il faudrait que vous quittassiez l'armée et qu'elle abandonnât l'Opéra, deux choses qui ne conviennent ni à l'un ni à l'autre; mais vous lui avez fait des promesses qu'elle suppose sans doute que vous devez tenir. — Lesquelles? demanda le lieutenant, en général aussi prompt à promettre qu'à oublier. — Vous vous êtes engagé à la faire sortir des

chœurs, et même à lui faire danser un pas de deux avec Paul l'aérien. — C'est vrai, capitaine, je n'y songeais plus. Je puis facilement remplir cette promesse; j'obtiendrai un ordre de début, de M. de Rémusat : je verrai Paul et il dansera avec elle; il ne refusera pas d'avoir pour moi cette complaisance. — Très-bien, poursuivit le capitaine; il y a eu encore une petite clause à votre traité. — Parlez, capitaine, je suis un galant homme et je veux laisser une bonne réputation à l'Opéra. — Vous vous êtes engagé, dit le capitaine, à ne pas vous marier avant d'avoir atteint quarante ans; or, comme vous en avez à peine trente... — Oh! capitaine, vous n'êtes pas raisonnable; vous oubliez qu'on s'empare de moi, qu'on me violente; on me conduit pieds et poings liés à l'autel, capitaine : ne vous ai-je pas dit que je me marie par ordre supérieur? — Ah! c'est juste, lieutenant, vous avez raison.

Un domestique annonça mademoiselle Olympe.

— Quand on parle du loup, dit spirituellement un cuirassier, on en voit la queue.

Mademoiselle Olympe entra le sourire sur les lèvres; c'était une petite personne charmante, légère comme une sylphide; sa figure était pétrie de grâces, elle avait une petite fossette au menton, une sur les deux joues, trois nids d'amour; ses yeux étaient ronds comme ceux d'une jolie Chinoise, et ils brillaient comme deux escarboucles; elle sortait de la répétition et prétendait n'être entrée chez M. Norbert que pour suivre un garçon de M. Chevet, porteur d'une omelette soufflée qui embaumait la rue Castiglione. Elle aurait suivi l'omelette jusqu'au bout du monde. Du reste, ses succès de la matinée l'enivraient; M. Gardel avait loué ses jetés battus, et elle venait de passer un sept; elle mourait de faim. C'était ce qu'on appelle de nos jours *un rat*, la pire espèce des rongeurs. M. Norbert, n'apercevant aucune espèce de dépit sur le front de la danseuse, se rassura, et offrit galamment à mademoiselle Olympe de manger de cette omelette qui sentait si bon. Mademoiselle Olympe voulut des huîtres,

elle mangea ensuite du gibier, du homard, elle dévora; elle avait aussi un faible pour le champagne; c'était le rat de ville mangeant des reliefs d'ortolans sur des tapis de Turquie. On n'aurait pas cru qu'un aussi petit corps pût engloutir tant de choses. Quand elle eut à peu près tout dévoré, elle s'amusa à grignoter un gâteau de Savoie. L'appétit du cuirassier n'était rien, comparé à la faim de la danseuse.

— Ah çà! mon beau Norbert, dit-elle enfin en trempant un morceau de gâteau dans son vin de Champagne, c'est-il vrai? vous vous mariez? c'est Branchu qui l'a dit à Vestris, Vestris l'a raconté à Clotilde, et Clotilde l'a appris à la petite Marie qui m'a donné cette nouvelle à la répétition. —Voilà comme on garde les secrets à l'Opéra, dit un cuirassier. — A l'Opéra, répondit fièrement Olympe, nous sommes honnêtes gens.

Les deux cuirassiers, qui croyaient plutôt à l'honnêteté de la garde impériale qu'à celle de l'Opéra, firent un éclat de rire assez incivil.

— Voilà le combat qui va commencer, dit le capitaine entre ses dents.

Mais mademoiselle Olympe n'était pas d'humeur à batailler; les jetés battus fatiguent, et la digestion commande un certain repos dont la sylphide voulait jouir à l'aise. Elle paraissait décidée à n'employer que des moyens doux; ni cris, ni pleurs, ni larmes, ni reproches, ni éclats, rien de ce qui aurait pu rappeler les habitudes des dames de la halle; ces façons-là ne pouvaient convenir à une coryphée qui aspirait à devenir premier sujet.

— Mon beau Norbert, dit-elle languissamment, avez-vous été faire votre cour, avant déjeuner, à mademoiselle Juliette de Pontis? — Comment, Olympe, s'écria Norbert un peu troublé, vous savez?... — Tiens! est-ce qu'on n'est pas petite cousine de Picard, le cocher de M. de Bussière? Vous croyez donc qu'on ne tient à rien, Norbert? Si vous n'avez pas vu mademoiselle Juliette avant déjeuner, allez la voir après; elle a reçu un paquet qui vous

concerne. — Un paquet qui me concerne? s'écria Norbert furieux; qu'avez-vous fait, malheureuse? — Oh! presque rien, mon petit; on est allé trouvé le père Girard, l'écrivain public de la rue des Frondeurs, qui est notre secrétaire, à nous, du corps de ballet, et on lui a dicté un petit mot de biographie, pas autre chose.

A ces mots, le beau Norbert devint cramoisi de colère; et comme il était volontiers brutal avec ces demoiselles, quoique au besoin il leur envoyât des diamants, il quitta la table et courut à une cravache placée sur un fauteuil. Les deux cuirassiers se levèrent pour s'opposer à une exécution trop militaire pour convenir à une demoiselle du corps de ballet; le capitaine prit mademoiselle Olympe sous sa protection, et la danseuse, qui vit qu'elle n'avait rien à craindre, puisque trois hommes prenaient sa défense, continua tranquillement à grignoter son gâteau de Savoie et à boire son champagne.

— Calmez-vous, lieutenant, dit le capitaine d'un air railleur, et souvenez-vous que vous avez une réputation à conserver à l'Opéra. — Capitaine, répondit Norbert, permettez-moi d'agir à ma fantaisie pour une affaire privée; ceci est tout à fait en dehors du service.

Le capitaine Volski, tel était son nom, tenait beaucoup à se montrer galant chevalier et à protéger la faiblesse contre la violence; il lança donc à son lieutenant un regard irrité, et déclara nettement qu'il prenait mademoiselle Olympe sous sa protection. Norbert se hâta de dire que puisqu'il en était ainsi, c'était alors à lui qu'il s'adresserait pour s'expliquer sur cette biographie. Les cuirassiers s'interposèrent, et mademoiselle Olympe, tournant languissamment les yeux vers le capitaine :

— Capitaine, lui dit-elle, reconduisez-moi chez moi, rue Sainte-Anne; je suis horriblement fatiguée; vous me payerez un fiacre.

La capitaine offrit son bras à mademoiselle Olympe et sortit avec elle.

— C'est un duel, messieurs, dit Norbert aux deux cui-

rassiers; un duel avec le capitaine, et j'espère que vous avouerez que le bon droit est de mon côté. Une petite misérable me dénonce à une jeune personne que je dois épouser; elle me fera manquer un mariage superbe; M. Volski prend fait et cause pour mademoiselle Olympe; il s'arroge le droit de la protéger contre moi, qu'elle offense : c'est un duel, messieurs, je compte sur vous.

L'un des deux cuirassiers était un homme de sens, qui, quoiqu'il eût merveilleusement déjeuné, avait bu avec modération et conservait le sang-froid nécessaire pour donner un bon avis :

— Mon cher lieutenant, dit-il à Norbert, quant à la conduite de mademoiselle Olympe, il ne m'appartient pas de la juger, et je ne veux point atténuer les torts qu'elle peut avoir envers vous; mais vous n'avez pas à vous plaindre du capitaine. — Comment cela? s'écria Norbert. — Sans doute, le capitaine vous voit sur le point de commettre une action peu convenable, une action dont vous vous seriez repenti dans une heure, et il a pris le parti de protéger mademoiselle Olympe, pour vous empêcher de descendre jusqu'à battre une femme. — Il avait un autre motif, messieurs! s'écria Norbert; cette petite danseuse lui plaît et il veut lui faire la cour à mes dépens. — Eh! que vous importe, lieutenant? N'allez-vous pas vous marier, épouser mademoiselle de Pontis? Et comptez-vous sérieusement conserver des relations avec une danseuse? Cela est impossible... Vous voulez vous battre : très-bien; c'est-à-dire que vous allez tirer l'épée contre votre capitaine : quelle que soit l'issue du combat, ne comptez pas rester dans la garde; l'empereur ne souffrira jamais une pareille infraction aux lois militaires; songez bien que si vous tenez au mariage que vous venez de nous annoncer, un duel le rompra. Quel est le père, quel est le tuteur qui donnera sa fille ou sa pupille à un homme qui, sur les marches de l'autel, se bat pour mademoiselle Olympe? Le capitaine Volski vous a rendu service, et vous lui devez des remercîments.

Ces paroles étaient trop sages pour n'être pas écoutées, et M. Norbert, sans être tout à fait convaincu, céda néanmoins. Ce qui l'inquiétait, c'était cette biographie écrite par l'écrivain juré des demoiselles de l'Opéra. Il fallait éclaircir cette affaire et savoir jusques à quel point mademoiselle Olympe était à redouter. Norbert prit congé de ses deux convives et courut à la Folie-Bussière. Le tuteur était absent; la pupille, seule dans son salon, brodait un voile aussi brillant que celui de Pénélope. Le lieutenant entra d'un air gracieux et commença par admirer la perfection et l'éclat des fleurs qui naissaient sous les doigts de Juliette. Aucun nuage n'obscurcissait le front de la jeune fille, qui paraissait entièrement occupée de sa broderie.

— Les danseuses sont meilleures personnes qu'elles ne le disent, pensa Norbert; Olympe s'est vantée d'une noirceur qu'elle n'a pas faite.

La conversation s'engagea d'abord sur des sujets indifférents; on parla des modes nouvelles, puis des théâtres, de mademoiselle Mars qui faisait oublier mademoiselle Contat, sa devancière; de Talma qui surpassait Lekain; puis enfin de l'Opéra.

—Allez-vous quelquefois à l'Opéra, monsieur? demanda Juliette. — Jamais, mademoiselle. — J'en étais sûre. — Oserais-je vous demander d'où vous vient cette certitude?

Mademoiselle Juliette souleva le voile dont les plis couvraient sa table à ouvrage, et présentant une lettre ouverte à Norbert, elle lui dit :

— Voilà une lettre, monsieur, qui assure le contraire.

Le lancier tendit la main pour s'emparer de l'épître, Juliette éloigna son bras avec dédain.

— Fi donc, monsieur! une lettre anonyme! Je rougis de la question que je viens de vous faire. Veuillez croire, monsieur, qu'à peine si j'ai lu les premières lignes de cet écrit.

Et elle déchira la lettre, dont elle jeta les morceaux sur le parquet.

— Une lettre anonyme! reprit-elle, l'arme des lâches,

l'arme de ceux qui ne savent pas manier une épée, et qui tremblent devant le canon d'un pistolet. — Vous avez raison, mademoiselle. — On vous calomnie, monsieur, et moi seule en suis cause, je le sais... Je vous en estime davantage.

Norbert, étonné et ravi de la tournure que prenait cette affaire, crut devoir profiter de ses avantages.

— Je voudrais savoir au moins de quoi on m'accuse, dit-il. — Et qu'importe, monsieur? la lettre n'est pas signée : cela suffit. — Ah! s'écria le lieutenant, si je savais quel est le calomniateur ou la calomniatrice... — Il y a des femmes capables de tout, reprit Juliette avec dédain; mais ici le trait ne part pas d'une femme. — Vous croyez? — J'en suis sûre. — Vous savez donc, mademoiselle, d'où vient cette lettre? — Parfaitement. — Ah! dit Norbert un peu déconcerté, vous le savez? — Oui, monsieur, je suis certaine de ne pas me tromper.

Il faut se souvenir que mademoiselle Olympe s'était vantée d'être petite cousine du cocher Picard; il n'y aurait donc rien eu d'étonnant à ce que mademoiselle de Pontis connût de nom l'auteur de la lettre anonyme; cette possibilité causait quelque embarras au lieutenant. Mademoiselle Juliette ne le laissa pas longtemps dans cette pénible incertitude.

— L'auteur de cette lâcheté, dit-elle en étendant la main vers les fragments de papier qui couvraient le parquet, est un ennemi à moi, un ennemi personnel. — Mademoiselle, s'écria Norbert en quittant son siége avec vivacité, nommez-le, je vous en supplie, nommez-le-moi. —Non, monsieur, jamais.—Vos ennemis sont les miens, dit encore Norbert. — Je vous remercie, monsieur, répondit Juliette, mais réfléchissez : la preuve manque et elle manquera toujours. C'est là ce qui fait qu'une lettre anonyme est la plus basse peut-être des lâchetés. Si je vous nommais quelqu'un, ce qu'à Dieu ne plaise! ne comprenez-vous pas que le calomniateur lui-même se prétendrait calomnié? — Vous avez raison, mademoiselle.

—Eh bien! les lâches réussissent en partie, même quand on ne lit pas leurs odieuses épîtres; on s'occupe d'eux, et ils troublent ainsi ceux mêmes qui ne veulent pas connaître toute leur malice.

Ainsi l'esprit prévenu de Juliette rapportait tout à l'événement de la veille, et rendait M. Anatole de Linant responsable d'un fait dont il n'avait pas la moindre connaissance.

— Je vous prie, monsieur, dit-elle encore à Norbert, de ne pas chercher à deviner quelle est la personne que je soupçonne, et surtout de ne point parler de tout ceci à M. de Bussière.

Norbert fit facilement ces deux promesses qu'il avait intérêt à tenir. Evidemment mademoiselle de Pontis s'égarait dans ses conjectures, elle accusait un innocent et ne connaissait pas la coupable. Tout allait donc pour le mieux; et le beau lancier convint en lui-même que le conseil de ses amis était le meilleur à suivre, et que le capitaine Volski lui avait effectivement rendu service. Plus il voyait Juliette, plus il était émerveillé de sa beauté.

— Je l'aimerai comme un fou avant huit jours, se disait-il, et puisque je passe auprès d'elle pour ne point aller à l'Opéra, eh bien! je n'y mettrai plus les pieds : heureux ceux qui pourront revenir à la sagesse par un chemin aussi doux que le mien!

Après avoir pris cette résolution magnanime, M. Norbert se livra au plaisir d'être auprès d'une très-jolie personne et de pouvoir s'entretenir d'un amour qu'il commençait à ressentir. M. de Bussière survint, et sa présence dissipa l'espèce de gêne qu'éprouvent deux personnes qui se connaissent à peine, et qui cependant ne peuvent guère se parler que d'une seule chose.

Le mariage fut arrêté; on en fixa même le jour, et il fut décidé qu'on retournerait à Paris pour le célébrer. L'empereur, nous l'avons dit, devait signer au contrat, et Son Excellence le ministre de la guerre honorait les noces de sa présence. M. de Bussière habitait un bel hôtel rue

Cérutti, propriété de mademoiselle de Pontis. Les deux époux logeraient donc chez eux, sans que pour cela la jeune femme s'éloignât de son tuteur. M. Norbert voulut, sur-le-champ, quitter la Folie-Bussière pour acheter la corbeille de noces. Il se prétendait connaisseur en diamants, il avait un goût parfait pour choisir les étoffes, et la femme du ministre achèterait elle-même les châles, les mouchoirs brodés, les mille babioles qui entrent dans une corbeille; bien entendu que tout cela ne devait sortir que de chez les fournisseurs de Leurs Majestés.

— Ecrivez des lettres anonymes, mademoiselle Olympe, se disait le lieutenant en regagnant Paris; faites des biographies, nous sommes au-dessus de toutes ces misères de coulisses. Ah! ah! ma sylphide, vous avez goûté pour la dernière fois à mon champagne, vous avez mangé ma dernière omelette soufflée.

Saint-Roch.

Dans un des ouvrages les plus remarquables de Walter Scott, *l'Antiquaire*, se trouvent des notes fort curieuses sur la mendicité en Ecosse, et des détails singuliers sur la corporation des *King's bedesmen* ou manteaux bleus du roi. Ces hommes avaient une véritable influence dans le pays dont ils étaient en même temps les raccommodeurs de vaisselle, les faiseurs de jouets d'enfants et les nouvellistes. Ils portaient quelquefois sur eux des sommes considérables, et pouvaient changer un billet de banque pour recevoir un schelling. Le même auteur cite encore un vieux *bedesman* qui mendiait à la porte de l'université d'Edimbourg, et qui néanmoins avait un fils élevé dans l'université même : ce fils avait un ami que le mendiant invita un jour à dîner en ces termes :

— Voulez-vous, monsieur, me faire l'honneur de venir manger chez moi une épaule de mouton? Et mettez une chemise blanche; nous aurons du monde.

En France, la mendicité n'a pas ces traits particuliers, elle en a d'autres moins connus, parce qu'elle se cache avec plus de soin; mais comme partout, elle est avare, quelquefois cruelle, et elle emploie tous les moyens possibles pour faire des dupes. Les mendiants qui s'établissent à la porte des églises sont surtout très-habiles à exploiter les idées superstitieuses et à tirer parti des dévotions craintives. Placés à deux pas de la sacristie, ils savent les nouvelles de la fabrique de première main; elles leur arrivent mutilées, altérées, à peu près comme les questions politiques viennent à la connaissance des garçons de bureau du ministre; mais enfin ils peuvent dire le jour où commence telle neuvaine et celui où finit telle octave; ils savent le nom du prédicateur avec lequel a traité la fabrique, sont à l'affût des noces, des baptêmes, des enterrements; exploitent les miracles à ravir; et il en est quelques-uns qui se mêlent de prédire l'avenir. Les magistrats ignorent ces menues friponneries, les curés eux-mêmes ne les soupçonnent pas, et au bout du mois, le mendiant court chez un changeur ignoré troquer ses gros sous contre des pièces d'or.

En 1805, il y avait à la porte de Saint-Roch un vieil Italien, nommé André Monti, venu en France après la première campagne d'Italie, et vivant depuis lors d'aumônes. Cet homme s'établissait tous les jours à la porte inférieure de l'église, à deux pas du donneur d'eau bénite, son ami; et là, soit à genoux, soit adossé contre un pilier, mais toujours un rosaire à la main et son chapeau placé à ses pieds, il attendait l'obole des gens charitables, en marmottant des prières pour les âmes du purgatoire. Rien de ce qui se passait dans l'église n'échappait à sa perspicacité italienne. Il connaissait les pénitentes du curé et celles des vicaires, avait la liste complète des mariages, et se mêlait de prédire l'avenir au moyen des *sept Psaumes*

de la Pénitence, proprement écrits sur de petits carrés de papier, qu'on jetait dans un chapeau, pour tirer ensuite un verset, après avoir fait trois signes de croix. Mais son moyen le plus habituel était l'extase : il se retirait dans une chapelle obscure, où il entrait en extase, c'est-à-dire où il s'endormait; durant son sommeil, saint André, son patron, lui dévoilait l'avenir.

Notre pauvre nature humaine est faite de manière que nous cherchons toujours à devancer le présent, et que nous voulons savoir ce que nous apportera le jour de demain. Les personnes passionnées sont les plus sujettes à cette impatience fébrile; Monti avait toujours affaire aux passions : c'était la femme de chambre de madame qui voulait savoir si elle épouserait le cocher de monsieur; le mariage était affiché à la mairie, mais l'adjoint du maire faisait des difficultés, parce que les pièces n'étaient pas en règle; la mère du cocher voyait sa bru future de mauvais œil, et la femme de chambre craignait que tout ne se rompît; ou bien une fille faible et mécontente de la tireuse de cartes venait consulter le mendiant sur la sincérité de celui qu'elle aimait. Monti vendait à toutes de l'espérance et enjoignait quelques menues pratiques de dévotion : il avait soin en même temps de prendre les noms, prénoms et adresses de ceux ou de celles qui venaient le consulter; il connaissait ainsi l'histoire de tout le quartier et aurait pu, au besoin, venir en aide à un commissaire dans l'embarras. Ce n'était point un méchant homme, c'était un fripon avare, qui, une fois rentré le soir dans son bouge, mangeait son macaroni, buvait un petit vin blanc qu'il affectionnait beaucoup, puis se jetait à genoux, demandait pardon à saint André des mensonges qu'il débitait en son nom; le lendemain il recommençait. Son air béat, la vie en apparence ascétique qu'il menait, et l'absence de toute mauvaise action, avaient donné à Monti une réputation de sainteté qu'il ne démentait pas, parce qu'il n'y a pas le moindre mal à manger du macaroni, et que si, par hasard, il buvait un coup de trop, du moins buvait-il seul, et que

le sommeil de la nuit dissipait les suites de l'ivresse. Quand les prédictions de Monti ne s'accomplissaient pas, il s'humiliait devant sa cliente, il déclarait qu'il était un mauvais serviteur de Dieu, et que saint André avait voulu le punir de quelque faute qui lui était échappée, en lui cachant la vérité; ou bien que sa cliente elle-même était la coupable, qu'elle avait négligé de prier, de jeûner, et que son défaut de piété avait excité la colère de Dieu.

Un soir, quelques instants avant que le donneur d'eau bénite quittât son goupillon, et lorsque Monti songeait déjà à sa bouteille et à son macaroni, le mendiant fut abordé par une femme d'une taille moyenne, qu'un ample châle enveloppait tout entière, et dont un voile soigneusement rabattu cachait la figure.

— Mon brave homme, lui dit cette femme, vous savez lire? — Parfaitement, madame, grâce à Dieu, et cela me permet de dire tous les jours les *sept Psaumes* du roi David. — Alors, lisez-moi, s'il vous plaît, ce qui est écrit sur cette colonne.

Et du doigt cette dame désignait les annonces de mariages placardées sur une colonne de l'église.

Monti se hâta d'obéir :

« Promesse de mariage entre M. le lieutenant de la garde impériale Charles Norbert, né à Chivy, département de l'Aisne, et mademoiselle Juliette de Pontis, née à Paris, département... »

— C'est bien, dit la dame en interrompant le lecteur, c'est cela même.

Alors elle hésita, et tandis que Monti la regardait avec ses yeux vifs et pénétrants, elle détournait la tête et avait l'air de se demander à elle-même, si elle ne se compromettrait pas davantage avec cet homme, ou bien si elle accomplirait le projet qui l'amenait. Elle donna une pièce de monnaie à Monti et fit quelques pas vers la porte de l'église, puis elle revint.

— Je voudrais savoir, dit-elle, toujours en hésitant, si ce mariage se fera? — Celui de mademoiselle de Pon-

tis? dit Monti en baissant les yeux. — Oui, si Dieu ne suscitera pas quelque obstacle qui empêcherait ce mariage de s'accomplir.—Celui du lieutenant Norbert? dit encore Monti, qui semblait éprouver la même hésitation que la personne qui le consultait.—Précisément.

Le mendiant savait très-bien quelle était cette dame, il connaissait aussi mademoiselle de Pontis, ou du moins sa fortune, et il ne se souciait guère de s'expliquer sur d'aussi graves intérêts : c'était compromettre saint André et surtout lui-même. Qu'il fît le prophète avec des femmes de chambre, des filles de portières, rien de mieux; mais s'expliquer sur un mariage qui intéressait une grande dame comme madame de Linant, une riche héritière telle que mademoiselle de Pontis, et un lieutenant de la garde impériale,c'était dangereux; il n'osa pas refuser pourtant, et dit d'un air humble qu'il allait adresser ses prières à saint André.

— Et moi, pendant que vous prierez, dit madame de Linant, je vais déposer mes aumônes dans les mains du vicaire de semaine.

Et la mère de M. Anatole prit le chemin de la sacristie. Le mendiant, au lieu de s'endormir, se mit à se consulter.

— C'est une dévote, pensa-t-il; ce que ces femmes-là veulent, elles le veulent bien. Mademoiselle de Pontis est une fille très-riche, c'est un très-bon parti pour le fils de la dévote... les jeunes gens s'aiment sans doute...La fille épouse le lieutenant malgré elle...la dévote veut faire un coup de tête... elle veut faire enlever la petite et il s'agit de savoir si l'entreprise réussira... Allons, allons, il faut lui répondre de façon à ne pas la mettre en colère...D'un autre côté, si elle parle... et elle parlera, le lieutenant peut tout apprendre et alors... alors le commissaire de police m'envoie dans un dépôt de mendicité, et saint André m'y laissera.

Il achevait ces prudentes réflexions, lorsqu'il entendit le pas grave et léger de madame de Linant qui revenait

vers lui. Il s'avança doucement, marchant en zigzag pour arriver plus lentement, la tête un peu penchée sur le côté comme un fourbe qui se décide avec peine à articuler son mensonge. Il égrenait son rosaire, il jetait les yeux autour de lui de peur que quelque témoin à portée n'écoutât ses paroles.

— Eh bien! mon ami, lui dit madame de Linant, ne vous troublez pas; je sais que le bienheureux qui vous protége n'est ni à vos ordres, ni aux miens; mais je sais aussi que vos prières ont du pouvoir et que souvent vous avez détourné des jeunes filles d'une voie dangereuse, ou bien que vous leur avez prédit un bonheur qui, en effet, les a suivies dans leur ménage... Parlez; peut-être le saint n'a-t-il pas voulu vous instruire : je me soumettrai à tout.

Madame de Linant qui, en cédant ainsi à une superstition ridicule, éprouvait quelques remords, donnait au mendiant un moyen pour se taire, s'il le voulait; mais celui-ci voyait briller l'or dans les mains de la superstitieuse dévote, et cette vue enflamma sa cupidité.

— Il y aura des embarras, de grands embarras, madame, mais tôt ou tard M. de Linant épousera mademoiselle de Pontis.

Rien n'égala la surprise et presque l'effroi de madame de Linant en entendant cette réponse. Cet homme, dont elle ne se croyait pas connue, savait son nom, et il n'ignorait pas qu'elle avait un fils, et un fils à marier. Superstitieuse jusqu'à voir un présage dans la présence d'une araignée, elle dut croire à une intervention surhumaine; d'autant mieux que le mendiant ne l'avait pas flattée et qu'il venait de lui annoncer le contraire de ce qu'elle souhaitait. Quand nous cherchons à connaître l'avenir, c'est parce que nous espérons qu'il nous sera favorable et qu'il comblera nos désirs secrets. Madame de Linant avait bien désiré le mariage qui venait de se rompre, mais instinctivement elle n'aimait pas Juliette, elle la redoutait même, et craignait qu'une jeune fille d'un caractère aussi altier

ne lui enlevât la tendresse de son fils, et surtout le respect et la soumission dont Anatole avait l'habitude. Elle connaissait parfaitement par le cocher Picard et par Anatole lui-même les détails de la scène qui avait brouillé les deux amants, et elle s'obstinait à n'y voir qu'une querelle amoureuse, que ferait cesser la circonstance la plus imprévue : une rencontre, les amants se cherchent toujours : une lettre, les amants s'écrivent sans cesse, ne fût-ce que pour se jurer une haine éternelle. La présence de M. Norbert à la Folie-Bussière, ce mariage affiché à la mairie, annoncé sur les colonnes de l'église Saint-Roch, tout cela était autant de ruses pour ramener un amant querelleur et faire rentrer l'amour dans le cœur d'Anatole par la porte de la jalousie. Et ce mariage était maintenant ce qu'elle redoutait le plus, par haine pour Juliette et ensuite parce que ce mariage présentait un danger de plus. Si, en effet, Anatole prenait la place de M. Norbert, le lieutenant de la garde s'apercevrait qu'il avait été joué, et un duel entre lui et son rival paraissait inévitable à madame de Linant.

Le mendiant Monti, tout rusé qu'il était, ne pouvait pas deviner ces calculs de haine d'une part, et de l'autre de crainte maternelle; il suivit donc son usage habituel et prophétisa ce qu'il croyait agréable à madame de Linant. Celle-ci fronça le sourcil, puis, faisant rentrer dans sa bourse la pièce d'or qu'elle tenait à la main, elle jeta un écu dans le chapeau du mendiant et quitta l'église.

— Grand saint André, dit mentalement Monti en mettant l'écu dans sa poche, délivrez-moi des grandes dames, s'il vous plaît, et ne m'envoyez que les pièces de trente sous des portières et des femmes de ménage du quartier.

Il serra la main du donneur d'eau bénite, son ami, et se disposa à rentrer chez lui. La nuit était venue. Monti, appuyé sur son bâton, descendait lourdement les marches assez nombreuses de l'église, lorsqu'à moitié chemin il fut arrêté par une jeune femme qui paraissait attendre sa sortie.

— Père Monti, père Monti, un moment, s'il vous plaît.

C'était une voix jeune et dont le timbre n'était pas inconnu au mendiant; il s'arrêta et fixa sur cette femme de petits yeux gris et perçants.

— Tenez, père Monti, dit cette femme.

Et elle mit dans la main du mendiant une pièce d'or.

— C'est toi, Jeannette? — Oui, père Monti. — Et tu me donnes une pièce d'or? Tu es donc bien riche? — Parbleu! on en gagne; on est à l'Opéra.

Monti n'était pas scrupuleux; d'ailleurs, dans ses idées italiennes, il ne regardait pas les comédiens comme séparés de l'Eglise. Il mit l'or dans sa poche et demanda à Jeannette ce qu'elle voulait de lui.

— Père Monti, vous vous occupez toujours des mariages de l'arrondissement? — Toujours, mon enfant; ils sont affichés devant l'église, et je prie pour le bonheur de ceux qui vont se marier et qui me font l'aumône. Est-ce que tu vas te marier, Jeannette? — Non pas, non pas, père Monti; à l'Opéra, ça nuit de se marier, ça empêche d'avoir de l'avancement : c'est un de mes amis qui se marie. Vous n'en avez pas entendu parler?

Monti leva les yeux au ciel, un peu par habitude, un peu comme un homme qui est dans l'usage de chercher ses inspirations au séjour des bienheureux.

— Dis-moi le nom, ma fille, de cet ami. — C'est un lieutenant de la garde impériale, le lieutenant Norbert, un mauvais sujet. — Qui épouse mademoiselle Juliette de Pontis, dit le mendiant; et tu as pour amis des mauvais sujets, Jeannette? — Ce sont ceux que nous aimons le mieux à l'Opéra.

Le mendiant comprit qu'il était en mauvaise compagnie, et que le nouveau métier que faisait mademoiselle Jeannette pouvait compromettre un homme comme lui qui avait une réputation à ménager.

— Le mariage aura lieu, dit-il en s'éloignant un peu de Jeannette, mais il ne sera pas heureux.—Vrai! s'écria Jeannette ou plutôt Olympe; ils feront mauvais ménage?...

— Ils ne feront pas ménage longtemps. — A la bonne heure! dit Olympe en prenant les mains de Monti qu'elle secoua dans les deux siennes; c'est donc une chipie, cette femme? car Norbert est brutal, mais bon enfant.

Mais Monti ne se souciait pas d'entrer dans de plus grands détails; et laissant saint André, au nom duquel il s'était déjà fourvoyé une fois, il adressa, pour son propre compte, une exhortation pieuse à la jeune fille.

— Te souviens-tu, Jeannette, du temps où ta mère était portière chez le marchand de vin, rue Saint-Roch, *au bon Coing*, la mère Binet? — Alors je ne m'appelais pas Olympe, comme aujourd'hui, reprit effrontément la danseuse, mais Jeannette. — Et tu n'avais pas d'amis à l'Opéra ni ailleurs... — Que le vieux père Monti, dit Olympe, qui me donnait de la brioche tous les dimanches. — Du pain bénit, reprit le mendiant. — Allons, allons, ne parlons pas de ce temps-là, dit Olympe; il me suffit de savoir que mon beau lancier ne sera pas aussi à son aise dans son ménage qu'il l'a été dans les coulisses de l'Opéra... Qu'il y revienne, à l'Opéra, il trouvera à qui parler... On dit que cette demoiselle de Pontis est une rude fille. — Tu la connais? — Non, mais est-ce que Picard, son cocher, n'avait pas épousé une Binet, une tante à ma mère? — Ah! vraiment. — Oui, je viendrai la voir marier après-demain, cette chipie; elle aura un bel homme tout de même. Dites donc, père Monti, quand vous aurez besoin de quelques jaunets... vous savez... rue Sainte-Anne, vis-à-vis les bains.

Olympe gagna un fiacre qui l'attendait, et que cette fois elle payait elle-même; et le mendiant prit le chemin de sa demeure. Ainsi, une superstition grossière avait réuni des deux extrémités de l'échelle sociale deux femmes, aussi différentes d'âge, de mœurs et d'éducation, que l'étaient madame de Linant et une misérable fille du corps de ballet, dont le nom propre échappe nécessairement à notre plume.

Cependant, M. Anatole de Linant était loin d'avoir les

sentiments que lui supposait sa mère; il avait une haine véritable pour cette Juliette, jusque-là tant aimée; et si mademoiselle de Pontis avait tenté un raccommodement, il n'aurait pas manqué de le repousser.

— Elle est riche, pensait-il, et il lui faut des esclaves; elle veut que tout se courbe devant sa volonté, qu'à un de ses gestes tout ploie. Que le ciel bénisse ce flacon d'éther, ce malaise qu'a éprouvé l'aimable Charlotte, et jusqu'à cet orage, qui ont permis à mademoiselle de Pontis de développer son affreux caractère! Si ses regards avaient pu donner la mort, où serions-nous tous à l'heure qu'il est? Excepté pourtant M. Ernest de Meyran, qui, en abandonnant sa sœur, a trouvé grâce devant cette furie... Oh! non, pour le proconsulat de l'Asie, je ne lierais pas ma destinée à celle de mademoiselle Juliette! elle me ferait payer trop cher les richesses qu'elle m'apporterait... Elle craint l'éther; l'éther la tue; je le veux bien... mais qu'on me dise comment un flacon d'éther, oublié à Paris, peut la rendre malade dans le bois de Vincennes? Tout cela veut dire : « J'ai des terres, des prés, des bois, des hôtels à Paris, des revenus immenses; souffrez mes caprices puisque ma fortune me place au-dessus de vous. » Oh! oh! il n'en sera rien, pour ma part.

L'envie, l'amour-propre blessé, se mêlèrent au sentiment de haine qui germait dans le cœur d'Anatole, et s'augmentèrent au point d'en faire une passion plus violente que l'amour qu'il avait ressenti ou cru ressentir pour Juliette. Il était aussi fier que la jeune héritière, aussi violent qu'elle, et il éprouva une espèce de soulagement quand il se trouva libre d'un engagement qui, tôt ou tard, l'aurait rendu malheureux.

Ce fut avec plaisir qu'il apprit le mariage prochain de mademoiselle Pontis avec M. Norbert : il connaissait de réputation le lieutenant de la garde; il le savait dissipateur, brutal, ayant contracté l'habitude des liaisons équivoques, et il pensa que c'était là un vengeur arrivé à point pour punir l'orgueilleuse jeune fille.

— Ce beau monsieur, se dit-il, ce brillant officier, malgré sa parenté avec le ministre et sa moustache bien cirée, a néanmoins des façons d'écurie dont sa femme sentira le poids. Les officiers de cavalerie ont le sabre à la main sur le champ de bataille, et dans la vie commune ils ont la cravache... Les plus fières sont celles qui supportent le plus.

Plein de ce doux espoir de vengeance, M. Anatole fit sa toilette, et le désir de revoir la blonde et douce mademoiselle Charlotte, autant que le besoin d'entamer une conversation où Juliette ne serait pas épargnée, lui fit tourner ses pas vers la demeure de mademoiselle de Meyran.

Madame de Linant, que la superstition venait de conduire à une démarche ridicule, subissait la peine due à sa faiblesse et se livrait à toutes les anxiétés qui assiégent une femme dont l'avenir est menaçant.

— Il y aura de grands embarras! répétait-elle d'après les paroles du mendiant. Non, non, les personnes qui se mêlent de ce mariage marchent par-dessus les embarras qui arrêteraient de simples particuliers. L'empereur a signé au contrat, le ministre de la guerre a décidé que le mariage se ferait aujourd'hui, et il se fera.

Cependant, dans l'église même, au pied de l'autel, il pourrait surgir telle catastrophe qui donnât raison à la prédiction de saint André. Mais le mariage accompli, madame de Linant ne serait pas rassurée, et le père Monti pouvait encore avoir raison. Elle croyait, en effet, que son fils aimait Juliette et qu'il en était aimé; alors elle supposait un amour adultère; à la suite de cet amour, un divorce et un second mariage, que la loi admettait alors, mais que l'Eglise a toujours réprouvé; c'est-à-dire la chose du monde qu'elle redoutait le plus et qu'elle priait Dieu tous les jours d'éloigner de son fils : un mariage avec une femme divorcée!... Vêtue modestement, les épaules couvertes d'un châle d'une couleur sombre, elle était prête à partir pour Saint-Roch, où elle comptait assister au mariage, cachée dans cette chapelle, ou, si l'on veut, cette

seconde église qui s'ouvre derrière le maître-autel. Avant de partir elle sonna :

— Louise, dit-elle à sa femme de chambre, allez voir si mon fils est chez lui.

La femme de chambre revint lui annoncer au bout de peu d'instants que M. Anatole venait de sortir.

Cette absence l'inquiéta; cependant elle réfléchit au caractère ambitieux de son fils : un éclat le perdrait. S'opposer brutalement, au milieu d'une cérémonie publique, à un mariage approuvé par l'empereur et honoré de la présence du ministre de la guerre, c'eût été un acte de folie qu'un simple citoyen n'aurait pas pu se permettre impunément et qui aurait ruiné à jamais la fortune d'un auditeur. Anatole était trop raisonnable pour agir ainsi.

Un peu rassurée par ce raisonnement, madame de Linant prit le chemin de l'église, où elle entra par une petite porte qui donne sur la rue Saint-Roch, et qui conduit également à la sacristie et à l'église même. C'était le chemin le plus court pour se rendre à la chapelle où elle voulait se placer, et elle échappait ainsi aux observations du mendiant Monti.

Mademoiselle Olympe n'avait pas négligé de se rendre à Saint-Roch; il lui avait paru de bon goût de se vêtir de deuil; une robe de crêpe couvrait sa petite personne souple et légère; un voile noir était négligemment jeté sur sa tête; mais là s'arrêtait le déguisement : il avait été impossible à la danseuse de mettre sa figure d'accord avec son habit. Ses lèvres souriaient, ses petits yeux chinois étaient pleins de malice et de gaieté : évidemment Andromaque ne pleurait pas Hector. Placée à l'entrée du chœur, tout à fait sur le chemin que devaient suivre les deux époux pour s'approcher de l'autel, mademoiselle Olympe se tenait alternativement debout, puis assise : debout, elle se levait sur la pointe de ses petits pieds et parcourait du regard l'église entière; assise, elle feuilletait un eucologe dans lequel elle aurait été bien en peine de puiser quelque pensée pieuse, car alors comme aujourd'hui il était permis à

une danseuse de l'Opéra de ne pas savoir lire. Aussi disait-on autour d'elle :

— Voilà une petite veuve qui ne regrette pas le défunt.
— Elle avait épousé quelque vieux richard, et elle attend le petit neveu de son mari qu'elle épousera dans trois mois, soyez-en sûr. Le galant se fait attendre, disait un troisième individu.

M. Anatole n'avait pas négligé, non plus, d'assister à ce mariage. Vêtu d'un habit gris et d'un gilet rouge, le costume qui formait alors la demi-toilette des élégants, il s'était placé dans le milieu de l'église, vis-à-vis la chaire; et en attendant que la mariée parût, il cherchait de tous ses yeux mademoiselle Charlotte, qu'une curiosité haineuse devait aussi conduire à Saint-Roch, et dont la figure douce et les tresses blondes parurent bientôt à l'entrée de l'église. La jeune fille n'était accompagnée que d'une femme de chambre; elle aperçut M. Anatole du premier coup d'œil, et, n'osant pas le joindre, elle alla du moins se placer sous la chaire même, lieu d'où elle pouvait le voir parfaitement et en être vue de même.

Tout à coup la porte de l'église s'ouvrit à deux battants; le suisse frappa sur la dalle avec sa hallebarde, l'orgue commença à devenir sonore; le prêtre, suivi de deux diacres et de deux lévites, sortit de la sacristie et monta à l'autel : c'étaient les deux époux qui arrivaient. Déjà, en effet, mademoiselle Juliette de Pontis venait de promettre devant l'officier civil respect, obéissance et amour à celui dont elle prenait le nom. Elle était madame Norbert.

— Tiens, tiens, les voici, dit Olympe qui laissa échapper son eucologe de ses mains et monta sur sa chaise pour mieux voir.

Anatole et mademoiselle Charlotte échangèrent un coup d'œil. Norbert entra le premier, en costume de marié, habit bleu à boutons d'or, gilet blanc et pantalon de casimir blanc, sur lequel montaient jusqu'à mi-jambe des bottes à la Souvarow, rehaussées de glands d'or. Sa bonne mine excita un petit murmure d'approbation qui

parut flatter le bel officier; il reconnut dans la foule quelques-uns de ses camarades qu'il salua de la main. Après lui venait Son Excellence le ministre de la guerre, donnant le bras à la mariée; le ministre paraissait heureux de conduire une aussi belle personne que l'était Juliette; il se penchait vers elle, il lui parlait à l'oreille, il avait l'air de l'encourager et de lui dire en même temps ces choses gracieuses qu'on prodigue à une mariée. Juliette était belle de sa propre beauté et des diamants qui la couvraient; sa robe blanche faisait valoir sa taille élevée, et le chapeau de la mariée, le bouquet virginal qui couvrait sa tête, donnait à l'ébène de ses cheveux une teinte brillante et azurée. Elle regardait avec complaisance M. Norbert qui marchait devant elle; mais tout d'un coup sa figure prit un air dédaigneux : elle venait d'apercevoir mademoiselle Charlotte. Juliette détourna la tête et elle vit M. Anatole qui, nonchalamment appuyé sur le banc de l'œuvre et une main passée dans son gilet, avait absolument l'air d'un auteur sifflé qui voit applaudir la pièce d'un de ses confrères. Juliette pâlit, rougit, son bras tressaillit sous celui du ministre, et ce fut elle alors qui se pencha vers Son Excellence et lui parla dans l'oreille. Que lui disait-elle? Le ministre tourna le regard vers le personnage qu'elle lui désignait, et répondit à la demande mystérieuse de la jeune femme.

— C'est bien... oui... vous avez raison,ma cousine... rien n'est si aisé. — Elle vient de me desservir, pensa M. Anatole; à la bonne heure; j'aurai mon tour... ou elle sera invulnérable, ou je la frapperai à mon tour.

Madame de Linant, en entendant jouer l'orgue et en voyant le prêtre à l'autel, avait jugé que les époux arrivaient; elle sortit de la chapelle où elle s'était placée, et s'avançant vers la rampe qui règne autour du chœur, elle put voir l'entrée de Norbert et le ministre qui donnait le bras à Juliette; elle suivit les regards de ces deux personnes lorsqu'elles se tournèrent vers le banc de l'œuvre, et alors elle aperçut Anatole.

— Que peut-elle dire de mon fils au général? pensa-t-elle. Car assurément elle lui parle de lui.

Cependant, M. Norbert s'avançait toujours vers le chœur où il devait se placer durant la messe, de sorte qu'il se trouva bientôt, et sans s'en douter, à côté de mademoiselle Olympe.

— Bonjour, Norbert, dit celle-ci. — Hum! hum! répondit le nouveau marié, en cherchant d'où pouvait venir cette voix familière, et ne pouvant se persuader que ce bonjour sans façon sortît de dessous le voile noir qui lui cachait la danseuse. Olympe écarta son voile et fit voir sa figure espiègle et chiffonnée : — C'est moi, dit-elle, Charles.

Puis elle laissa retomber son voile comme un enfant qui joue à cache-cache. Mais le lancier ne craignait plus rien. Il était marié, et toutes les biographies du monde ne lui auraient pas fait peur. Mademoiselle Olympe pouvait employer les talents de l'écrivain public de la rue des Frondeurs, secrétaire général du corps de ballet; elle pouvait ameuter contre lui tout l'Opéra. Juliette était sa femme; et comme il l'aimait, comme il était décidé à rompre toutes ses liaisons d'autrefois, il défiait mademoiselle Olympe de troubler jamais son bonheur. Il laissa donc tomber sur la danseuse un regard qui voulait dire :

— Dis un mot, mon enfant, pousse un cri, fais un geste, et je te fais flanquer au violon, avec une tranquillité qui t'étonnera toi-même.

Il passa tranquillement et alla s'agenouiller sur le prie-Dieu préparé pour lui. Le lancier n'était pas dévot comme madame de Linant, c'était là son moindre défaut; durant la messe, qu'il trouva fort longue, il passa son temps à établir un parallèle entre les demoiselles de l'Opéra auxquelles les jeunes gens ont la sottise de s'attacher, et les filles de bonne maison, qu'un homme bien né et un peu convenablement placé dans ce monde peut toujours épouser quand il le veut bien; entre mademoiselle Olympe et mademoiselle de Pontis. La première était

commune, grossière, sans éducation, sans honnêteté; elle le tourmentait, le compromettait sans cesse et aurait nécessairement fini par le ruiner. La seconde, élevée avec soin, d'un esprit cultivé, de mœurs élégantes, serait une compagne qui lui ouvrirait le chemin des honneurs et augmenterait la considération que son grade lui donnait dans le monde. Au lieu de la ruiner, elle lui apportait un bien considérable; il fallait ajouter encore que la beauté de Juliette surpassait tellement les petites grâces minaudières de la danseuse, qu'il n'y avait nulle comparaison à faire entre ces deux femmes.

— *Domine salvum fac imperatorem Napoleonem*, se disait-il à lui-même, qui a bien voulu donner l'ordre à son ministre de me marier; et béni soit mon cousin, qui a exécuté les ordres de Sa Majesté avec autant d'intelligence!

Il regardait ensuite le général Clarke avec des yeux reconnaissants, et préparait le petit discours qu'il devait lui tenir après la messe.

— Allons, mon petit cousin, lui dirait-il, il faut faire quelque chose pour sa famille, pour moi surtout qui vous fais honneur. Faisons un arrangement : pour mon mariage, un garde; et pour chaque enfant, un garde. Avant dix ans, je suis maréchal de France.

Plein de ces idées de grandeur et d'amour, le lieutenant se courba sous le poêle que le ministre et M. de Bussière tinrent sur sa tête, et le mariage s'acheva tranquillement. En descendant de l'autel, il fallait passer de nouveau devant mademoiselle Olympe; rien de mieux que de divorcer avec l'Opéra, que de fuir son foyer dangereux; un homme raisonnable s'en serait tenu là. M. Norbert manquait de mesure; il ne savait pas s'arrêter à point, il ignorait l'art de s'éloigner sans faire une blessure dangereuse; la bonne fortune d'ailleurs l'enivrait. En passant devant mademoiselle Olympe qui, il est vrai, le regardait d'un air moqueur, il se permit de heurter brutalement une chaise qui, tournant sur elle-même, alla tomber sur

la danseuse et l'atteignit à la jambe. Olympe fit un cri et se renversa, évanouie ou feignant de l'être, dans les bras de ses voisins. A ce cri, à cette chute, une émotion soudaine se manifesta dans l'église entière. M. de Bussière se précipita vers la personne blessée; le ministre, plus clairvoyant ou plus instruit que le tuteur de Juliette, s'arrêta aussi et fit un signe à Norbert pour l'engager à continuer son chemin. Juliette, les yeux baissés et le sourire sur les lèvres, feignit de ne s'être aperçue de rien.

— Qu'est-ce? se demandait-on de toutes parts. — Une femme qui se trouve mal. — Il y a tant de monde ici! Il fait une si grande chaleur! Ces églises devraient être mieux aérées. — C'est une ancienne, disait-on plus loin; une femme qui a perdu son père et sa mère, vous le voyez, elle est en deuil. Ce beau militaire lui avait fait une promesse de mariage, et il en épouse une autre; rien n'est si commun. — Toutes ces promesses de mariage, s'écriait une marchande de la halle que les beaux équipages arrêtés dans la rue Saint-Honoré avaient entraînée à Saint-Roch, toutes ces promesses de mariage devraient être sur papier timbré; on les payerait alors comme lettres de change, et tout n'en irait que mieux. Jour de Dieu! si un homme m'avait fait un tour pareil, il ne périrait que de mes mains.

Le ministre de la guerre aperçut dans la foule le capitaine Volski; il lui fit signe d'avancer.

— Capitaine, lui dit-il, prenez soin de mademoiselle, et ramenez-la chez elle. Vous me rendrez service. — Bon! dit la marchande de la halle, voilà qu'on la mène au violon maintenant. C'est toujours ainsi qu'on traite le pauvre peuple.

Avant de sortir de l'église, Juliette put voir M. Anatole quitter la place qu'il occupait, et s'avancer vers la personne blessée par son mari.

— Savez-vous, dit-elle à Norbert, quelle est la jeune femme qui vient de pousser un cri? — Hélas! non, ré-

pondit-il de l'air du monde le plus naturel, je n'ai pas pu voir son visage.

Madame de Linant traversa l'église dès que la noce se fut éloignée, et s'approchant du mendiant Monti :

— Il faut m'apprendre, lui demanda-t-elle cette fois d'un ton ferme et sans hésiter, quelle est cette femme qui vient de se trouver mal. — C'est la petite Jeannette, la fille d'un portier du quartier, dont la mère est morte. — Vous ne savez rien autre chose? — Oh! oui, madame, la petite est à l'Opéra, elle chante ou elle danse, je ne sais pas lequel, mais ce que je sais, c'est que le marié est un de ses amis. — Regardez, la voilà qui passe soutenue par un officier; connaissez-vous cet officier? — Non, madame. — Vous savez où je loge? dit encore madame de Linant. — Oui, madame. — Pourrez-vous, d'ici à deux ou trois jours, déposer l'adresse de cet officier chez le concierge de mon hôtel? — Très-facilement, madame. — J'y compte.

Et madame de Linant quitta Saint-Roch, heureuse d'avoir vu s'achever un mariage, sans autre événement qu'un accident léger, dont sa haine pourrait peut-être tirer parti, mais qui ne pouvait en rien compromettre son fils.

— La voilà mariée, se dit-elle; Dieu soit béni!... Qu'a-t-elle pu dire au ministre, lorsqu'elle s'est penchée à son oreille, en lui désignant la place qu'occupait Anatole?

Juliette avait brièvement raconté à son nouveau parent ses anciennes relations avec M. Anatole de Linant : elle avait parlé du mariage presque conclu entre elle et lui, et ajoutant que la préférence donnée à Norbert remplissait M. de Linant de courroux, elle lui avait fait remarquer l'air dont l'auditeur la regardait.

— C'est un homme, lui avait-elle dit, d'un caractère violent, d'un naturel emporté et plein d'audace. Qui sait ce qu'il médite?... Je ne voudrais pas que nos noces fussent ensanglantées; un mot de vous au ministre de l'intérieur éloignerait ce monsieur de Paris pour un an ou deux. — Rien de plus aisé, avait répondu le ministre.

Tout se préparait alors pour la campagne de 1806, qui devait être si brillante, et l'empereur avait besoin d'agents intelligents qui, établis sur la frontière, pussent lui rendre un compte exact de la situation du pays. Le ministre de la guerre n'eut qu'un mot à dire à son collègue de l'intérieur, et Anatole de Linant fut envoyé en deçà du Rhin, dans une petite ville où sa présence pouvait être utile.

— C'est une disgrâce, se dit-il en recevant son ordre de départ, et je la dois à madame Norbert; voilà le présent de noces qu'elle m'envoie. Oh! je me vengerai!

Il servait un maître qui ne permettait pas la moindre hésitation. Anatole ne prit donc que le temps nécessaire pour faire ses adieux à mademoiselle Charlotte de Meyran, et pour organiser avec elle un plan de correspondance; il partit ensuite le cœur plein de dépit, fermement persuadé qu'il allait perdre pour sa fortune tout le temps qu'il allait passer hors de Paris. Il croyait reconnaître dans mademoiselle Charlotte une douceur inaltérable et un dévouement absolu pour la personne qu'elle aimerait. La jeune fille paraissait d'ailleurs avoir pour lui une admiration sans bornes; elle partageait toutes ses manières de voir, approuvait toutes ses paroles et le regardait comme destiné à occuper une des premières places de l'Etat. Les gens vaniteux s'enivrent de la bonne opinion qu'ils inspirent, et regardent les louanges qu'on leur donne comme des marques de discernement; Anatole avait donc tout naturellement pour la jeune fille l'estime qu'elle professait pour lui, et de ce sentiment à une passion plus douce et plus vive en même temps, il n'y avait qu'un pas.

— Elle n'est pas très-riche, se disait-il, mais nos deux fortunes réunies seront suffisantes. L'empereur enrichit d'ailleurs ceux qui le servent avec zèle et avec intelligence. Oui, je l'épouserai, et du moins je serai maître chez moi et plus heureux que je ne l'aurais été avec la fière Juliette de Pontis. Reste à savoir maintenant qui montera le plus haut, du lieutenant ou de l'auditeur.

Mademoiselle Charlotte avait toujours eu pour le jeune homme qui s'attachait ainsi à elle un sentiment de préférence bien marqué, ainsi que l'avait deviné mademoiselle de Pontis avec un instinct de jalousie qui trompe rarement les femmes; son cousin Gustave, le dragon, la touchait faiblement, et, depuis sa rupture avec son ancienne amie, elle était très-fière d'avoir fait la conquête d'un jeune homme qui avait dû épouser la riche demoiselle de Pontis et qui serait,en effet, son mari, si mademoiselle Charlotte ne s'était pas trouvée là.

— Il m'aime, il m'aime depuis longtemps, se disait-elle, il n'a jamais aimé que moi; sa mère le contraignait à un mariage qui lui répugnait, et il a saisi le premier prétexte venu pour tout rompre. Ainsi j'épouserai l'homme de mérite, l'homme intelligent et habile; tandis que l'époux de mademoiselle Juliette, c'est le soldat grossier, c'est le traîneur de sabre.

Mademoiselle Charlotte était néanmoins réduite à renfermer dans son cœur tous ses sentiments, qui trouvaient dans son frère un contradicteur continuel. M. Ernest de Meyran manifestait une grande admiration pour M. Norbert et parlait de M. Anatole avec une légèreté qui allait jusqu'à la malveillance : il le regardait comme un jeune homme plein d'orgueil et de fatuité, qui avait non pas du mérite, mais la prétention d'en avoir.

— C'est un homme présomptueux, disait-il, et tenace; un homme qui croit en lui... Il parviendra peut-être; son obstination lui vaudra ce que d'autres emportent par leur habileté; il tiendra la place d'un homme de talent, voilà tout. Que madame Norbert est heureuse d'avoir échappé au mariage qu'on lui préparait! elle aurait été toute sa vie sous le joug d'un tyran... — D'un tyran! disait mademoiselle Charlotte, rouge de colère et d'indignation. — Oui, ma sœur d'un tyran : les sots abusent toujours du pouvoir quand ils parviennent à s'en emparer.

Alors mademoiselle Charlotte accusait son frère d'aimer madame Norbert, et lui conseillait charitablement de se

méfier du grand sabre que traînait après lui le lieutenant de la garde. M. Ernest ne se défendait pas de ce reproche, et il faisait observer que quand on aime la femme on se rapproche du mari; ce qu'il comptait faire.

Madame de Linant était heureuse du départ de son fils.

— Votre pupille, disait-elle à son frère M. de Bussière, a voulu nuire à Anatole en l'éloignant de Paris, et elle l'a servi, au contraire. M. Norbert et mon fils n'auraient pu se rencontrer sans qu'une querelle se fût élevée entre eux. Je suppose Anatole vainqueur dans le duel qui serait survenu, il se serait fait un ennemi mortel du ministre de la guerre, et sa fortune était perdue. Ne dites pas cela à madame Norbert, mon frère, elle ferait revenir Anatole.

M. de Bussière leva les épaules.

— Vous manquez toujours de charité pour Juliette, ma sœur.

Mademoiselle Olympe.

Juliette s'aperçut aisément qu'elle était aimée de son mari, et elle-même ne tarda pas à s'attacher à lui. M. Norbert fut d'abord fier de sa femme comme il l'était de son uniforme et de son beau cheval. Peu à peu, il s'aperçut que Juliette lui était supérieure par l'esprit, les connaissances et cette amabilité de tous les moments qui attire d'abord et séduit ensuite; alors il commença, sans s'en apercevoir, à céder à une influence dont il partageait les avantages. Madame Norbert avait dans le monde de très-grands succès; elle régnait à l'hôtel du ministre de la guerre, où elle ne tarda pas à rencontrer la femme du ministre de l'intérieur, dont, ainsi que nous l'avons dit, elle était un peu parente. La jeune femme se ressouvint

alors de M. Ernest de Meyran qui, du reste, faisait partie de sa société. M. Ernest était sans état, mais il avait fait d'excellentes études, et il était apte à parcourir toutes les carrières.

— Ne pourriez-vous pas, ma bonne amie, dit un jour Juliette à sa parente, faire entrer M. Ernest de Meyran dans les bureaux du ministre? — C'est un ami de votre mari? demanda la femme de l'Excellence. — Pas précisément, répondit Juliette; c'est un ami à moi, un jeune homme plein d'avenir, qui mérite d'avoir une place distinguée dans le monde, et qui l'obtiendra par son mérite; ne serait-il pas flatteur pour moi de lui avoir ouvert la carrière?

La femme du ministre regarda Juliette en souriant. Celle-ci poursuivit sans embarras :

— Ne vous gênez pas, ma bonne amie; si c'est trop difficile, dites-le-moi franchement. M. Ernest de Meyran a fait son droit, et je parlerai de lui au ministre de la justice.

Quelques jours après cette conversation, M. Ernest était pourvu d'une place très-convenable au ministère de l'intérieur, et il apprit, à n'en pouvoir douter, qu'il la devait à l'influence de madame Norbert.

Cependant, dès que Juliette se crut sûre de son empire sur son mari, elle eut avec lui une conversation sérieuse.

— Mon cher Charles, lui dit-elle, vous m'aimez, je n'en doute pas; croyez-vous que je vous aime à mon tour?

Le lieutenant, qui était loin d'avoir perdu ses habitudes de fatuité, se regarda dans une glace qui décorait la cheminée, frisa sa moustache, et il allait répondre, lorsque Juliette le prévint.

— Vous êtes beau, mon ami, je le sais, lui dit-elle; vous êtes beau comme Endymion, et certes, c'est une qualité, je ne le nie pas; mais, Charles, je ne suis pas votre maîtresse, je suis votre femme. — Oh! Juliette, s'écria le lieutenant d'un ton passionné, vous serez toujours ma femme et ma maîtresse... — Du tout, Charles,

du tout, je ne suis que votre femme; seulement j'entends que vous n'ayez jamais de maîtresse. Mais ce n'est pas là la question; je vous ai demandé si vous pensiez être aimé de moi. — Ma foi, oui, je le pense; je ne suppose pas qu'une aussi belle bouche puisse être menteuse; que d'aussi jolis yeux puissent être trompeurs. — Vous avez raison, Charles, je vous aime, et il dépendra de vous que je vous aime toujours... Savez-vous qu'il n'a tenu à rien que cet amour que j'éprouve ne se changeât en indifférence et peut-être en haine? Car je sais haïr. — Comment cela? dit le lieutenant effrayé. — Vous souvenez-vous de cette lettre anonyme que j'ai mise en pièces devant vous? — Parfaitement, Juliette... Et vous savez maintenant qui l'a écrite? — Je le savais alors, et mon opinion sur l'auteur de cette lâcheté n'a pas changé. — Ah! fit Norbert. Et me direz-vous?... — Vous m'avez promis de ne jamais le demander. — C'est juste. — Mais, continua Juliette, je vous ai dit n'avoir lu que quelques lignes de cette lettre, je vous ai trompé, je l'avais lue tout entière. — Vraiment, madame? — Oui, monsieur; et j'ai pris quelques informations; il y avait du vrai dans cette biographie. — Songez, Juliette, qu'à l'époque où l'on m'accusa de torts, sans doute exagérés, je ne vous connaissais pas, je ne vous avais jamais vue. — Et c'est ce qui vous excuse, dit Juliette. — J'ai nié, poursuivit Norbert, par la crainte de vous perdre, parce qu'il y a des choses qu'on ne peut ni avouer ni expliquer à une jeune fille; elle ne les comprendrait ni ne les pardonnerait. Oh! maintenant, cette lettre arriverait, j'avouerais tout. — Vous avez raison, Charles, je comprends cela, dit Juliette; c'eût été à mon tuteur à vous interroger; aussi avez-vous vu le parti que j'ai pris : j'ai feint de ne rien savoir.

M. Norbert prit la main de sa femme et la baisa tendrement. Juliette continua :

— Vous vous souvenez du jour de notre mariage, Charles? lui dit-elle. — Oh! Juliette, ce jour ne s'effacera jamais de mon souvenir. — Vous n'avez pas oublié cette

jeune femme en noir, que vous heurtâtes en descendant de l'autel, de façon, je crois, à la blesser? — Mon Dieu! non, Juliette, mais... — Permettez, mon ami, permettez : cette jeune femme, c'était mademoiselle Olympe, une danseuse de l'Opéra. — Comment! vous savez?... — Je sais tout, Charles, parce que je vous aime. Il faut me promettre de ne plus la revoir; et je ne vous parle pas ainsi par jalousie, je sais que vous pourriez vous trouver avec elle sans danger pour la passion que je vous inspire. C'est par vanité que je vous parle; il me serait douloureux d'apprendre que mon mari a conservé des liaisons indignes de lui.

M. Norbert assura à sa femme qu'elle serait obéie; il lui dit même, ce qui était vrai, qu'il n'avait pas attendu ses ordres pour prendre cette résolution.

— Je le savais, Charles, lui répondit la jeune femme, et voilà pourquoi j'ai entamé avec vous un sujet si délicat; mais il faut m'écouter jusqu'au bout. — Parlez, Juliette, parlez. — Vous avez mal agi envers cette femme, vous l'avez traitée brutalement, vous l'avez blessée, et cela devant moi, devant une foule nombreuse, au moment où votre bonheur devait vous inspirer de l'indulgence et de la modération. Mon amour pour vous ne m'aveugle pas sur le tort que vous avez eu. — Comment, Juliette, vous me blâmez? — Sans doute; et, mon ami, je vais plus loin, je raisonne comme doit raisonner cette femme outragée, et je suis sûre qu'elle songe à se venger. — Que m'importe? dit Norbert. — A la bonne heure! mais cela m'importe beaucoup, à moi. Je sens, ajouta Juliette en s'animant, qu'à sa place j'emploierais tous les moyens pour vous nuire, pour vous perdre. — Pour me perdre? Une danseuse de l'Opéra perdre un lieutenant de la garde? Ce serait le pot de terre contre le pot de fer. Vous ne connaissez pas l'Opéra, Juliette; c'est un pays où la foudre est un innocent pétard, où l'on s'empoisonne avec du vin de Champagne et où la lame des poignards rentre dans le manche. — Les femmes sont les mêmes partout, dit Ju-

liette avec un sourire équivoque; pour moi, quand je hais, je poursuis ma vengeance aussi loin qu'elle peut aller. Ma haine a l'air de sommeiller quelquefois, mais elle veille toujours dans mon sein. Enfin, cette femme me fait peur, je tremble pour vous, Charles; il me semble que cette Olympe doit armer contre vous des assassins. Je suis heureuse, Charles; eh bien! quelque chose me dit que cette Olympe me coûtera mon bonheur. — Je vous jure, dit Norbert en embrassant sa femme, que je ne la verrai plus de ma vie, que jamais... — Eh! grand Dieu! Charles, s'écria Juliette, il s'agit bien de cela! Vous êtes dans une grande erreur si vous me croyez jalouse comme une petite pensionnaire... Je veux quitter Paris. — Nous irons à la Folie-Bussière quand vous le voudrez, Juliette. — Je veux quitter Paris avec vous. — Avec moi? Et mon service? — Vous obtiendrez un congé. — L'empereur n'en accorde pas à la garde. — Je me charge de l'obtenir, moi; ne sommes-nous pas parents du ministre de la guerre? — Et où irons-nous? demanda Norbert en riant. — En Italie : je veux voir Rome, Naples; je veux voir Venise, Charles. — Ma bonne amie, vous êtes charmante quand vous déraisonnez. Le ministre de la guerre, tout puissant qu'il est, n'a pas assez de pouvoir pour donner un congé à un officier de la garde, et cela au moment d'une campagne; il faudrait recourir à l'empereur. — J'y aurai recours. — Comment! vous irez trouver l'empereur?... — Sans doute. — Et vous lui direz : « Sire, mon mari, un lieutenant de lanciers de votre garde, s'est attiré la haine d'une petite danseuse de l'Académie impériale de musique, et comme c'est très-dangereux pour un officier, je vous demande un congé de six mois. » — Charles, reprit Juliette, ce n'est pas vous qui avez peur, c'est moi... Moi, je veux aller à Naples, à Rome, et je veux y aller avec vous; je suis malade, j'étouffe à Paris... Je vous ai dit que je vous aimais, Charles, eh bien! je veux jouir de mon amour pour vous, sous un beau ciel, dans un pays enchanté, je veux sortir de la boue et du

brouillard de Paris. Nous sommes riches, pourquoi ne profiterions-nous pas de notre fortune, comme font les heureux de la terre? Nous regretterons un jour d'avoir perdu au milieu du tracas de Paris et du souci de l'ambition cette première année de notre mariage... Comment, Charles, vous refusez d'accomplir mon premier souhait!

Juliette, en parlant ainsi, entourait son mari de ses bras et attachait sur lui ses yeux humides et brillants dont les regards étaient souverains : elle priait et commandait en même temps.

—Juliette, lui dit Charles en l'embrassant tendrement, vous me feriez déserter mon drapeau! Parlez, commandez, où faut-il fuir avec vous?... C'est impossible, dit-il en se levant; quitter le régiment, que dirait l'empereur? — Laissez là l'empereur, Charles, et le ministre! Si vous le pouviez, m'accompagneriez-vous en Italie? — Si je le pouvais, en doutez-vous? — Votre volonté me suffit, Charles; mais je la veux pleine et entière. Je veux, si par hasard vous étiez libre, que vous quittiez Paris avec moi sur-le-champ... demain au plus tard. Vous me le promettez?... — De tout mon cœur, s'écria le lieutenant. — Envoyez donc votre domestique commander les chevaux de poste pour demain matin; voilà un congé de six mois.

Et Juliette tira de sa poche un parchemin scellé du cachet ministériel, et qui n'était autre chose qu'un congé parfaitement en règle.

—Un congé! s'écria le lieutenant; c'est ma foi vrai... Eh bien! nous partirons, Juliette, nous partirons demain, c'est convenu.

Et quoique le fier lieutenant trouvât peu viril de céder ainsi aux séductions de sa femme, et surtout de fuir devant une danseuse, il éprouva cependant un secret plaisir en songeant aux douces heures qu'il allait passer avec sa Juliette devant le Vésuve ou dans les ruines du Colisée. Les enchantements d'Armide valent bien les ennuis du bivac ou les horreurs du champ de bataille. Juliette triom-

phait, et, s'il faut tout dire, un peu de dédain pour le vaincu se mêlait chez elle aux douceurs de la victoire.

— Que je suis injuste! se disait-elle; je le séduis, et je l'estime un peu moins qu'auparavant, parce qu'il me cède... Eh bien! je l'aimerai davantage... Cependant, ajouta-t-elle en elle-même, le coude appuyé sur le bras de son fauteuil et les yeux attachés sur Charles, cependant si j'étais homme et officier, une femme ne viendrait pas facilement à bout de moi. Je sais bien qu'il n'a pas peur, je sais bien qu'il regarde mes craintes comme puériles, et qu'il rougit de déserter les champs de bataille où vont s'illustrer ses compagnons d'armes; mais il me cède, et c'est ce que je ne ferais pas à sa place... Allons, c'est fini, je suis le maître.

Et Juliette adoucit l'éclat de ses yeux, fit naître sur ses lèvres le sourire le plus gracieux; et, comme la chatte qui affecte un air nonchalant et distrait, au moment même où elle est sûre de dévorer sa proie, ce fut certaine de dominer son mari pour toujours qu'elle baissa les yeux devant lui et prit avec lui un air timide et presque enfantin.

Le lieutenant sortit pour aller à l'état-major prendre congé de son colonel.

Juliette sonna et donna l'ordre à sa femme de chambre, de préparer tout pour le départ du lendemain.

Nous allons quitter l'élégant hôtel de la grande dame, pour passer dans le petit logement de la coryphée.

On voyait, il y a quarante ans, dans la rue Sainte-Anne, deux maisons jumelles qui ont aujourd'hui disparu pour faire place à un vaste hôtel, dont le rez-de-chaussée est bourgeoisement occupé par un marchand de nouveautés, attendu qu'on loue beaucoup plus cher un magasin qu'une écurie ou une remise. C'était dans l'une de ces maisons que mademoiselle Olympe occupait un appartement au troisième. On gravissait un escalier obscur et assez sale; on frappait discrètement à la porte avec le bout de sa canne ou le manche de son parapluie;

si la porte s'ouvrait, on se trouvait dans une pièce tout à fait privée de jour, dans laquelle s'ouvraient deux portes; l'une qui conduisait à une cuisine toujours froide, parce que mademoiselle Olympe ne dînait convenablement que lorsqu'elle était priée à dîner; autrement, elle mangeait un morceau sur le pouce et achetait le quart de galantine chez le charcutier du coin; l'autre porte menait à une petite salle à manger, peu habitée, puisque la cuisine ne l'était pas. De la salle à manger, on passait dans le cabinet de travail : le cabinet de travail d'une danseuse qui veut devenir premier sujet; c'était une petite pièce planchéiée où la jeune fille faisait des battements et des ronds de jambe pour se préparer à la leçon qu'elle recevait ensuite de M. Gardel; car la vie d'une danseuse est une vie pénible autant que fatigante, et Vestris prétendait qu'il est plus difficile d'avoir ce qu'on appelle de l'élévation en termes de chorégraphie, que d'avoir de l'élévation dans le style. — C'est beaucoup plus rare, disait-il, cela se voit moins souvent.

Après ce cabinet, venait la chambre à coucher; la plus belle pièce de l'appartement, et aussi la mieux meublée. Mademoiselle Olympe n'avait point de salon, et, quelque modeste que fût son logement, il excitait cependant l'envie de ses compagnes, moins heureuses qu'elle. Martial, en parlant de ces jeunes filles romaines, qu'il rangeait dans les classes où se trouvait mademoiselle Olympe, invite leurs adorateurs, les fils des préteurs ou des proconsuls qui se ruinaient pour elles, à les visiter.

« Allez dans leurs bouges, dit-il à la jeunesse dorée de son temps, quelle saleté! quelle ignominie! Là elles se dépouillent de leurs vêtements d'emprunt, elles quittent l'or et la pourpre qu'elles étalent dans la voie Sacrée, et comme elles ne veulent pas séduire, elles revêtent d'ignominieux haillons. »

Il n'en était pas de même de mademoiselle Olympe; en dépit de sa cuisine et de sa salle à manger, sa tenue, chez elle, était toujours propre et soignée; une femme de mé-

nage attentive et bien payée entretenait avec soin sa chambre à coucher, dans laquelle on ne rencontrait jamais aucune trace de désordre ni de négligence. Fidèle aux habitudes de son enfance et aux enseignements qu'elle avait puisés dans la loge de sa mère, la danseuse cultivait les fleurs; ses fenêtres étaient encombrées de géraniums, de basilics et de cobæas, dont les tiges, soutenues par de légers fils de fer, formaient des rideaux verdoyants et embaumés. Sur les deux côtés de sa cheminée se trouvaient deux fleurs alors à la mode et auxquelles on avait donné le nom d'une princesse de la famille impériale, deux hortensias. Entre les deux vases était une modeste pendule, dont le mouvement, enfermé dans une boîte d'acajou, n'avait d'autre mérite que celui de marcher à peu près régulièrement et d'indiquer avec assez d'exactitude l'heure de la répétition ou celle du spectacle. Mademoiselle Olympe avait de l'ordre; de quelque manière que l'argent lui vînt, elle en faisait trois parts : l'une pour le présent, l'autre pour secourir une compagne dans l'embarras ou quelque vieil ami, comme le mendiant Monti; la troisième part était mise de côté pour l'avenir, pour ce moment encore très-éloigné où la jeunesse et l'amour s'enfuiraient pour ne plus revenir. Sobre chez elle et par calcul d'économie, elle était gourmande quand elle ne devait pas payer la carte du restaurateur, et buvait une quantité de vin de Champagne qu'un homme n'aurait pu supporter sans éprouver quelque vertige; mais son estomac était bon et son cerveau à l'épreuve des fumées du vin. Douce et calme, elle jugeait avec sang-froid le parti le meilleur pour elle, et le suivait sans que ni caprices ni passions pussent la faire dévier du chemin qu'elle avait choisi; ainsi elle subissait sans se lasser les fatigues de son état : elle voulait parvenir. Habituellement sans amour comme sans fantaisies, elle ne regardait ses adorateurs que comme des gens destinés à la faire briller sur le théâtre et à l'enrichir. La fortune de mademoiselle Bigottini la charmait; elle rêvait un mari prince, des terres productives, des mai-

sons de campagne aux environs de Paris et des écuries pleines de chevaux. Le seule passion qui chatouillât son cœur assez insensible, c'était l'ambition, le goût de la vengeance : mais elle entendait se venger doucement, à petits coups et par la main d'autrui.

Juliette, qui n'avait jeté sur la danseuse qu'un coup d'œil à la dérobée, avait néanmoins deviné ces penchants pervers qui, pour un observateur intelligent, perçaient sous les dehors les plus doux. Juliette était haineuse, il est vrai, mais elle haïssait ouvertement; elle se vengerait au grand jour, et elle aurait volontiers dit à sa victime avant de la frapper :

— Regardez bien la pointe de ce poignard; elle va pénétrer dans votre cœur.

L'astuce et l'hypocrisie qu'elle lut sur la figure de la danseuse l'effrayèrent, la firent trembler pour son mari, et on va voir que ses pressentiments étaient fondés.

Mademoiselle Olympe accepta le bras du capitaine Volski, et sortit en boitant de Saint-Roch; le capitaine voyait parfaitement que sa compagne souffrait, mais il ignorait la cause de sa douleur; n'ayant pas vu l'action brutale de Norbert, il ne comprenait pas bien l'intérêt que le ministre de la guerre prenait à tout cela. Cependant, comme mademoiselle Olympe lui convenait beaucoup, il saisit avec empressement l'occasion de lui être agréable.

— Mademoiselle, lui dit-il, vous boitez; vous avez fait une chute?

La danseuse n'avait pas encore mûri sa vengeance, et elle ne savait pas encore jusqu'à quel point elle pouvait compter sur le capitaine.

— Je vous dirai plus tard tout cela , capitaine; maintenant laissez-moi, parce que je souffre , comme vous le voyez, et je vais me mettre au lit. J'espère que je vous verrai demain.

Une fois chez elle, Olympe n'eut rien de plus pressé que d'envoyer chercher le médecin de l'Opéra. Il y avait alors, comme il y a encore aujourd'hui, plusieurs méde-

cins attachés à l'Académie de musique, et leur témoignage faisait foi en matière de maladie ou d'indisposition. Si un chanteur se plaignait d'un enrouement subit et forçait ainsi l'administration à changer le spectacle ou à substituer une doublure au chef d'emploi, si une danseuse se plaignait d'une entorse pour ne pas danser, il fallait que le médecin désigné à cet effet reconnût la présence du mal et sa gravité; sans cela le délinquant était puni d'une amende ou d'une peine plus forte. La précaution était nécessaire pour prévenir les caprices des comédiens, qu'une rivalité de coulisses ou l'attrait d'une partie de plaisir détournait souvent de leurs devoirs.

Après une demi-heure d'attente, la femme de ménage de mademoiselle Olympe annonça le médecin.

M. Maillet, médecin de service au moment où mademoiselle Olympe le fit appeler, était un homme de quarante-cinq ans environ, qui avait conservé, malgré son âge, toutes les allures d'un jeune homme, et qui papillonnait dans les coulisses de l'Opéra avec la légèreté que mettait le Zéphir Paul à voltiger sur la scène autour des nymphes de Diane ou des compagnes de Flore. Toujours mis avec une élégance recherchée, le docteur avait les manières de l'ancienne cour : sauf l'épée et le chapeau brodé, c'était un marquis. Ses poches étaient toujours pleines de pastilles, de jujubes, de boules de gomme et de réglisse ambrée. Il compatissait aux maux des premiers sujets avec une charité tout à fait évangélique, et s'il était un peu rude pour les figurants et pour le corps de ballet, c'est qu'une petite malheureuse qui gagne cinquante francs par mois ne peut pas avoir un gosier aussi délicat qu'une actrice à vingt mille francs, et que les tibias d'une figurante des corps de ballet ne valent pas ceux d'une sylphide qui ne touche la terre que par complaisance. Il s'adoucissait toujours devant un joli visage, et il lui arrivait souvent de prendre mademoiselle Olympe par-dessous le menton, pour la forcer à entendre un compliment sur les fossettes dont nous avons parlé. Il s'approcha du

lit où la danseuse était couchée et lui prit le pouls par habitude, puis s'avança vers la cheminée et fourra son nez dans la fleur épanouie d'un hortensia.

— Eh bien, petite, dit-il d'un air familier, nous avons des douleurs dans la gorge?... Eh! pardon, j'oubliais que vous êtes danseuse, mon enfant; c'est à la cheville que vous avez mal?

Olympe fit entendre un petit gémissement, le docteur continua :

— De la toux... et moi qui ai laissé ma boîte de jujubes chez la petite Millière... Nous avons la migraine? Nous voulons aller au bois ce soir? D'honneur, je suis fâché que vous ne m'y ayez pas vu ce matin; je montais un cheval... une petite jument que Franconi a dressée exprès pour moi : j'y retournerai demain... Olympe? — Monsieur, répondit Olympe avec des larmes dans la voix. — Je vous jure que vous n'avez pas de fièvre.

Et il se rapprocha du lit.

— Je crains d'avoir la jambe cassée, dit Olympe en pâlissant et en fermant à demi les yeux. — La jambe cassée! une chute? — Non, M. le docteur. — Un coup? — Oui, M. le docteur. — Ah çà, ma pauvre enfant... qui est-ce qui t'a battue? Tu es assez jolie pour être infidèle, mais c'est de ton âge, et d'ailleurs à l'Opéra c'est votre état... Voyons cette jambe?

Et le docteur, usant d'un privilége naturellement accordé aux médecins et aux chirurgiens, allait lever la couverture. Olympe l'arrêta; elle fondait en larmes.

— Moi infidèle! moi, grand Dieu! ô ciel! c'est moi qu'on trompe, c'est moi qu'on trahit. — Pas possible. — Norbert... Charles. — Ah! s'écria le docteur, tu as raison, Olympe, il se marie; j'ai entendu parler de ça... une héritière... Eh bien! Olympe, tu as raison de le regretter, c'est un bel homme, un joli officier. — Moi le regretter! je le méprise. — C'est lui qui t'a battue? dit le docteur, et pourquoi?

Mademoiselle Olympe raconta alors ce qui s'était passé à

Saint-Roch, où elle était allée pour voir encore une fois l'ingrat qui la délaissait. L'action du lieutenant n'était pas méritoire, mais la danseuse l'aggrava tellement et l'entoura de circonstances si odieuses, que Norbert, s'il avait été réellement aussi coupable que le disait Olympe, aurait mérité d'être cassé à la tête de son régiment.

— Vous savez, ajouta-t-elle, qu'il est parent du ministre de la guerre? — Je l'ignorais. — C'est son cousin, et le ministre a vu tout ce que je viens de vous raconter; il en a été tellement indigné, qu'il s'est approché de moi, m'a promis de punir son parent et m'a donné un de ses aides de camp pour me reconduire chez moi.

Le docteur leva les yeux et les mains au ciel.

— J'ai connu il y a vingt ans, dit-il, beaucoup d'officiers du roi; ils se seraient passé leur épée au travers du corps plutôt que d'agir ainsi.

Mademoiselle Olympe jugea qu'il était temps de mettre sous les yeux du docteur la preuve du crime, et elle fit sortir de son lit une petite jambe blanche, rondelette et faite au tour;seulement quelques meurtrissures bleuâtres, quelques gouttes de sang tachetaient l'ivoire de sa peau enlevée à divers endroits. M. Maillet prit aussi délicatement que possible cette jambe dans ses deux mains, il la palpa,il fit jouer l'articulation du genou et celle de la cheville.

— Ah! ah! vous me faites mal, docteur.— Soyez tranquille, Olympe, votre jambe n'est pas cassée; dans huit jours il ne tiendra qu'à vous de vous élever jusques aux frises de l'Opéra. — Huit jours! dit la danseuse, jamais; ah! que je souffre, docteur! — Mettons quinze jours. — M. Charles Norbert est un monstre, docteur. — C'est convenu; vous bassinerez votre jambe avec de l'eau et du sel... Voulez-vous que je vous saigne? — Oh! non, docteur, je vous en prie.

Le docteur fit une attestation dans laquelle il déclarait que mademoiselle Olympe ne pourrait pas danser avant quinze jours; et il promit d'aller le soir même à l'Opéra,

où il raconterait l'événement : c'était tout ce que demandait Olympe.

Le lendemain, le capitaine Volski ne manqua pas d'arriver : il trouva la danseuse étendue sur un canapé, les pieds chaussés de pantoufles de satin légères et dont la semelle était aussi mince qu'une feuille de papier; dans les salles de danse, ces souliers s'appellent des chaussons; ils se prêtent à tous les mouvements des pieds, et donnent au danseur l'élasticité de la balle qui rebondit dès qu'elle touche le parquet. Olympe était coiffée d'un madras de l'Inde qui donnait à sa figure mutine quelque chose d'agaçant et de provocateur; semblable à une bayadère de Delhy ou de Mysore, elle était voluptueusement accoudée sur un coussin, et respirait avec délices l'air qui, avant d'arriver jusqu'à elle, s'embaumait de la senteur de ses basilics et de ses cobæas. Le capitaine avait l'air inquiet et soucieux; Olympe, rien qu'en jetant les yeux sur lui, comprit qu'il savait tout. Volski, évidemment, avait été la veille à l'Opéra, et le docteur Maillet avait parlé.

Né à Varsovie même, d'une famille patricienne mais pauvre, Alexis Volski avait suivi dès son enfance la carrière des armes, et il était parvenu par son courage au grade qu'il occupait dans la garde impériale; c'était un homme de vingt-huit ans environ, qui avait le teint frais et rose d'une jeune fille, des cheveux blonds et une moustache blanchâtre et soyeuse; ses traits, sans être distingués, avaient une finesse singulière, et dans ses yeux changeants, dans ses prunelles quelquefois bleues, quelquefois grises, suivant les passions qui l'agitaient, on pouvait lire l'orgueil, l'amour-propre, la soif des plaisirs et des honneurs, ainsi qu'une finesse et une duplicité qui ne le cédaient en rien à l'astuce diplomatique dans la danseuse. C'était un homme que les plus mauvaises passions avaient envahi, parce qu'il était pauvre; il ne possédait que sa solde et il était ainsi privé de tous les plaisirs attachés à la richesse : son seul domestique, c'était un ca-

valier de sa compagnie; son logement, la caserne ou une chétive chambre garnie dans un hôtel médiocre; sa richesse, c'était son cheval, et il le traitait avec des soins infinis, parce qu'il n'aurait pas pu le remplacer sans emprunter, s'il fût venu à le perdre, et le capitaine avait peu de crédit. La pauvreté le piquait sans cesse de ses pointes douloureuses : prodigue par goût, il pouvait à peine suffire à ses besoins; joueur, il devait s'abstenir de toucher à une carte ou à un dé; amateur déclaré du beau sexe, il s'éloignait par prudence des liaisons toujours coûteuses, même quand elles paraissent ne pas devoir faire débourser un sou.

« Rien n'est cher, pensait-il, comme une femme qui ne coûte rien. »

Le capitaine avait calculé que son entretien, celui de son cheval et son uniforme payés, il ne pouvait pas acheter un bouquet sans détruire l'équilibre de son budget. Les dettes sont, il est vrai, une ressource, mais l'empereur ne donnait pas d'avancement aux officiers endettés. Volski maudissait le séjour de Paris, et appelait de tous ses vœux le moment de l'entrée en campagne. Il y avait un homme que le capitaine haïssait, comme on aime sa maîtresse, ainsi que le disait autrefois le comte de la Blache, de son ennemi Beaumarchais : c'était le lieutenant Norbert. Volski était supérieur en grade à Norbert; mais celui-ci le surpassait en bonne mine, en crédit; il était parent du ministre, et enfin Norbert était riche, Norbert avait des chevaux dans ses écuries, des domestiques, et il ne pouvait pas tarder à devenir capitaine; c'était le moins que pût faire pour lui le ministre. Volski savait très-bien que sa compagnie était très-forte; elle renfermait un nombre de cavaliers plus considérable que ne le voulaient les ordonnances militaires; on devait donc la dédoubler et d'une en former deux. Norbert serait ainsi capitaine aux dépens de Volski dont on diminuerait l'importance; de là une haine jalouse qu'un autre sentiment vint encore augmenter. Les charmes de mademoiselle Olympe avaient

touché Volski, qui connaissait trop bien sa position et les habitudes de l'Opéra pour avoir l'espérance de supplanter son rival. Il fallait céder à la triple puissance de l'or, de la bonne mine et du crédit. Mais quand Norbert annonça son mariage, quand la danseuse vint le surprendre à déjeuner pour lui reprocher sa perfidie, alors Volski comprit qu'il pourrait se rendre utile autrement qu'avec de l'or, et il espéra que le dépit et le besoin d'un soutien lui rendraient la danseuse favorable. Le ministre lui-même lui vint, par hasard, en aide; et ayant appris, à l'Opéra et de la bouche du docteur Maillet lui-même, la conduite de son lieutenant, il accourait plein d'espoir, mais cachant sa joie sous l'apparence de l'indignation.

— Je sais tout, dit-il après s'être assis auprès d'Olympe. —Que savez-vous, capitaine?—J'ai tout appris à l'Opéra; vous avez été insultée, battue, blessée, et cela par un homme, que dis-je, par un officier de la garde même de l'empereur.

Olympe baissa la tête sur sa poitrine et fondit en larmes :

— On se croit tout permis envers nous, dit-elle. — Il n'y a que les lâches qui agissent ainsi, continua le capitaine; pourquoi ne m'avez-vous pas instruit hier? Je me doutais bien de quelque chose, mais qui aurait pu imaginer une énormité pareille? — Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria Olympe en joignant les mains, et moi qui l'aimais tant! — Vous l'aimiez! — Demandez à l'ambassadeur de Sardaigne, dit Olympe, et vous saurez ce que j'ai refusé pour lui. — Battre une femme! répétait le capitaine, il mériterait d'être cassé à la tête du régiment... Olympe, si cet homme n'était pas le parent du ministre de la guerre, à l'heure où je vous parle, il ne ferait plus partie de ma compagnie... Mais la protection... — Ne parlons plus de lui, dit Olympe, je suis faite pour souffrir. — Vous? vous êtes faite pour être adorée, servie à genoux. — Allez le demander à M. Norbert. — M. Norbert, M. Norbert, dit

le capitaine d'un ton farouche, qu'il prie Dieu de ne pas se rencontrer sur mon chemin. — Lui? — Oui, Olympe, lui. — Ah! il se moque pas mal de vous. — Il se moque de moi? dites-vous. — Il se gêne! — Je voudrais bien savoir ce qu'il peut dire de moi. — Ah! ce qu'on dit de tous les Polonais. — Et que dit-on des Polonais? — Tiens, vous ne le savez pas? Gueux comme des cadets de Gascogne, buveurs comme des Suisses; c'est bien à cheval, un Polonais, mais c'est bête à pied; ôtez-lui son sabre, ça ne sait que faire de ses dix doigts... Aïe! aïe! comme ma jambe me fait mal... J'ai cru, capitaine, qu'elle était cassée, parole d'honneur; c'est le docteur Maillet qui m'a rassurée.

Le capitaine s'était levé; il se promenait dans la chambre d'un air agité; il ne feignait plus la colère ni l'indignation; il éprouvait réellement ces deux sentiments, et son visage reproduisait les passions violentes qui le tourmentaient.

— Vrai, Olympe, M. Norbert a dit cela? — Est-ce que je l'inventerais, moi? Est-ce que je sais, moi, si vous êtes bête à pied, et si vous ne savez que faire de vos dix doigts?

La fille de la portière reparaissait ici tout entière. Le capitaine s'arrêta devant la danseuse, et il la considéra en silence : trop fier pour se laisser duper, il fit, quoique amoureux, quelques réflexions raisonnables.

— Elle ment, se dit-il. M. Norbert ne s'est point exprimé ainsi; il ne l'aurait point osé : elle veut me faire prendre le change; ainsi je la vengerais en croyant me venger moi-même, et elle serait dispensée de la reconnaissance... Non, non, ma petite danseuse, je veux bien prendre votre querelle en main, mais il faut que vous m'en sachiez gré et que vous soyez ma récompense.

Son visage prit un air plus doux, et il se rapprocha de la danseuse :

— Laissons cette querelle de régiment, dit-il; si mon lieutenant a mal parlé des Polonais, je vous réponds qu'il

trouvera des gens qui lui feront rentrer ses paroles dans la gorge : je ne veux pas m'en mêler. Voyons, vous avouez que vous avez beaucoup aimé M. Norbert, l'aimez-vous encore? — Moi? Un homme qui s'est conduit comme il l'a fait, est-ce que vous l'aimeriez à ma place, capitaine? — Vous avez raison; eh bien! moi, Olympe, je vous aime. — Vous m'aimez? allons donc! je ne veux plus me laisser aller à ces chansons-là; maintenant, je ne veux plus aimer que la danse. D'ailleurs, si Norbert venait à savoir que j'aime quelqu'un... — Eh bien, Olympe? — Il me casserait l'autre jambe, dit Olympe en jetant un regard de dédain sur le capitaine. — Si vous étiez à moi, répondit Volski en serrant les poings, bien hardi qui oserait seulement vous regarder.

Mademoiselle Olympe vit alors qu'elle avait affaire à un diplomate aussi rusé qu'elle-même, et elle comprit quelle espèce de marché on lui proposait.

— Une femme que votre lieutenant a battue n'est pas digne de vous, dit-elle au capitaine. — Si cette femme m'aimait, répondit Volski, elle serait vengée par un de ces Polonais qui sont bêtes à pied, et qui, quand ils n'ont pas le sabre à la main, ne savent que faire de leurs dix doigts.

Olympe se laissa doucement aller sur le coussin qui la soutenait; elle tourna amoureusement les yeux vers le capitaine, puis se mettant avec vivacité sur son séant, elle s'écria comme emportée par le besoin de parler avec sincérité :

— Vous m'en voulez, parce que j'ai dit ou répété que les Polonais étaient bêtes? Eh bien! voyez comme vous vous conduisez depuis quinze jours, capitaine. — Moi? — Oui, vous. J'apprends le mariage de Norbert, et je cours chez lui; vous vous y trouvez... Là, il m'insulte, il prend une cravache pour me battre. Vous m'offrez votre appui, ce que vous appelez votre protection, j'accepte... Quand on offre sa protection à une fille comme moi, c'est qu'on l'aime; quand elle accepte, c'est qu'elle le veut bien.

— Vous voulez bien que je vous aime? s'écria le capitaine. — Eh! sans doute... Ecoutez; cet homme qui m'a insultée se marie impunément : on ne lui demande pas compte de sa cravache levée sur moi. — Pouvais-je m'opposer aux volontés du ministre qui m'aurait brisé comme un verre?—Attendez; il s'agit bien du ministre... Hier enfin, ce même homme m'outrage, me blesse; vous le savez depuis quinze ou vingt heures, et M. Norbert n'a pas entendu parler de vous? Si vous m'aimez, c'est bien... — Bète, n'est-il pas vrai, Olympe? — Oui, monsieur : si vous ne m'aimez pas, que voulez-vous?

La question était si nettement posée, que toute réponse était inutile; la danseuse faisait comme ces gentilshommes de grands chemins qui arrêtent les voyageurs en leur demandant la bourse ou la vie. La bourse du capitaine ne valait pas la peine qu'on la demandât. Olympe voulait la vie de Norbert; la vie, non, c'est trop dire.

— N'est-il pas vrai, dit-elle au capitaine, que vous êtes de première force l'épée à la main? — Pas un officier de l'armée n'est encore parvenu à me toucher; M. Norbert lui-même n'a jamais eu cet avantage. — Et quand c'est le sabre que vous tenez, capitaine? — Oh! alors, dit Volski, je suis tellement sûr de moi, que je peux à mon gré atteindre mon adversaire où il me plaît; soit à la pointe du pied, s'il m'en prend fantaisie; soit dans l'œil gauche ou dans l'œil droit, à volonté. — Je vous demande un peu, reprit Olympe, quel mal il y aurait à ce que cette péronnelle qui a épousé Norbert eût un mari borgne, ou boiteux, ou manchot, n'est-il pas vrai? Un boiteux peut très-bien monter à cheval. — Sans nul doute, Olympe. — Et un borgne peut encore gagner la croix. — Vous avez raison, dit Volski, qui se mit à rire en songeant au beau lieutenant, la figure cachée à demi par un bandeau de taffetas noir. — Je ne veux pas, capitaine, vous faire briser comme un verre par le ministre; je ne veux pas vous faire tuer Norbert, non plus... Oh! non, capitaine, cela vous attirerait des désagréments, j'en suis sûre; mais

je ne veux pas non plus qu'il y ait entre nous cette idée pénible que vous aimez une femme que Norbert a impunément battue, et que moi je suis attachée à un officier, à un capitaine qui n'a pas su me venger.

Ici, ce n'était plus une fille de portière qui parlait, mais une femme haineuse à qui tous les moyens sont bons pour se satisfaire, et dont les moindres paroles sont aiguisées par la passion.

— Et vous m'aimerez quand vous serez vengée? — Je vous ai déjà dit que pour ma part je vous aimais; seulement, je doute de vous. — Demain, à pareille heure, vous serez servie à souhait, dit le capitaine, à moins que Norbert ne soit un lâche. — Franchement, je ne le crois pas, capitaine. — Ni moi non plus; à demain donc.

Il arrive souvent qu'une femme a fait de ses faveurs le prix du sang; mais c'est toujours dans des moments d'exaltation et de fureur, où sa tête en feu a perdu tout jugement et où le délire remplace, chez elle, la raison. Mademoiselle Olympe était du petit nombre de celles qui calculent froidement le meurtre et qui ne s'apaisent que devant un cadavre. Le capitaine mettait son sabre au service de son amour; et, duel pour duel, il aimait mieux avoir affaire au lieutenant Norbert qu'à tout autre.

La lettre.

M. Anatole de Linant avait obéi aux ordres ministériels; il s'était établi à Sarreguemines, où il passait son temps dans la compagnie des officiers de la garnison, rongeant son frein et occupé à recevoir les déclarations de quelques colporteurs moitié allemands, moitié français, dont les rapports étaient si insignifiants qu'il rougissait de les transmettre au ministre. Si des sensations douces

avaient pu l'emporter sur sa colère et sur son dépit, il se serait occupé de mademoiselle Charlotte, dont il était vivement épris; mais l'ambition déçue, la honte d'avoir été éloigné sur un mot de Juliette, ne laissaient chez lui point de place à l'amour :

— Comment me tirerai-je d'ici? se disait-il; si madame Norbert s'avise de faire la conquête de son parent le ministre, et elle est aussi capable de le tenter que de réussir, je suis condamné à faire pendant dix ans le whist du commandant de Sarreguemines... c'est à échanger ma place d'auditeur contre un brevet de sous-lieutenant, et à aller me faire tuer en Prusse.

Il était en proie à cette tristesse qui assiége un homme habitué aux affaires et aux distractions d'une grande ville, quand il est réduit à habiter une bicoque où rien ne peut exciter l'activité ordinaire de son esprit, lorsqu'il reçut une lettre de sa mère, madame de Linant. Cette lettre contenait des détails si précis sur les divers personnages de l'histoire que nous racontons, que nous croyons devoir la reproduire :

« Mon cher Anatole, lui disait sa mère, il faut toujours bénir Dieu de toutes choses; mais je crois lui devoir des actions de grâces particulières pour ce qui vient de se passer. Dieu a changé votre cœur, il a fait disparaître l'amour que vous éprouviez pour une femme qui n'était pas digne de vous, et auprès de laquelle votre vie n'aurait été qu'un enfer anticipé; que son saint nom soit béni!

» J'avoue, mon fils, que j'avais donné les mains à votre mariage avec cette mégère, avec ce serpent que mon frère nourrit dans son sein depuis la mort de M. de Pontis; c'est que je suis loin d'être parfaite, j'ai ma bonne part des faiblesses humaines, et je suis trop attachée, non pour moi, mais pour vous, aux biens de ce monde. Les grands biens de mademoiselle de Pontis m'ont d'abord éblouie; voyant ensuite que mon frère voulait vous marier à sa pupille, je n'ai pas osé lui résister, toujours fascinée par l'appât des richesses. Vous êtes, mon fils, l'héritier

naturel de mon frère, qui n'en compte pas moins laisser une partie de son bien à Juliette. C'est odieux pour deux raisons; la première est celle-ci selon moi : puisque votre oncle n'a point d'enfant, sa fortune vous appartient légalement; la seconde est que mademoiselle de Pontis, maintenant madame Norbert, possède de fort grands biens, tandis que vous n'êtes pas riche. Mais telle est la volonté de M. de Bussière, et malheureusement la loi lui permet de disposer de son héritage à sa fantaisie. Je craignais donc de l'indisposer en refusant la personne qu'il nous offrait, et d'un autre côté, je voulais ainsi vous faire rentrer dans les biens dont il vous privera injustement. Le mariage rompu par la faute seule de la pupille, votre oncle ne peut raisonnablement pas vous en vouloir, et vous et moi cultiverons son amitié de manière à ce que tout ce qui s'est passé tourne à votre avantage.

» Vous ne pouvez pas vous figurer, Anatole, la crainte que j'ai éprouvée quand je vous ai aperçu à Saint-Roch, le jour du mariage de madame Norbert. Vous y veniez, poussé par votre amour pour elle, et peut-être aussi par le désespoir où vous étiez de la voir passer dans les bras d'un autre. Un amant ne peut supporter un pareil spectacle, et je m'attendais à tout moment à vous voir profaner le temple de Dieu par un éclat insensé. C'est alors qu'un miracle s'est opéré, et il m'a semblé voir un ange descendre du ciel, s'arrêter près de vous et verser dans votre cœur une liqueur divine qui a éteint votre amour, et vous a rempli d'indifférence, même de dédain, pour cette méchante femme.

» Je me souviens, Anatole, qu'en me parlant de madame Norbert, vous m'avez dit, quelques heures avant votre départ, que si elle était violente et impérieuse, elle avait trouvé son maître, et que le lieutenant passait dans l'armée pour un homme difficile à vivre, et qui exigeait autour de lui une obéissance passive. Eh bien! le lieutenant a cédé à l'ascendant de sa femme; il tremble, dit-on, devant elle, il est son esclave; elle parle, et il obéit;

elle fait un signe, et il se précipite. Vous auriez été bien malheureux si vous eussiez épousé cette furie; ou vous auriez rampé devant elle comme fait M. Norbert, ou vous auriez vécu au milieu de continuelles altercations... Grâce au ciel, elle est à un autre. Cependant je ne suis pas tranquille, j'ai des pressentiments; je crois avoir reçu du ciel certaines communications qui excitent, quand je vous parle de ces choses, votre hilarité ainsi que celle de votre oncle, mais qui me plongent dans l'inquiétude pour l'avenir... Je crains que vous ne soyez un jour le mari de cette femme. Tout vous sépare, il est vrai; mais le joug que subit M. Norbert peut lui paraître un joug si insupportable qu'il se décide à le rompre; alors cette femme devient libre, sinon aux yeux de Dieu, du moins aux yeux des hommes. J'espère, Anatole, que vous ne donnerez jamais à votre mère le chagrin de vous voir épouser une femme divorcée; mais M. Norbert peut mourir; c'est aujourd'hui dans sa profession une chose fort commune : notre empereur est un héros qui augmente la gloire de la France, mais qui ne ménage pas le sang de ses sujets. Dites-moi, Anatole, que vous haïssez cette femme, et que vous ne l'épouserez jamais.

» Votre oncle, qui vous aime toujours et qui a vu avec peine que sa pupille vous ait éloigné de lui, m'a appris une nouvelle, qui vous prouvera l'influence que madame Norbert a su prendre sur le ministre, et qui assure au moins au mari six mois de vie : elle a obtenu pour le lieutenant un congé de six mois. Comprenez-vous cela? un congé, à un officier de la garde, au moment de l'entrée en campagne! M. Norbert, qui est au fond un homme de courage, va servir de risée à tous les officiers; il l'a senti, et a eu beaucoup de peine à accepter cette faveur; mais sa femme a la fantaisie de faire un voyage en Italie, et elle veut être accompagnée de son mari : on prétend qu'elle a dit que si son mari ne se souciait pas de partir avec elle, elle saurait bien trouver un cavalier, et on ajoute que ce cavalier ne serait autre que M. Ernest de Meyran,

jeune homme dont elle soigne la fortune et auquel elle a fait donner une place importante auprès du ministre de l'intérieur. Quoi qu'il en soit, M. Norbert a baissé la tête, et part demain matin pour Rome avec sa femme. La gloire est au nord, madame Norbert entraîne son époux au midi... Qu'un homme est malheureux quand il a une femme pareille!

» Vous sentez, Anatole, que je ne vous ai point oublié dans tout ceci; j'ai fait sentir à M. de Bussière que, puisque madame Norbert quittait Paris, il n'y avait pas d'inconvénient à ce que vous y rentrassiez, puisque c'était par sa volonté et à cause d'elle seule que vous en étiez sorti. Monsieur mon frère en est convenu; il ne trouve pas ce trait beau de la part de sa Juliette, et il est allé sur-le-champ trouver le ministre; il lui dira, entre autres choses, que vous êtes indispensable au conseil d'Etat, où vos collègues vous réclament tous les jours; et, comme il a quelque crédit, je suis persuadée que dans très-peu de jours vous serez rappelé, et qu'ainsi finira un exil ridicule.

J'ai à vous parler maintenant, mon ami, d'une chose délicate et qui mérite toute votre attention, je vais vous parler mariage. Je vous trouve beaucoup trop jeune pour vous marier, et il me semble que vous pourriez encore demeurer garçon pendant cinq ou six ans; mais le hasard jette quelquefois sur les pas d'un homme de votre âge, telle jeune personne qu'il serait imprudent de désigner, parce qu'elle ne peut pas attendre comme lui. Si vous m'avez dit vrai, vous n'avez plus que du mépris pour madame Norbert, et votre cœur ne serait pas insensible aux belles qualités et à la beauté de mademoiselle Charlotte de Meyran, que pour ma part je trouve d'une douceur qui me séduit. La douceur, mon cher Anatole, est la première vertu des femmes; j'ai entendu beaucoup de gens la mettre au-dessus de la chasteté elle-même. J'ai donc vu cet attachement sans peine, quoique je l'aie trouvé un peu prématuré. Mademoiselle de Meyran n'avait d'ailleurs pas assez de fortune pour vous; mais aujourd'hui les

choses sont changées; M. de Meyran, son père, vient d'hériter d'un oncle mort sans enfant, et mademoiselle Charlotte devient ainsi un très-bon parti. Le père est un homme peu accessible, mystérieux et dont il n'est pas facile de savoir la volonté. Il est probable que la nouvelle fortune de la jeune personne lui attirera des prétendants. Je sais que mademoiselle Charlotte vous voit d'un œil assez favorable: je vous conseille donc, dès votre retour à Paris, de vous rapprocher des Meyran. La fille vous aime, Anatole; il ne vous reste qu'à vous concilier le père, et, si vous le voulez bien, cela ne vous sera pas difficile. Si l'affaire réussit, vous pourriez vous marier dans un an. Mon frère est très-bien avec M. de Meyran, c'est son voisin et son ami; il vous sera sans doute utile; il faudra qu'en faveur de ce mariage, il vous assure une partie de son bien et vous récompense ainsi du dédain de sa pupille que vous méritez si peu.

Madame de Linant finissait cette lettre par des témoignages de tendresse et par la promesse de s'occuper toujours activement de la fortune de son fils.

M. Anatole relut deux fois cette épître qui flattait toutes ses passions, et il tressaillit de joie. Il allait quitter Sarreguemines et être rappelé à Paris, où il serait certain de ne pas rencontrer madame Norbert, dont la vue seule l'aurait péniblement affecté.

— Elle part, se dit-il, elle s'éloigne; pendant six mois, elle ne pourra pas me nuire. La fortune me devait cet espace de temps pour préparer avec soin une vengeance ou du moins pour ne pas succomber dans la lutte; car elle est plus ardente, plus audacieuse que moi, et de son côté elle ne négligera rien pour m'accabler si elle le peut.

Il pensait ensuite à mademoiselle de Meyran, que la fortune venait de favoriser, et qui ne pourrait pas dire qu'il eût attendu sa fortune pour s'attacher à elle. Le père de mademoiselle Charlotte lui paraissait un homme facile à persuader; pour le frère, M. Ernest de Meyran, c'était autre chose; s'il aimait madame Norbert, ou si seulement

il la regardait comme un instrument utile à sa fortune, M. Ernest serait un ennemi... il le braverait; M. Ernest ne disposait pas de sa sœur, elle ne dépendait pas de lui. Anatole regardait d'ailleurs M. Ernest comme un jeune homme sans importance, et qui probablement ne se permettrait pas de se mêler du mariage de sa sœur.

Le lendemain même, une dépêche ministérielle le rappelait à Paris, et il quitta Sarreguemines avec un empressement peu flatteur pour le commandant de la garnison, dont il avait eu l'avantage de faire le whist durant son exil.

Tandis que Juliette faisait ses paquets, et envoyait demander des chevaux pour le lendemain dix heures, le danger que sa perspicacité avait deviné était devenu réel, c'est-à-dire que le capitaine Volski sortait de chez mademoiselle Olympe, à peu près décidé à l'obtenir le sabre à la main. Cependant, quand il fut dans la rue, quand il n'eut plus sous les yeux la figure séduisante de la danseuse, il réfléchit plus mûrement à ce qu'elle exigeait de lui. Il y allait de son avancement. Le ministre ne pardonnerait pas un duel avec son cousin, pour une cause aussi légère, et surtout si Volski se donnait le tort d'être le provocateur. Mademoiselle Olympe pouvait donc lui coûter sa fortune militaire. D'un autre côté, son habileté les armes à la main le rassurait. Il était à peu près sûr de donner à un duel l'issue qui lui conviendrait, de le rendre à son gré ou mortel ou peu dangereux. M. le ministre était un militaire, il n'en voudrait pas éternellement à un homme qui tirerait seulement un peu de sang à son cousin; et d'ailleurs il n'aimait pas Norbert, et tout en vengeant Olympe, il se donnait le plaisir de se satisfaire lui-même.

— Allons, se dit-il, mademoiselle Olympe sera contente, je ne tuerai pas mon lieutenant, je ne l'éborgnerai pas; mais il aura un coup de sabre dans le gras de la jambe; ce sera la peine du talion.

Il entra dans le Palais-Royal et s'arrêta devant le

théâtre Montansier, où jouait alors le comique Brunet qui, deux ans plus tard, fonda le théâtre des Variétés. Sur la porte d'un café voisin, se trouvaient des officiers qui l'appelèrent.

— Volski, un verre de bière. Avant un mois, nous boirons de meilleure bière que celle-là. Capitaine, à votre santé! — Que voulez-vous dire, messieurs? — Vous ne savez pas les nouvelles? — Je ne sais que les nouvelles de l'Opéra, messieurs, répondit Volski, qui, comme tous les officiers supérieurs d'alors, aimait à se vanter de ses relations avec les artistes, et surtout avec ceux de l'Opéra. — Avant un mois, capitaine, vous boirez de l'eau de la Sprée ou vous irez à l'Opéra de Vienne, à votre choix. — Comment cela? — Oui, capitaine, l'empereur veut aller faire une petite visite dans le Nord, et il mène son armée avec lui. — Ah! ah! et quand partons-nous? — Pour nous, capitaine, nous partons demain; la garde ne se mettra en mouvement que quinze jours après nous. Vous avez quinze jours pour consoler les affligées, capitaine.

Un officier de la garde vint se joindre aux buveurs de bière; il confirma les nouvelles du départ de l'armée, et s'adressant à Volski :

— Capitaine, lui dit-il, vous devriez bien demander au colonel de me placer dans votre compagnie. — Et pourquoi cela? Mes officiers sont au complet. — Pardonnez-moi, capitaine, il vous manque un lieutenant. — Vous vous trompez, monsieur. — Permettez, capitaine; je viens de l'état-major et j'ai appris que le lieutenant Norbert vient d'obtenir un congé. — Un congé au moment d'entrer en campagne! c'est impossible. — C'est la vérité, capitaine. — Ah! ah! dirent les officiers, il vient d'épouser une jolie femme; et il est plus doux de rester à Paris avec elle que d'aller se faire tuer ou estropier avec nous dans la forêt Noire.

Et un des officiers se mit à chanter ce refrain populaire :

Amis, si vous voulez m'en croire,
N'allez pas, n'allez pas à la forêt Noire.

— Ceci demande vérification, messieurs, dit Volski, qui se leva, et, après avoir salué les officiers, prit le chemin de l'état-major. — Ah çà! dirent entre eux les officiers, il paraît que dans la garde il y a des gaillards qui ont peur des boulets. Vous verrez qu'après la campagne on le fera capitaine, ce beau lieutenant.

Volski, pour se rendre à l'état-major, devait traverser le Palais-Royal ; il était contrarié de ce qu'il venait d'apprendre, non qu'il tînt à ce que la députation de Norbert ne souffrit aucune atteinte; mais il y a parmi les officiers une certaine solidarité dont la haine même ne les fait pas se départir; et le capitaine était blessé de ce qu'un officier de sa compagnie donnait lieu à des propos outrageants, dont le blâme retomberait en partie sur les lanciers de la garde.

— Ah! disait-il, ce ne serait pas un Polonais qui se conduirait ainsi.

Nous avons vu que Norbert avait quitté Juliette pour se rendre à l'état-major ; il y avait été reçu avec une politesse froide, avec les égards dus à un parent du ministre; mais quelque chose de contraint se mêla à l'accueil qu'il reçut. Norbert sortit bien décidé à renvoyer son congé au ministre, en déclarant qu'il n'entendait pas en profiter.

— Juliette, se dit-il, ira à Rome avec qui elle voudra : je ne quitte pas le régiment.

Le Palais-Royal était alors le rendez-vous de tous les étrangers, et principalement des officiers qui se trouvaient temporairement à Paris. Le malheur voulut que Norbert, dont ce n'était pas le chemin pour se rendre chez lui, eût l'idée d'y entrer. Il y rencontrerait quelque camarade auquel il raconterait la faveur ministérielle qu'il avait reçue

et le cas qu'il en comptait faire. A peine dans le jardin il vit venir à lui son capitaine, dont nous savons qu'il était mécontent, et qui avait le tort, à ses yeux, de prendre parti contre lui auprès de mademoiselle Olympe, dans le seul but de lui succéder. Ce n'était pas à Volski qu'il voulait faire sa confidence; il feignit de ne pas l'apercevoir, et prit un peu à gauche, comme s'il voulait entrer dans une boutique des galeries; mais Volski marcha droit à lui, et l'abordant avec brusquerie :

— Lieutenant, lui dit-il, je viens d'apprendre que vous désertez le drapeau au moment d'entrer en campagne. Je vous déclare que je ne le souffrirai pas; il ne se fera point de lâcheté dans la compagnie tant que je serai à sa tête. Pourquoi avez-vous demandé un congé sans m'en prévenir?

Norbert n'était pas patient, et le ton du capitaine n'était d'ailleurs pas fait pour être supporté par un homme de cœur. La colère s'empara du lieutenant, ses pommettes se colorèrent, ses yeux noirs lancèrent des éclairs, il grinça des dents, et, agitant une cravache qu'il tenait à la main, il en cingla un coup violent à travers la figure du capitaine.

— Lâche! dit-il, moi, un lâche! Lâche vous-même, mendiant polonais!

Les officiers que Volski venait de quitter n'étaient qu'à deux pas, ils virent la querelle et accoururent se jeter entre les deux adversaires. On les sépara, de peur que cette querelle n'attirât la garde, qui se serait emparée des délinquants, ce qui aurait donné à cette affaire une autre issue que celle qu'elle devait avoir d'après les lois de l'honneur. Volski écumait de rage et essuyait sa figure ensanglantée; Norbert voulait mettre en lambeaux le misérable qui l'avait si grièvement insulté.

— Demain, lieutenant, lui dit-on, vous aurez la réparation qui convient à un officier; le capitaine est aussi offensé que vous, et il ne demande qu'une rencontre... Maintenant, quittez le Palais-Royal, un groupe de curieux

se forme déjà autour de nous, et voici des soldats qui s'avancent. Demain, à sept heures, à la porte Maillot.

Norbert avait non-seulement l'habitude et le goût des duels, il en avait encore l'instinct. Il s'apaisa sur-le-champ; une tranquillité posée succéda à sa fureur, et s'adressant à l'un des officiers :

— Vous connaissez sans doute, monsieur, lui dit-il, ce qui m'a fait couper la figure de Volski avec la cravache que voilà? Il vous quittait quand il est venu à moi. — C'est vrai, lieutenant.— Voulez-vous m'assister demain? — Avec le plus grand plaisir. — Je crois, continua Norbert, qu'il n'est pas convenable de nous rendre à la porte Maillot; c'est le lieu habituel des rencontres pareilles à la nôtre. L'autorité ne peut manquer d'être avertie. On nous dérangerait. — A Vincennes, soit, répondit l'officier; cela conviendra au capitaine Volski, j'en suis certain.

L'officier qui parlait ainsi se nommait Durand; il était capitaine de dragons et logeait boulevard du Temple. Il donna son nom et son adresse à Norbert, qui promit d'être chez lui le lendemain à six heures du matin.

Norbert alors quitta le Palais-Royal.

Le capitaine Volski ne s'apaisa pas aussi facilement que son lieutenant; plus rude et plus dissimulé que Norbert, il ne put néanmoins se maîtriser et cacher la honte qu'il éprouvait d'avoir été frappé à la figure.

— Il ne tiendrait qu'à moi, disait-il, de le faire fusiller... Il a porté la main sur son capitaine... Je pourrais le traduire devant un conseil de guerre. Et c'est un lâche, un homme qui n'ose pas suivre l'armée, qui m'a traité ainsi!

On fit comprendre au capitaine que l'affaire était toute personnelle; que d'ailleurs il avait eu le tort grave d'insulter son lieutenant sans même l'avoir entendu, et on l'entraîna hors du Palais-Royal.

La Folle-Bussière.

Norbert rentra chez lui l'air ouvert et le visage gai; il trouva sa femme dans le salon où il l'avait laissée deux heures auparavant. Le congé signé du ministre, qui venait de placer le lieutenant dans une position si critique, était encore déposé sur la cheminée. Norbert s'assit auprès de sa femme.

— Vous avez commandé des chevaux pour demain, Juliette? — Oui, mon ami, nous partirons à dix heures : tout sera prêt. — Vous partirez seule, Juliette, je n'irai point à Rome avec vous. — Et pourquoi cela, monsieur? J'ai votre parole, ce me semble? — Voici pourquoi : la campagne va s'ouvrir, comme je le prévoyais; la garde part dans quinze jours; je ne veux point quitter mon régiment lorsqu'il marche au feu.

Juliette se leva, s'approcha de la cheminée, prit le congé de son mari et le mit en pièces.

— Mon ami, lui-dit-elle en l'embrassant, est-ce que tu crois que ta femme veut te faire manquer à ton devoir? Est-ce que tu penses que j'aurais de l'amour pour un mari sans courage, que je voudrais porter un nom déshonoré? Nous n'irons point en Italie; mais, Norbert, je veux obtenir une faveur de vous : nous partirons toujours, et au lieu d'aller en Italie, nous prendrons le chemin du Rhin.

— Vous voulez faire la campagne avec moi, Juliette?
— Nullement, je veux voir les bords du Rhin, je veux que vous et moi quittions Paris; soit faiblesse, soit pressentiment, je frémis pour vous. Je ne veux point passer quinze jours dans la crainte continuelle d'un guet-apens, dans l'appréhension d'une lutte odieuse entre vous et une fille...

Norbert se mit à sourire.

— Eh bien, Juliette, dit-il, nous partirons pour Strasbourg, puisque vous le voulez : on se moquerait de moi au régiment, si on savait combien je suis faible auprès de vous! N'importe.

Il se leva, ramassa les morceaux épars de son congé et les mit dans sa poche.

— Juliette, ajouta-t-il, je viens d'acheter un cheval d'escadron, que j'essaye demain; je sortirai donc à six heures et je rentrerai à dix : cela vous convient-il? — Si à dix heures vous êtes prêt à monter en voiture. — Je vous le promets, Juliette.

Et Norbert passa dans son appartement, où la seule précaution qu'il crut devoir prendre fut d'écrire au ministre de la guerre qu'il ne profiterait pas du congé que sa femme avait demandé pour lui, et qu'il ferait la campagne entière avec son régiment, ne voulant ni se séparer de ses frères d'armes, ni laisser échapper une occasion de servir son pays.

Le lendemain, à six heures précises, il était chez le capitaine Pierre Durand. Celui-ci l'attendait devant un flacon d'eau-de-vie. Norbert dut raconter exactement la scène qui s'était passée la veille entre lui et le capitaine Volski; il ajouta que sa femme avait en effet demandé un congé pour lui et qu'il devait le passer en Italie; mais tout cela s'était fait avant que la campagne fût décidée; dès qu'il avait appris le départ de la garde, il avait pris la résolution de ne jamais la quitter. Le ministre était instruit de ce fait au moment même où il parlait, et il l'aurait probablement communiqué à son capitaine, si Volski ne l'eût abordé brutalement avec l'injure à la bouche et en l'appelant d'un nom qu'un soldat français ne peut supporter.

— Et, capitaine Durand, dit-il, je ne vous raconte pas cela pour que vous cherchiez à accommoder cette affaire; ni Volski ni moi, ne sommes dans une position à accepter des excuses; je tiens seulement à vous faire savoir que j'évitais

le capitaine et qu'il n'a tenu qu'à lui que notre conversation ait été tout à fait pacifique. Je suis persuadé qu'à ma place vous auriez agi comme je l'ai fait. — Certainement, certainement, répondit le capitaine d'un air grave; un soldat ne peut jamais se laisser appeler lâche. Je crois, sapredié! que si l'empereur lui-même se permettait cette épithète-là avec moi, je tirerais mon sabre, sauf à être fusillé un quart d'heure après. D'un autre côté, Volski a reçu un coup de cravache sur la joue, et cela ne peut pas se pardonner. Il ne vous reste qu'à vous battre comme deux jolis garçons, voilà mon avis. — Il n'y a pas l'ombre d'un doute, reprit Norbert, mais je voudrais savoir lequel de nous vous regardez comme l'agresseur? — Volski, assurément, dit le capitaine. — Bien; maintenant vous allez me voir à l'œuvre.

La conscience d'un duelliste est fort délicate, elle a toujours besoin d'être rassurée. Norbert fit monter son témoin dans un cabriolet et il prit le chemin de Vincennes. Sur la route, un homme à cheval le salua; c'était le docteur Maillet qui se livrait à son goût de centaure et faisait caracoler un petit cheval hongre.

— Quel est cet original? demanda le capitaine Durand à Norbert. — Un des médecins de l'Opéra, répondit Norbert, qui affadit le cœur des demoiselles du corps de ballet avec ses déclarations et ses pastilles de jujube.

Durand se mit à rire brusquement, et le cheval du docteur ayant fait un écart, celui-ci perdit son équilibre et n'évita une chute qu'en se retenant à la crinière de son cheval; alors Norbert éclata à son tour, et le docteur, s'étant remis en selle, leur lança des regards furibonds; il fit même un geste de menace.

— Si nous n'avions pas autre chose à faire, dit Norbert, je relèverais l'insolence de ce pékin.

Ils arrivèrent en face du donjon, tournèrent le château et mirent pied à terre, pour prendre une certaine allée du bois qui devait les conduire à une espèce de rond-point désigné pour lieu du combat. Volski les y attendait; son

témoin était un Polonais de sa compagnie, le soldat qui brossait ses habits et étrillait son cheval. Le capitaine était en uniforme, la figure bleuie par la cravache du lieutenant et la main sur la poignée de son sabre. Il avait couché à Vincennes pour s'épargner une course qui, en donnant de l'agitation à son sang, aurait pu faire trembler sa main. Dès le point du jour il s'était levé, avait fait déjeuner son lancier et s'était transporté avec lui sur le lieu du combat, pour choisir la place la plus avantageuse, pour familiariser ses pieds avec les accidents du terrain et son œil avec les arbres qui devaient l'entourer : ainsi, un acteur, avant le lever du rideau, étudie le théâtre sur lequel il représentera Macbeth ou Oreste.

— Vous venez bien tard, lieutenant, dit-il à Norbert d'un air farouche. — Vous allez trouver tout à l'heure que je suis venu trop tôt, lui répondit celui-ci. — Messieurs, dit Durand, on me faisait étudier Homère et Virgile; ces deux messieurs racontent les faits et gestes des officiers d'autrefois qui, avant de s'envoyer un mauvais petit javelot, font des discours qui n'en finissent plus. La garde impériale ne doit pas agir ainsi. En avant, messieurs, puisque l'affaire ne peut pas s'arranger...

Volski déboutonna son uniforme, Norbert ôta son habit. L'un et l'autre avaient leur sabre d'ordonnance, avec cette différence pourtant que la lame de Norbert était un damas des plus précieux; mais Volski, qui avait perdu l'envie de ménager son adversaire, comptait sur la vigueur de son poignet et sur un coup de pointe auquel il lui semblait impossible que Norbert échappât. La crainte d'offenser le ministre de la guerre s'était effacée de son esprit.

— Toutes les fois, pensait-il, qu'un officier a la figure dans l'état où se trouve la mienne, il doit tuer son homme. — Je suis prêt, dit Norbert en mettant le sabre à la main. — Allez donc, messieurs, leur dit le capitaine.

Le combat ne pouvait pas être long, et à l'attitude seule des deux champions, le témoin de Norbert jugea qu'il se-

rait sanglant. Il dura néanmoins assez longtemps, par la crainte qu'avait Volski de blesser légèrement son adversaire, et d'être alors obligé de s'arrêter. Le désir d'une victoire complète était même chez lui tellement vif, que par une manœuvre dangereuse il se découvrit pour engager ainsi Norbert à sortir de garde. Le lieutenant, en effet. laissa tomber son damas sur l'épaule gauche de Volski et l'entama jusqu'à l'os; mais celui-ci, d'un coup de pointe, enfonça sa lame entière dans la poitrine de Norbert. Au même instant, un bruit de branches froissées ou cassées par le passage d'un homme ou d'un animal se fit entendre derrière Volski, qui tourna la tête, et Norbert eut encore la force d'abaisser sa lame et de rendre au capitaine blessure pour blessure. Les deux sabres étaient engagés daus la poitrine des deux officiers, leurs mains défaillantes lâchèrent chacune la poignée de l'arme meurtrière; ils chancelèrent et tombèrent inanimés sur l'herbe arrosée de leur sang. La lancier avait entendu le bruit qui, à deux pas plus loin, avait dérangé le capitaine au point de lui faire tourner la tête et de causer ainsi sa mort; il s'élança vers l'endroit où ce bruit s'était fait entendre, et ses deux mains portées en avant tombèrent sur la bride d'un cheval, qu'il entraîna dans le rond-point où venait d'avoir lieu le tragique duel. Sur ce cheval était le docteur Maillet.

— Voici le coquin qui a tué mon capitaine, s'écria le lancier.

Et il s'apprêtait à tirer son sabre pour le passer au travers du corps de l'inoffensif médecin.

— Arrête, drôle! lui cria le capitaine Durand, dont la lèvre supérieure était décorée d'une superbe moustache, et qui, quoique en habit bourgeois, avait cependant un ruban rouge à la boutonnière; c'est-à-dire que d'un geste il pouvait se faire obéir d'un soldat. Le lancier s'arrêta, en effet; Durand s'avança vers le docteur :

— Vous êtes l'homme que j'ai rencontré ce matin sur la chaussée qui conduit à Vincennes, et vous êtes médecin?

— Oui, monsieur, médecin de l'Opéra, dit le docteur Maillet en se redressant sur ses étriers. — Allons, vite, descendez de cheval et soignez ces deux officiers si vos soins peuvent leur être utiles.

Tout cela avait été dit rapidement; le docteur Maillet était d'ailleurs placé de façon à ce qu'un arbre lui cachait les deux corps qui gisaient dans le milieu du rond-point.

— Quels officiers? dit-il.

Le capitaine Durand tira à lui le petit cheval hongre qui fit un pas.

— Ah! mon Dieu! s'écria le docteur.

Et il descendit de cheval; le capitaine Durand s'approcha de Norbert, comme pour indiquer au docteur que c'était du lieutenant qu'il devrait d'abord s'occuper; celui-ci s'avança, et se penchant vers le moribond :

— Oh! dit-il, M. Charles Norbert? Je l'ai beaucoup connu à l'Opéra.—Voyez, docteur, voyez s'il y a quelques moyens de sauver cet officier ou du moins de le soulager.

Le docteur Maillet, qui quoique d'un caractère léger n'en était pas moins un homme de talent, plaça sa main sur les lèvres pâles du lieutenant.

— Hélas! dit-il, le cœur a cessé de battre, les poumons d'aspirer et de respirer, les lèvres sont déjà glacées... je ne sens aucun souffle... Qui m'eût dit, il y a un quart d'heure, que cet homme qui se moquait de ma façon de me tenir à cheval, serait ici immobile pour toujours... étendu pour ne plus se relever?... Un nouveau marié, je crois? — Un bel officier! dit Durand, il est mort? — Hélas! oui, à la manière dont il a été blessé, il a dû mourir avant de tomber. — Voyez donc si son meurtrier respire encore.

Le docteur n'eut qu'à se retourner pour remplir son office, tellement les deux adversaires étaient proches l'un de l'autre. Volski était tombé sur le côté, et par suite du mouvement qui l'avait perdu, sa tête était tournée vers son épaule droite : les dents étaient serrées, les lèvres un peu écartées, et les yeux ouverts semblaient encore lancer

des regards de haine et de fureur. Le docteur n'eut qu'à jeter un simple coup d'œil sur l'endroit où la lame du damas avait pénétré; il se releva aussitôt.

— Mort! s'écria-t-il, mort, et d'un furieux coup.

Il prit le sabre par la poignée et le retira de la plaie. — Ah! cela ne pouvait pas être autrement. Regardez, monsieur, une lame de Damas. Un de mes confrères qui a suivi Sa Majesté en Egypte, et qui se trouvait à la bataille d'Héliopolis, m'a raconté de singulières choses de ces damas, monsieur; ils entrent tout seuls.

Durand éloigna un peu le docteur du corps inanimé de Volski et il l'éloigna surtout du lancier.

— Et que me répondriez-vous, M. le docteur, si je vous apprenais que ce n'est pas ce damas qui a tué le capitaine Volski, mais vous? — Moi, monsieur? s'écria le docteur. — Oui, vous : le bruit qu'a fait votre cheval l'a étonné; il a craint Dieu sait quoi! et le lieutenant n'a eu qu'à abaisser sa main mourante, pour tuer à son tour Volski!.. avec ce damas qui entre tout seul. — Monsieur, dit le docteur en mettant sa main sur son cœur, je vous jure que je suis venu auprès des deux combattants, conduit par le hasard seul; aucun bruit de fers croisés et grinçants l'un contre l'autre, aucune curiosité ne m'y ont amené : de quoi puis-je être coupable? — Vous avez raison, monsieur, répliqua le capitaine; on assure que l'empereur est fataliste... — Oui, on dit qu'il a emprunté cette croyance en Egypte aux mameluks, à Mourad-Bey. — C'était donc écrit là-haut, reprit le capitaine. Quoi qu'il en soit, voilà deux bons officiers de moins dans l'armée. Mais il est nécessaire de prendre un parti, nous ne pouvons pas laisser là ces deux hommes morts; déjà les curieux arrivent de Vincennes... Holà! lancier, allez chercher un fiacre, vous en trouverez à la barrière, nous y placerons le capitaine Volski que vous conduirez à la caserne.

Un homme déjà d'un âge mûr, un de ces curieux dont parlait Durand, s'avança la figure remplie d'effroi. C'était Picard, le cocher de M. de Bussière. Picard qui, depuis

le mariage de Juliette, avait beaucoup de loisir, rôdait sans cesse de la Folie-Bussière à Saint-Mandé, buvant un verre de vin avec tous les cochers de sa connaissance et même avec ceux qu'il ne connaissait pas. Ayant poussé la promenade jusqu'au donjon de Vincennes, il accosta le cocher de cabriolet qui avait conduit le malheureux lieutenant. — Eh bien! camarade, lui avait-il dit, la journée commence-t-elle bien? — A merveille, répondit le cocher de cabriolet; deux officiers, deux bons enfants, m'ont pris à six heures et demie; il y en a un qui va se battre. Ça me vaudra dix francs au moins. — Ah! ils vont se battre? — Je crois bien, ce sont des lurons de la garde; ça ne boude pas.

Et Picard, ayant une heure à perdre avant le second déjeuner de ses chevaux, prit le chemin du bois, afin de voir deux officiers se rafraîchir d'un coup de sabre. Il arriva un peu après le docteur Maillet, et n'eut besoin que d'entrer dans le rond-point pour reconnaître Norbert.

— Ah! monsieur, dit-il au capitaine Durand, c'est notre maître, c'est-à-dire c'est le mari de notre maîtresse, mademoiselle Juliette... Et M. de Bussière qui vient de la marier, il n'y a pas quinze jours! — Mon ami, lui dit Durand, il nous faut rendre ce corps à sa famille, ou du moins le déposer dans un endroit décent, afin qu'un ami ou qu'un parent puisse préparer madame Norbert à la fatale nouvelle qui l'attend.

Picard ne trouva rien de mieux que de faire transporter le lieutenant à la Folie-Bussière. On plaça le corps de Volski dans un fiacre qui prit le chemin de Paris. Des artilleurs vinrent avec un brancard, sur lequel Norbert fut couché, et le convoi funèbre se mit en marche. Durand et le docteur Maillet venaient derrière.

— Le diable m'emporte, disait le capitaine au docteur, c'est une chose terrible que les duels! Avant le combat, on les regarde comme inévitables; après, on est désolé de ne pas les avoir empêchés. Je me soufflèterais, docteur, si je croyais que cette affaire eût pu s'arranger... je ne l'ai pas

même tenté : c'était impossible. Un officier qui en appelle un autre *lâche!* un officier qui reçoit un coup de cravache dans la figure! et cependant, en suivant le cadavre, je me reproche d'avoir permis le duel. J'aurais voulu que ces deux hommes mourussent autrement, à la tête de leur compagnie, par exemple. — Vous avez raison, monsieur, répondit le docteur, mais il faut vous dire que si le duel n'avait pas eu lieu, on n'aurait pas permis à ces officiers de mourir à la tête de leur compagnie; c'est un honneur qu'on ne leur eût pas laissé. — Oui, oui, je me disais cela avant; mais après, docteur, après, j'ai des remords. —Je crois que votre ami, le lieutenant, était fort brutal, M. le capitaine, dit le docteur. — Le lieutenant n'était pas mon ami, je ne le connaissais même que de nom; et en l'assistant ce matin, j'ai fait seulement une chose qui ne peut guère se refuser entre officiers, et je crois que dans cette malheureuse affaire il n'avait pas tort. — Comment, pas tort? il a failli casser la jambe de mademoiselle Olympe? — Une danseuse du corps de ballet, dit le docteur, une jolie petite créature que le lieutenant aimait beaucoup et qu'il a été obligé de quitter en se mariant, non sans quelque arrière-pensée d'y retourner plus tard; le capitaine Volski aimait la donzelle; il s'en est rapproché au moment où le lieutenant s'éloignait... Avez-vous jamais vu une chatte entre deux matous? C'est le rôle qu'a joué mademoiselle Olympe avec les deux officiers. Il n'y a rien de dangereux comme les demoiselles de l'Opéra, monsieur; moi je me borne à leur donner de la jujube ou du jus de réglisse... Vous savez maintenant, monsieur, le motif du combat.

Deux coqs vivaient en paix : une poule survint...

Le capitaine Durand leva les épaules.

— Laissez-moi donc tranquille, dit-il, avec vos jujubes et votre Olympe! Je lui aurais tordu le cou, à cette danseuse, plutôt que de supporter que de braves gens missent

le sabre à la main pour une pécore pareille. — De manière que vous vous croyez mieux instruit que moi? — Parbleu! — On voit bien que vous ne fréquentez pas l'Opéra. — Je fréquente mes dragons, qui sont d'autres lapins que vos danseuses et qui valent mieux. — D'accord, mais cependant...

Ils étaient sortis du bois et un officier d'artillerie se présenta inopinément devant eux. Il arrêta les artilleurs :

— Un homme blessé? dit-il à ses soldats. — Non, lieutenant, un homme mort. — Un officier? — Oui, lieutenant, un officier de la garde. — L'affaire s'est-elle bien passée?

Le capitaine Durand s'avança :

— Oui, lieutenant, ils se sont battus en gens d'honneur. — Suffit; je conseille à l'autre de se rendre aux arrêts. — Morts tous les deux, dit le capitaine Durand. — Ah! très-bien!

Le lieutenant salua, fit signe aux artilleurs de continuer leur route et poursuivit lui-même son chemin.

Les duels étaient alors fort communs, et quand tout s'était passé régulièrement, l'autorité militaire fermait les yeux.

Picard avait pris le devant, il avait été annoncer à M. de Bussière la mort du lieutenant, et il revenait plus pâle et plus défait qu'une demi-heure auparavant pour guider le convoi funèbre. Il fit entrer le brancard par une petite porte qui s'ouvrit du côté des écuries, et on le déposa silencieusement dans ce salon où Norbert avait vu pour la première fois Juliette, mais auprès d'Anatole, et dans lequel une araignée avait appris à madame de Linant que le mariage de son fils n'aurait pas lieu.

Le capitaine Durand tira sa montre de son gousset; il était huit heures, ses devoirs militaires le rappelaient à Paris, il crut d'ailleurs avoir rempli son office jusqu'au bout; il salua donc d'un dernier adieu le corps inanimé du lieutenant et quitta la Folie-Bussière pour rejoindre ses dragons. Le docteur Maillet ne crut pas devoir l'imi-

ter; il pensa que dans un moment pareil la présence d'un médecin pouvait être nécessaire. Il demanda à voir la femme du lieutenant.

— Heureusement elle est à Paris, répondit Picard. — Mais le maître de ce logis?

On le conduisit auprès de M. de Bussière qui, à peine levé, venait d'apprendre une nouvelle à laquelle il ne pouvait pas croire.

— Je suis médecin, dit M. Maillet en entrant dans la chambre à coucher du tuteur de Juliette, et le hasard m'a rendu presque le témoin du malheureux duel qui vous prive d'un parent.

En parlant ainsi, il jeta un regard vers la fenêtre, comme pour engager M. de Bussière à s'en approcher : le cheval du docteur était là sous la fenêtre, tenu par un enfant qui l'avait amené.

— C'est donc vrai, dit M. de Bussière, Norbert est mort!

— Très-vrai, mon cher monsieur, je conaissais M. Norbert depuis longtemps et ne puis pas commettre d'erreur. La lame du capitaine Volski a traversé la poitrine de votre parent et doit avoir offensé une oreillette du cœur, tellement la mort a été instantanée. — Le capitaine Volski! répéta M. de Bussière; mais qui donc a pu les rendre ennemis? C'était son capitaine. — Hélas! monsieur, dit le docteur d'un air confidentiel, je suis peut-être le seul qui puisse vous donner des renseignements certains sur cette affaire, car il paraît que M. Norbert n'a pas jugé à propos de s'ouvrir entièrement même à son témoin. — Parlez, monsieur, parlez, dit M. de Bussière. — Je suis médecin de l'Opéra, reprit le docteur, et comme tel j'ai la connaissance de beaucoup d'intrigues dont le secret ne parvient pas heureusement dans l'intérieur des familles; mais le jour de la mort est celui des grandes révélations. — Le lieutenant s'est battu pour une actrice! — Du tout, monsieur; le capitaine Volski s'est battu pour une actrice, ce qui est bien différent. M. Norbert était, avant son mariage, avec une demoiselle

Olympe dont je suis le médecin, puisqu'elle tient à l'Opéra; le lieutenant l'a quittée, ce qui était agir en honnête homme; mais, monsieur, il l'a battue. Les demoiselles de l'Opéra sont vindicatives; je ne sais ce qu'Olympe a promis au capitaine Volski, si celui-ci consentait à la venger. Bref, voilà le sujet du duel. Le capitaine, ajouta le docteur, n'aura pas la récompense promise, à moins qu'il n'ait été payé d'avance, car il est aussi bien mort que son adversaire : je vous en réponds.

La conversation en était là, lorsque la porte s'ouvrit, et Picard se précipita dans la chambre à coucher.

— Monsieur, dit-il, mademoiselle Juliette, c'est-à-dire madame Norbert... elle est au bout de l'avenue. J'ai reconnu la voiture. — Qu'on ferme les portes du salon, s'écria M. de Bussière, et qu'on conduise Juliette ici, entendez-vous, Picard?... monsieur, continua-t-il en s'adressant au docteur, aidez-moi, je vous en prie, à adoucir la violence du coup que va recevoir cette pauvre femme... une mariée d'hier, monsieur, il me semble que c'était hier, et déjà veuve!

Cependant, la visite matinale que faisait Juliette à son tuteur était toute simple. La jeune femme allait quitter Paris pour un mois ou deux peut-être, et elle ne pouvait guère se dispenser de prendre congé de M. de Bussière. Une heure après le départ de son mari, elle avait donc fait mettre les chevaux à sa voiture et s'était dirigée vers la Folie-Bussière.

— Je suis persuadée, se disait-elle en s'acheminant vers le faubourg Saint-Antoine, que je trouverai Norbert chez mon tuteur. Oui, il y sera, il lui doit une visite avant de quitter Paris.

Quand sa voiture eut gagné l'avenue qui conduit à Vincennes et que pour aller à Saint-Mandé elle devait traverser en partie :

— Il me semble, pensa-t elle encore, qu'on peut aussi bien essayer un cheval ici qu'au bois de Boulogne.

A l'endroit où Juliette devait quitter l'avenue pour

tourner à droite et prendre le chemin de Saint-Mandé, la voiture faillit se heurter contre un fiacre qui ne voulut ni s'arrêter, ni diminuer son pas. Or, les cochers qui ont l'honneur de conduire des voitures de maître ne se laissent jamais couper par de modestes fiacres et prennent toujours le pas sur eux. Le cocher de Juliette leva le fouet et menaça son confrère; l'Automédon à trente sous par heure n'en continua pas moins son chemin :

— Place, dit-il, place, je porte un mort.

Juliette n'entendit pas parfaitement, mais elle ordonna à son cocher de s'arrêter. Le fiacre qui transportait le capitaine Volski passa donc sans encombre, et Juliette reprit sa route.

Juliette arriva chez son tuteur quelques minutes après cette rencontre. Elle descendit de voiture à moitié de l'avenue, et, légère comme l'oiseau, elle courut vers le salon où le corps de son mari était déposé. Picard gardait la porte fermée.

— Bonjour, Picard, dit-elle en lui mettant une pièce d'or dans la main; voilà pour toi... Mon mari est-il venu? Oui, voilà un cheval.

Puis, considérant avec plus d'attention le petit cheval que le docteur montait et qu'il avait choisi, sans doute, afin de laisser reposer la jument dressée par Franconi :

— Oh! non, dit-elle, ce cheval n'est pas à Charles, ce n'est pas là un cheval d'escadron; un officier ne monterait jamais un cheval pareil. — C'est le cheval d'un médecin, dit Picard d'une voix tremblante. — Mon tuteur est malade? — Je ne dis pas cela, madame, je dis qu'il est avec un médecin et... — Et... quoi, Picard? — M. de Bussière vous fait prier de monter chez lui. — Et vous êtes sûr que mon mari n'a pas paru? — Non... non, madame.

Juliette, sans remarquer l'air embarrassé de Picard, pensa que son tuteur, homme fort soigneux de sa santé, avait été pris dans la nuit d'un accès de goutte; elle s'élança joyeuse dans l'escalier qui conduisait à la cham

bre à coucher de M. de Bussière, et y entra sans plus de cérémonie qu'elle n'en aurait mis à entrer dans la chambre de son mari. La jeune femme avait le rire sur les lèvres.

— Vous avez la goutte, mon tuteur, dit-elle en embrassant M. de Bussière; et si vous voulez me le permettre, je ne laisserai pas à monsieur l'honneur de la guérir.

Le docteur Maillet s'inclina; Juliette continua :

— Venez avec nous; j'emmène mon mari sur les bords du Rhin; vous changerez ainsi d'air, de régime; la voiture vous fera du bien... Un charmant voyage... Norbert est gai, moi je suis la femme la plus accommodante du monde quand on ne me contrarie pas... et mon mari fait toutes mes volontés : absolument comme vous, mon bon tuteur... Allons, décidez-vous; dans quinze jours, Norbert ira tuer les Prussiens et vous me ramènerez à Paris.

M. de Bussière s'assit et appuya sa tête sur sa main.

— Norbert, dit-il d'un ton mélancolique, ne partira pas pour les bords du Rhin!

Mais il semblait que rien ne pût ouvrir les yeux de Juliette.

— Et vous aussi, s'écria-t-elle avec vivacité, vous êtes contre ce voyage? Personne ne veut que je parte; je voulais aller en Italie, il faut y renoncer. Maintenant, je parle d'aller dans le Nord et vous vous y opposez! Norbert est plus raisonnable que vous, et les chevaux sont commandés. — Mais, madame, dit le docteur Maillet, s'il était arrivé à votre mari un accident... — Il serait tombé de cheval? dit Juliette avec effroi. Il en essaye un ce matin.

Le docteur et M. de Bussière se regardaient, comme pour se donner l'un à l'autre le courage dont ils avaient besoin. Le dôcteur surtout était fort embarrassé. Juliette le parcourait du regard et semblait vouloir lire dans ses yeux. Il ne s'agissait point ici d'une danseuse du corps de ballet, dont la douleur peut être vraie, mais n'est pas toujours avouable : le docteur se trouvait devant une jeune femme dont le caractère lui paraissait rempli d'ardeur et

de passion, une nouvelle mariée, amoureuse sans doute du beau lieutenant, et dont l'amour n'avait encore éprouvé ni mécompte, ni langueur.

— Il est tombé de cheval, mon cher tuteur? s'écria Juliette en joignant les deux mains. Et voilà ce qui m'explique la présence de monsieur, qui est médecin. Picard me l'a dit. — Non, madame, il n'est point tombé de cheval, dit gravement le docteur.

M. de Bussière s'arma de tout son courage.

— Plût à Dieu, Juliette, dit-il, qu'il fût tombé de cheval !

Les lèvres de la jeune femme frémirent, ses yeux s'agrandirent, elle demeura muette un moment, puis tout à coup elle s'écria :

— Parlez, parlez, si vous avez un peu de pitié pour moi, parlez.

M. de Bussière, qui aimait sa pupille autant qu'il aurait aimé sa fille, était incapable d'ouvrir la bouche. Le docteur prit la parole :

— Madame, monsieur votre mari a eu un duel ce matin. — Il est mort, il est mort! — Un duel avec le capitaine Volski. — Il est mort, monsieur, dit Juliette, il est mort! — Tous deux ont succombé, monsieur, tous deux sont morts. — Où est-il, où est Charles? — Venez, madame, dit le docteur en présentant la main à Juliette.

M. de Bussière voulait s'opposer à ce que Juliette quittât sa chambre, le docteur déclara que ce que demandait madame Norbert était juste et raisonnable.

— Prenez garde, cependant, madame, à ce que vous demandez : vous allez voir un spectacle douloureux; la mort est toujours une chose terrible, et une jeune femme peut-elle soutenir la vue d'un objet aimé, sans mouvement, sans couleur, et qu'une agonie de quelques minutes seulement a défiguré? — Allons, monsieur, allons. — Votre main est plus froide que le marbre, continua le docteur. — Eh! non, monsieur, je brûle : où est-il? Dites-moi donc où il est? — Vous avez raison, madame,

reprit le docteur, votre main était de glace; elle brûle maintenant, calmez-vous! — Eh! qu'importe, monsieur? Allons! — Pas avant que vous n'ayez bu quelques gorgées d'eau.

Le docteur s'approcha d'une table de toilette, remplit à moitié un verre, et y fit tomber ensuite deux ou trois gouttes d'une liqueur contenue dans un flacon qui ne le quittait jamais.

— C'est un calmant, dit-il.

Il présenta ensuite le breuvage à la jeune femme, qui l'avala d'un trait.

— Maintenant, madame, acceptez ma main.

Elle descendit d'un pas ferme et les yeux secs. M. de Bussière suivait. Les portes du salon s'ouvrirent, et Juliette vit, étendu sur le funèbre brancard, cet époux qui, deux heures auparavant, l'avait quittée plein de force et de santé. Le lieutenant était étendu sur le dos, un de ses bras sortait du brancard et pendait jusque sur le parquet, l'autre serrait sa plaie comme pour la comprimer; sa main était souillée d'un sang noir qui était caillé sur la peau et tachait sa chemise. Les yeux étaient fermés, mais la bouche conservait un air de menace et de fureur. Juliette s'arrêta devant ce brancard, puis elle tomba à genoux; et prenant dans ses bras la tête de Norbert, elle la serra contre sa poitrine, la couvrit de baisers et de larmes. Tout d'un coup son visage pâlit, ses yeux se fermèrent, et elle tomba sans mouvement sur le parquet, entraînant avec elle son mari. M. de Bussière poussa un cri. Le docteur appela les domestiques qui replacèrent le malheureux lieutenant sur sa dernière couche, tandis que la femme de charge et quelques filles de la maison s'emparèrent de Juliette, la transportèrent dans la chambre qu'elle occupait avant son mariage et la mirent au lit.

— Je lui ai administré quelques gouttes de laudanum, dit le docteur à M. de Bussière, et un sommeil de quatre ou cinq heures va lui donner l'oubli des douleurs jusqu'au réveil. Si, en rouvrant les yeux, elle pleure abondamment,

ainsi que je l'espère, elle est sauvée. — Vous ne nous quitterez pas, docteur? répondit M. de Bussière en prenant les mains de M. Maillet. — Au contraire, monsieur, je vais retourner à Paris. Il est important que madame Norbert en se réveillant voie une autre figure que la mienne. Moi je ne peux lui rappeler que le malheur qui l'accable. Faites appeler le médecin qui a soigné son enfance; un homme étranger à ces récents et funèbres événements. Cependant faites enlever le corps du lieutenant et qu'on le transporte à Paris.

Il y avait dans ces conseils autant de délicatesse que de véritable connaissance du cœur humain, et ils furent suivis.

Cependant, mademoiselle Olympe était vengée au delà de ses désirs; au lieu d'un homme borgne ou boiteux, deux officiers étaient tombés dans le bois de Vincennes pour ne plus se relever. Le docteur Maillet raconta le duel, au foyer de l'Opéra, avec tous ses détails, et il ne manqua pas d'attribuer ces deux morts tragiques à la beauté de mademoiselle Olympe, qui, selon lui, devait être le prix du vainqueur. La danseuse, médiocrement touchée de la mort de Volski, regretta le beau Norbert; mais tel lion de l'époque (et en 1805 on donnait encore quelquefois aux lions le nom de muscadins), tel lion de l'époque, qui ne l'eût pas remarquée la veille, la trouvait d'une beauté achevée maintenant qu'elle avait causé la mort de deux officiers de la garde impériale; un accident facile à prévoir arrêta le cours des conquêtes de la danseuse, et vint retarder indéfiniment ses débuts.

La police militaire fit un rapport circonstancié du duel que nous venons de raconter, et l'attribua à une querelle survenue à propos d'un congé obtenu du ministre de la guerre pour M. Norbert. Le fait était vrai, mais il avait un antécédent. Ce rapport tomba dans les mains de Fouché. Le ministre de la police jugea que l'affaire était grave, puisqu'elle touchait deux officiers de la garde, dont l'un était parent du ministre de la guerre. Il mit ses agents en

campagne, et il apprit bientôt qu'à l'Opéra on attribuait le duel aux charmes meurtriers d'une petite danseuse, qui se faisait gloire et se vantait presque de ce fatal événement. Fouché ne dit rien, ne fit point d'éclat, point de bruit; mais un beau matin, mademoiselle Olympe fut enlevée de son domicile, rue Sainte-Anne et conduite aux Madelonnettes, où il ne lui fut permis ni de faire des battements, ni de cultiver des hortensias.

Ainsi donc la première nouvelle qu'apprit en arrivant à Paris M. Anatole de Linant fut la mort du mari de Juliette.

— Le bonheur des méchants, lui dit sa mère, s'écoule comme l'eau d'un orage. Madame Norbert est veuve.

Cette mort eût réjoui un ennemi vulgaire; M. Anatole voyait l'avenir de plus haut et de plus loin. Non qu'il donnât le moïndre regret à la fin prématurée du jeune officier; mais il songea à la position qu'aurait à Paris une veuve, jeune, belle, riche, bien apparentée, libre dans tous ses mouvements, ne répondant de sa conduite à personne et nécessairement entourée d'adorateurs attirés par sa fortune et par sa beauté. Juliette était femme à profiter de tous ces avantages.

— Ma mère, dit-il à madame de Linant, notre ennemie triomphe, au contraire, et ce veuvage nuira plus à ma fortune que vous ne pensez. Je veux bien que madame Norbert aimât son mari, et je vous accorde qu'aujourd'hui elle est dans les larmes et dans le désespoir. Mais la mort est le malheur dont on se console le plus aisément, parce que c'est un malheur irremédiable. Là où il n'y a point d'espérance, le cœur humain se résigne. Nous sommes aînsi faits. Un poëte l'a dit, et il parlait d'une jeune veuve :

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole.

Dans six mois, Juliette libre, heureuse et consolée, brillera à la cour, sous le patronage de son puissant cousin,

par l'influence de son amie, madame de C***, et elle aura un crédit tout-puissant.

Ce n'était pas l'avis de madame de Linant, qui regardait, au contraire, un mari, et un mari dans la garde impériale, comme un adversaire redoutable pour son fils.

— On lui élèvera, disait-elle, un beau mausolée au Père la Chaise, où sa veuve inconsolable ira, toutes les semaines, pleurer en équipage. Ne trouvez-vous pas, Anatole que le capitaine Volski est fort heureux d'avoir été tué sur le coup? L'empereur lui aurait fait épouser cette petite danseuse, cause du duel, et voilà un homme déshonoré. — L'empereur, répondit Anatole, ne se serait pas mêlé de tout cela. Si le capitaine Volski vivait, il partirait aujourd'hui même à la tête de ses lanciers, et à la première affaire il aurait été emporté par un boulet ou fait chef d'escadron, voilà tout. — Cependant, ajouta madame de Linant, mademoiselle Olympe, c'est, je crois, le nom de cette fille, est aux Madelonnettes. — L'empereur l'ignore. — Je le veux bien; mais écoutez-moi, Anatole: ne pensez-vous pas que Juliette retournera auprès de son tuteur? Cela serait fâcheux pour vous; vous ne pourriez voir votre oncle sans rencontrer cette femme, qui obsédera M. de Bussière, et dont les captations seront d'autant plus dangereuses que mon frère l'aime déjà beaucoup et a déjà l'habitude de ne voir que par ses yeux. — Oui, dit Anatole, et c'est encore là un des périls que nous amène la mort du lieutenant. Du reste, je suis persuadé que madame veuve Norbert gardera ses gens, sa maison; ce sont là des moyens d'indépendance et de séduction dont elle ne voudra pas se priver. Mais le danger est le même puisque, comme vous le savez, l'un et l'autre habitent la même maison. — Mais, Anatole, je ne sais pas pourquoi vous vous occupez sans cesse de cette femme. — C'est vous, ma mère, qui m'en parlez. — Moi, j'en ai peur, mon ami, maintenant que la voilà libre, elle m'effraye plus que jamais. — Cependant vous vous êtes réjouie de la mort du mari. — Oui; selon moi, le lieutenant était

dangereux pour vous. Ce duel qui a eu lieu, je le craignais entre M. Norbert et vous. Maintenant, je ne sais quel pressentiment, je ne sais quelle faiblesse superstitieuse me font craindre un rapprochement entre vous et cette femme

Anatole s'écria avec violence :

— Moi me rapprocher de cette femme? Moi, je ne dis pas l'aimer, mais vivre dans un lieu qu'elle habiterait?... Jamais, ma mère; ah! je ne sais quel avenir le destin me réserve, mais je ne fais qu'un vœu... — Voyons, que désirez-vous, Anatole? — Vous le savez, je désire épouser cette douce Charlotte de Meyran, auprès de laquelle ma vie s'écoulera calme et tranquille, soit que l'empereur veuille enfin faire ma fortune, soit qu'il me néglige et en favorise d'autres. — Soyez donc heureux, mon ami; M. de Bussière, que madame Norbert ne domine pas encore entièrement, M. de Bussière se charge de parler pour vous à M. de Meyran, le père de celle que vous aimez.

Le coup d'essai.

Anatole de Linant parlait avec franchise quand il assurait sa mère de son amour pour mademoiselle Charlotte; il aimait véritablement cette jeune personne qui, de son côté, ne désirait rien tant que d'épouser un homme qu'elle croyait destiné à une grande fortune, et évidemment supérieur aux jeunes gens qui l'entouraient. Mais chez quelques individus, certaines passions se développent plus tard que d'autres; il faut je ne sais quel choc pour déterminer chez eux ces mouvements violents qui s'emparent de l'existence entière et ne laissent de place dans le cœur que pour une seule idée, ou plutôt pour un désir unique. Anatole aimait donc beaucoup mademoiselle Charlotte;

mais cet amour, n'ayant point encore éprouvé d'obstacle, lui permettait d'avoir encore de la haine et de l'ambition. L'empereur s'obstinait à ne pas songer à son avancement, et l'ambition du jeune auditeur était ainsi déçue; quant à sa haine, elle paraissait devoir être impuissante. La catastrophe qui avait brusquement rempli de deuil la maison de M. Norbert, avant que les guirlandes nuptiales fussent fanées, excitait l'intérêt universel. On s'apitoyait sur ce mariage si brillant et sitôt rompu par la mort. Une si jeune femme, qui ne rêvait que bonheur, que joie, qu'amour, passer tout d'un coup des bras de son mari à un spectacle de meurtre, sans que sa bouche aimée ait pu formuler un dernier adieu, sans un dernier regard de l'époux, sans un dernier souvenir! Encore si le lieutenant fût mort sur le champ de bataille, s'il fût tombé, comme tant d'autres braves, sous le fer ennemi, la gloire aurait pu, sinon consoler la veuve, du moins diminuer ses douleurs; mais Norbert était mort parce qu'il avait plu à une créature ignoble de se venger, parce qu'un de ses frères d'armes n'avait pas rougi de prendre en main la cause d'une de ces femmes qu'on ne fréquente qu'en les méprisant, et qui sont tellement en dehors du droit commun, qu'un homme évite avec soin de soutenir leur cause, même quand elle est juste. M. Anatole sentit parfaitement que madame Norbert était, pour quelque temps du moins, en dehors de toute atteinte. Il voyait avec assiduité mademoiselle Charlotte. Celle-ci était devenue l'irréconciliable ennemie de Juliette, car la haine s'était emparée de toutes ces personnes que leur jeunesse et leur position semblaient destiner à des passions plus douces. Mademoiselle de Meyran avait vu avec effroi la mort du lieutenant, et cela par le même motif que madame de Linant; elle craignait toujours qu'une circonstance fortuite, un rapprochement imprévu, ne missent en présence deux personnes dont elle redoutait que la haine ne devînt de l'amour. Une jeune fille amoureuse pouvait, en effet, avoir cette pensée : la fortune de Juliette s'était augmentée d'une partie de celle du

lieutenant; M. de Bussière devait toujours désirer d'unir son neveu à sa pupille; enfin mademoiselle Charlotte n'ignorait pas qu'Anatole avait toutes les ambitions; chaque fois que l'amour calcule aussi juste et qu'il se mêle à d'autres sentiments, il n'est pas bien vif. Charlotte aimait donc Anatole, quoique au fond sa principale qualité eût été, d'abord, aux yeux de la jeune fille, le titre de mari qu'il ambitionnait. Une jeune fille sans fortune ne voit rien de pire au monde que de vieillir sans être sérieusement recherchée.

Lorsque la fortune vint ajouter un charme de plus aux yeux bleus et séduisants de mademoiselle Charlotte, plus sûre alors de ne jamais manquer de mari, elle aima Anatole un peu pour lui-même, et beaucoup par haine pour Juliette.

— Notre mariage, disait-elle souvent à Anatole, dépend beaucoup moins de nous que de votre mère; c'est madame de Linant seule qui peut déterminer mon père à me marier. — Ma chère Charlotte, répondait Anatole, le vœu le plus ardent de ma mère est de nous voir unis, mais ce vœu a peu d'influence sur M. de Meyran; mon oncle seul peut faire notre mariage. — M. de Bussière? — Mon Dieu! oui. — Qu'il se hâte donc, reprenait la jeune fille; madame Norbert a de l'influence sur mon frère, qui ne vous aime pas; sur M. de Bussière, qui préférera toujours sa pupille à son neveu : vous voyez que nous sommes dans les mains de nos ennemis.

Anatole ne négligea pas ces conseils, et M de Bussière, pressé par madame de Linant, se présenta bientôt chez son ami pour lui demander la main de sa fille.

M. de Meyran, plus jeune de dix ans que son ami M. de Bussière, avait passé les plus belles années de sa vie dans une médiocrité à peine dorée, qui lui imposait journellement de fâcheuses privations et la nécessité de retrancher souvent sur ses véritables besoins ce qu'il voulait donner au luxe. Sa maison était montée sur le pied de la plus sévère économie; une vieille cuisinière servait seule ses trois

maîtres, et si mademoiselle Charlotte avait besoin d'une robe, si MM. de Meyran voulaient échanger leurs vieux vêtements contre des habits nouveaux, le rôti disparaissait pendant des mois entiers de la table frugale du gentilhomme.

— Habit de velours, ventre de son, disait la vieille cuisinière.

Mais grâce à l'amour-propre de la famille et à la fidélité de la servante, le secret de cette pauvreté était exactement gardé; personne ne se doutait de ce dénûment, organisé avec un ordre qui l'empêchait de grandir. De temps en temps, et à des époques réglées, M. de Meyran enlevait à son modique trésor un écu, et entre six et sept heures du soir, au moment où toutes ses connaissances étaient retenues chez elles par le dîner, il allait mystérieusement dans une maison de jeu du Palais-Royal, et il tentait la fortune; si la rouge et noire était favorable, il remettait son premier enjeu dans sa poche, et jouait sur le velours; s'il perdait, au contraire, il revenait tristement chez lui, calculant le temps qui devrait s'écouler avant qu'il pût risquer un autre écu. C'était cette passion du jeu, combinée avec le manque de fortune, qui donnait au père de mademoiselle Charlotte des habitudes solitaires et un dégoût prononcé pour la société. Mais quand un héritage inattendu vint enfin le rendre riche, tout changea dans la maison du gentilhomme : les meubles furent renouvelés, la vieille cuisinière eut de nombreux fournisseurs, et deux domestiques, en livrée convenable, stationnèrent dans l'antichambre et servirent à table.

M. de Bussière trouva son ami dans un cabinet décoré avec goût et assis devant un bureau à cylindre rempli de tiroirs mystérieux, éminemment propres à cacher des billets de banque et des rouleaux de pièces d'or.

— Mon cher M. de Bussière, dit le père de Charlotte en se levant, vous devez m'en vouloir de ne m'être pas présenté chez vous depuis la mort de M. Norbert; j'ai tort, mon ami, mais vous savez combien ma fortune est chan-

gée, et vous n'ignorez pas les tracas qui suivent la richesse?

M. de Bussière répondit que, n'ayant pas encore quitté la campagne, non plus que sa pupille, il était naturel qu'un homme occupé ne vînt pas l'y chercher.

— Du reste, mon cher Meyran, dit-il, éloignons tout souvenir douloureux; nous sommes dans un monde où le plaisir succède à la peine et où les scènes de joie marchent nécessairement à la suite de la douleur et du deuil. — Vous voulez parler, mon ami, de mon héritage? La perte d'un parent, l'arrivée de la fortune... — Ce n'est pas précisément ce que je voulais dire; franchement même c'est votre nouvelle fortune qui me cause quelques embarras. — Comment cela? — Mon cher ami, dit M. de Bussière, j'aurais été un mauvais diplomate; il m'est impossible de cacher ce qui me préoccupe. Je viens vous demander la main de votre fille pour mon neveu. — Charlotte? — Elle-même. — Pour M. Anatole de Linant? — Oui, mon ami; c'est un jeune homme qui fera son chemin; il a quelque fortune, du talent, de l'ambition, une place qui peut le conduire fort loin; d'ailleurs je suis là. — Je le vois souvent chez moi, dit M. de Meyran, mais je ne soupçonnais pas que ses visites fussent intéressées. — Intéressées, mon ami! s'écria M. de Bussière. Allons, vous ne vous souvenez pas d'avoir été jeune... Sachez donc qu'Anatole aime votre fille depuis longtemps avant qu'elle ne fût riche. — Ma fille n'est pas riche, dit M. de Meyran d'un ton sec. — Tant mieux, mon ami; nous avons horreur des jeunes filles riches. — Permettez, dit encore M. de Meyran; n'aviez-vous pas le projet de marier votre neveu avec votre pupille? — Vraiment oui. Et voilà ce qui prouve la passion d'Anatole; il a refusé la main de Juliette par amour pour votre fille. — Mais, dit encore M. de Meyran, madame Norbert est libre de nouveau, et M. de Linant pourrait... — Epouser Juliette? reprit avec vivacité M. de Bussière; il me semble que puisque je viens vous demander pour lui la main de votre fille, c'est qu'il

n'y songe pas... Il y a antipathie entre ces deux personnes. — Ma fille n'est point à marier, monsieur. — Vous refusez mon neveu? — Positivement.

M. de Meyran prononça ce dernier mot avec un accent si ferme, un ton si résolu et si dur, que M. de Bussière, justement irrité, se retira en lâchant quelques sarcasmes contre les amis qui font des héritages et les neveux qui exposent leurs oncles aux dédains des nouveaux enrichis. Après le départ de M. de Bussière, M. de Meyran fit appeler son fils.

— Ernest, lui dit-il, on me demande ta sœur en mariage : maintenant que je suis riche, les prétendants accourent. Et qui veut épouser Charlotte? Un de tes amis, M. de Linant.

M. Ernest déclara à son père que depuis quelque temps M. de Linant n'était plus de ses amis; il avait des obligations à madame Norbert; il lui devait la place qu'il occupait, et sa reconnaissance tout comme ses inclinations particulières l'obligeaient à rompre avec un homme ouvertement l'ennemi de madame Norbert.

— Alors, lui dit son père, tu ne seras pas fâché de mon refus? — Au contraire, répondit Ernest, j'en suis ravi; car j'ai certain projet que ce mariage aurait entravé et peut-être ruiné. — Et quel est ce projet, mon ami? — Ce ne sont que des espérances vagues et qui ne pourront pas se réaliser de sitôt, mais elles font mon bonheur, et j'espère qu'un jour elles se réaliseront. — Peut-on savoir quelles sont ces espérances? — Vous m'approuverez, mon père, j'en suis certain. Je n'ai pu voir madame Norbert sans éprouver un sentiment qu'elle fait naître partout autour d'elle. — Vous aimez la pupille de M. de Bussière? — Oui, mon père.

M. de Meyran se leva et fit quelques tours dans son cabinet.

— Je ne connais pas un homme, s'écria-t-il, plus malheureux que moi. J'ai été pauvre jusqu'aujourd'hui, et Dieu sait les sacrifices que je me suis imposés pour élever

mes enfants! Me voilà riche par un hasard que je n'espérais pas, et je deviens le point de mire de toutes les ambitions, le but de toutes les spéculations. M. de Linant veut épouser ma fille, sans doute pour me soutirer une dot... Il l'aimait avant que je ne fusse riche, me dit-on : d'accord; mais il ne la demandait pas alors en mariage. Mon fils est amoureux de madame Norbert, et il espère sans doute que, si son amour est écouté, je lui ferai une position au moins égale à celle de la femme qu'il veut épouser... — Mon père, s'empressa de dire Ernest, vous vous trompez; je ne vous demande rien. Je serai trop heureux et assez riche si j'épouse jamais madame Norbert. — A la bonne heure, répondit le père, je ne vous empêcherai jamais de faire un bon mariage, mon fils; mais je vous déclare que ni votre sœur, ni vous, n'aurez un sou de mon bien qu'après ma mort.

M. Ernest ayant ainsi apaisé son père, celui-ci voulut bien entrer dans quelques détails sur l'amour du jeune homme pour Juliette.

— Vous êtes un assez joli garçon, Ernest, lui dit-il, et vous ne manquez ni d'esprit ni d'adresse, j'en conviens; mais avez-vous bien réfléchi à ce que vous allez entreprendre? Epouser madame Norbert, une femme qui vient de perdre un mari qu'elle adorait, et cela d'une façon si tragique, que ce souvenir la suivra peut-être jusqu'au tombeau... une femme qui, à l'heure où nous parlons et où vous disposez de sa main, est folle de douleur! — Aussi, répondit Ernest, vous ai-je dit que je n'avais que des espérances éloignées, et qu'il me faudrait du temps pour venir à bout de mon dessein. — Je vous ai dit que vous étiez un joli homme, je crois, continua le père, peut-être suis-je aveuglé par la faiblesse paternelle; dans tous les cas, vous ne pouvez pas soutenir la comparaison avec feu le lieutenant Norbert, un des plus beaux officiers de l'armée; vous êtes au lieutenant ce que le pommier nain ou le prunier rabougri est au chêne; or, pour épouser la veuve, il faut vous en faire aimer.

M. Ernest sourit avec fatuité, et, quoique intérieurement blessé d'avoir été comparé à un prunier rabougri, il répondit avec modération :

— Ce ne sont pas les plus belles choses qu'on aime le mieux, mon père; le voyageur altéré aime mieux rencontrer un prunier rabougri, mais chargé de beaux fruits, qu'un chêne superbe dont le gland ne saurait lui convenir. — Voilà une comparaison à laquelle je ne m'attendais pas. — Vous sentez bien, continua le fils d'un ton doucereux et dans l'intention de se rendre son père favorable, que je ne me hâterai pas de parler de mon amour à madame Norbert; je laisserai fuir le temps qui apaise toutes les douleurs, et qui effacera peu à peu le souvenir d'un premier mari : cela arrive toujours; pourquoi Juliette ne suivrait-elle pas la loi générale? — Juliette! dit le père. Vous vous permettez, Ernest, de la nommer par son prénom? — C'était ainsi que je l'appelais avant son mariage, et je crois qu'alors je ne lui étais pas indifférent. Si M. Norbert ne se fût pas présenté, elle aurait peut-être songé à moi. — Ernest, mon ami, tu te fais des illusions dangereuses. — Si ce sont là des illusions, mon père, elles sont du moins sans danger. Mais remarquez que pendant son mariage, qui a duré si peu cependant, elle s'est occupée de moi. C'est à elle que je dois ma place, et que je devrai, sans doute, un avancement prochain. — C'est vrai, je le reconnais. — Vous voyez bien, mon père, que mes illusions reposent sur quelques probabilités. — Vous avez raison, Ernest; je vous souhaite une bonne chance... Vous pouvez maintenant vous retirer, j'ai quelques actes de propriété à examiner. — Mon père... — Qu'y a-t-il? — Vous savez la gêne dans laquelle nous avons vécu jusqu'ici? — Oui, n'en parlons plus, mon fils. — Il n'est pas étonnant que j'aie contracté quelques dettes. — Des dettes? vous avez des dettes? — Oui, mon père.

M. de Meyran, qui s'était levé, s'assit devant son bureau.

— J'ai quelques dettes, mon père, continua le jeune homme, que la nécessité seule m'a forcé de contracter. Mes créanciers sont âpres et exigeants; si vous vouliez...— Que dites-vous? — Si vous vouliez me donner un billet de cinq cents francs?

M. de Meyran fit rouler sur ses charnières le cylindre de son bureau, fit jouer le pêne de la serrure et mit la clef dans sa poche :

— Cinq cents francs! s'écria-t-il en se levant, et pourquoi faire? Pour payer les dissipations d'un fils prodigue? Non, monsieur, vous avez une place, des appointements... des appointements, monsieur, plus élevés que le revenu qui nous faisait tous vivre autrefois. Je ne vous donnerai pas un sou.

Il indiqua de la main la porte du cabinet, et son fils n'eut qu'à se retirer sans ajouter un mot. M. de Meyran n'était point avare; il était joueur, et il avait assez longtemps pratiqué l'usage des petites mises ponr comprendre les avantages des martingales et du doublement successif de l'enjeu.

Cependant M. Anatole ne tarda pas à apprendre le véritable motif de la mort du lieutenant Norbert, ou du moins la raison apparente du duel. Ses amis, les officiers de Sarreguemines, l'avaient chargé de leurs commissions pour les camarades de Paris, et la mort de Volski, celle de Norbert, faisaient l'entretien de toute l'armée.

— Il est bien fâcheux, lui dit-on, que ce malheureux Norbert se soit marié. — Pourquoi cela? — C'est que ce mariage a causé sa mort. — Et comment? J'ai entendu dire qu'une danseuse...—Il ne s'agit pas de danseuses. Voici le fait : il paraît que le lieutenant avait épousé une belle femme, dont il était passionnément amoureux. Il n'a pas pu prendre sur lui de la quitter. Il a demandé un congé. Un congé au moment d'entrer en campagne! Le capitaine Volski n'a pas pu supporter qu'un de ses lieutenants fît un pareil acte de faiblesse; quel mauvais exemple pour l'armée! de là le duel.

Bientôt M. Anatole apprit que ce congé avait été sollicité par Juliette et à l'insu de son mari, qu'elle avait usé et abusé, pour l'obtenir, de son influence sur le ministre de la guerre : de façon que le véritable auteur de la mort de M. le lieutenant Norbert, c'était Juliette, sa femme.

— Voilà le monde, disait M. Anatole dans les sociétés qu'il fréquentait, et où il avait soin de raconter le fait en l'exagérant, bien entendu, en le revêtant des circonstances les plus odieuses; voilà le monde. Une jeune femme s'éprend de l'amour le plus violent, le plus insensé; elle ne voit plus rien, ni honneur, ni vertu, ni devoir; périsse la réputation d'un brave militaire, plutôt que d'être privée des caresses d'un jour, plutôt que de ne pas promener son amour sur les bords voluptueux de la baie de Naples; car c'était à Naples que madame Norbert voulait aller cacher son mari... Pour satisfaire cette fantaisie, deux braves militaires s'égorgent; et comme si ce n'était pas assez de deux victimes, comme il faut que la grande dame devienne l'objet de l'intérêt public et un texte pour les lamentations des grandes dames ses pareilles, on va chercher à l'Opéra une malheureuse danseuse, bien ignorée, bien inconnue; on l'accuse de tout le mal et on la met aux Madelonnettes; c'est la fable des *Animaux malades de la peste;* la *peste* est en grand deuil aujourd'hui : voilà le monde.

Ces accusations envenimées portaient coup et diminuaient l'intérêt qu'inspirait la jeune veuve. C'était la calomnie la plus dangereuse qu'on pût employer, parce que le point de départ était vrai et qu'il était difficile de démêler la vérité d'avec le mensonge. Ainsi, il était vrai que Juliette eût demandé un congé de six mois pour son mari; mais il était faux qu'elle l'eût demandé pour garder Norbert auprès d'elle ou pour le soustraire aux dangers d'une campagne; elle avait voulu au contraire l'arracher à la vengeance de mademoiselle Olympe dont le capitaine Volski aurait été l'instrument. Quand elle avait demandé et obtenu ce fatal congé, l'armée n'avait point encore reçu d'ordre de départ. Mais M. Anatole ne voulait point admettre

ces distinctions : sa haine était si violente, que les bruits qu'il semait étant venus aux oreilles de M. de Bussière, il refusa non-seulement de les démentir, mais encore de cesser de les propager.

M. d'Herbois.

Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de raconter, et Juliette quitta enfin la triste livrée du veuvage pour reparaître dans le monde avec tous les avantages qu'elle tenait d'elle-même et de sa position. Elle avait passé six mois à la Folie-Bussière, ensevelie dans sa douleur, sans vouloir sortir de ce salon où elle avait vu son époux pour la première et, hélas! aussi pour la dernière fois. Elle se jetait dans un fauteuil, et là, les yeux fixés sur l'endroit où avait reposé le fatal brancard, elle se laissait aller aux plus tendres et aux plus douloureux souvenirs, et ses beaux yeux se remplissaient de larmes. M. de Bussière n'avait point assez de crédit sur l'esprit de sa pupille pour parvenir à la consoler. Les premiers six mois écoulés, une amie de pension, veuve comme elle, mais d'un vieux mari, l'entraîna dans une petite terre en Normandie, où les deux veuves mirent en commun leurs douleurs. Ce qui devait augmenter l'affliction de Juliette la diminua : deux douleurs réunies se trouvèrent moins violentes qu'une seule; enfin, madame C***, femme du ministre de l'intérieur, revendiqua le droit de parenté, et Juliette passa les six derniers mois de son deuil dans un joli château de la Touraine, avec la femme du ministre. Cette dernière hôtesse n'était point veuve, et elle ouvrait volontiers la porte de son château au plaisir et à la joie. Ce fut là que Juliette apprit les calomnies que M. de Linant répandait

sur son compte, et l'opinion de quelques officiers qui regardaient un congé obtenu comme la cause du duel. Juliette ne pouvait pas admettre un motif pareil.

— J'ai demandé ce congé, disait-elle à sa parente, quand je croyais que le régiment du pauvre Charles demeurait à Paris; ne valait-il pas mieux parcourir une voie romaine que de traverser deux fois par jour le faubourg Saint-Antoine pour aller à la Folie-Bussière? Dès que l'armée a dû partir, j'ai moi-même déchiré ce congé, et au lieu de partir pour l'Italie, je m'apprêtais à partir pour le Rhin.

M. Ernest de Meyran, ayant obtenu de la gracieuseté du ministre un léger avancement, se permit d'écrire à madame Norbert, comme à la personne à laquelle il était réellement redevable de cette faveur. Il écrivit une première lettre, puis une seconde, enfin il prit l'habitude d'écrire régulièrement toutes les semaines. Juliette trouvait ces lettres agréables; M. Ernest parlait des modes de Paris, des théâtres; il racontait l'anecdote du jour, et il savait toujours finir par quelque chose de galant et de gracieux qui allait à son adresse.

— Votre protégé, disait madame C*** à la jeune veuve, ne manque pas d'esprit. Est-il bien? — Oui, c'est un assez joli cavalier. — Eh bien! vous nous le présenterez cet hiver; il n'y a jamais trop d'hommes aimables dans le salon d'un ministre.

Juliette arriva à Paris à demi consolée; elle parut dans le monde où on la considéra d'abord avec la curiosité qui s'attache à une jeune femme dont le nom se mêle à une catastrophe à laquelle elle n'est peut-être pas tout à fait étrangère; mais bientôt ce léger nuage s'évanouit, et on ne vit dans la veuve qu'une femme belle, jeune et extrêmement riche. Elle eut sa société, ses jours de réception; elle donna des fêtes. M. Ernest de Meyran était un des hôtes assidus de son salon.

Parmi tous ceux qui y venaient habituellement, on remarquait un homme de quarante ans environ, gros, court,

la figure épanouie, l'oreille un peu dure, mais l'œil fin et intelligent; il se nommait M. d'Herbois; c'était un petit cousin de feu le lieutenant Norbert. M. d'Herbois, riche propriétaire du département de l'Aveyron, passait l'été dans ses terres, et durant l'hiver il habitait la belle ville de Rodez, dont il était un des principaux citoyens. Il n'eût tenu qu'à lui d'être le maire de sa ville, mais il avait d'autres soucis : membre de la société d'agriculture, il faisait des mémoires sur les charançons, des rapports sur les marrons d'Inde et des essais sur l'emploi du coquelicot dans la teinturerie. Il était venu à Paris pour recevoir des mains du ministre du commerce une médaille décernée à un mémoire de sa façon, sur l'utilité des engrais dans le département de l'Aveyron; utilité qui, je crois, n'a jamais été contestée, ni dans l'Aveyron, ni ailleurs, mais qu'il trouva bon de prouver dans un écrit de quatre cents pages, que la société d'agriculture de Rodez fit imprimer à ses frais, et dont il offrit, lui, un exemplaire doré sur tranche à madame Norbert.

M. d'Herbois, en arrivant à Paris, n'eut rien de plus pressé que d'aller présenter ses hommages à la veuve de son cousin. Il fut reçu agréablement, et comme il trouva la maison bonne, le dîner excellent, les fauteuils moelleux, la société polie, il s'installa sans façon chez la veuve. On le voyait arriver tous les jours à quatre heures et demie.

— Ne vous dérangez pas, cousine, disait-il avec son air épanoui; c'est moi, c'est le cousin, c'est l'agriculteur de l'Aveyron.

Il dînait avec appétit, buvait sec, et dans la soirée il était toujours prêt à compléter une table de boston, ou bien à accepter la quatrième place dans une loge.

— Je ne veux pas quitter Paris, disait-il quelquefois, que la cousine n'ait obtenu pour moi la croix d'honneur. — Qu'avez-vous fait pour cela? lui demandait-on. — Mon mémoire sur les engrais.

« Il n'y a qu'un moyen, pensa Juliette, de me débarrasser de mon gros cousin : il faut le marier. »

— Mon cher Ernest, dit-elle un jour à M. de Meyran, votre sœur Charlotte me hait toujours bien, n'est-il pas vrai? — Oui, madame; c'est un des moyens qu'elle emploie pour prouver sa constance à M. de Linant. — Et celui-ci est toujours amoureux? — Il le dit, du moins. — Votre père est toujours inflexible? — Mon père faiblit, madame. — Il faiblit? s'écria Juliette. — Il est si bien attaqué! dit Ernest; d'abord, mademoiselle Charlotte, ma sœur, est une jeune personne fort rusée et d'une ténacité très-remarquable : elle ne quitte jamais mon père, suit tous ses mouvements, épie toutes ses sensations et profite de tous ses moments de lassitude; vient ensuite madame de Linant... — Madame de Linant! s'écria Juliette, encore une ennemie implacable. — Madame de Linant, poursuivit Ernest, attaque mon père de deux façons : la première, en lui assurant que son fils n'exige point de dot; mon père est comme l'avare de Molière, il veut marier sa fille sans dot; la seconde, en lui faisant sentir que l'amitié de M. de Bussière est à ce prix. Vous savez, madame, que le refus de mon père a brouillé les deux amis. — Parfaitement; et M. de Meyran va céder? — Je le crains. Ce qui le retient encore, c'est la position de M. de Linant. Vous savez, madame, qu'il va être nommé préfet? — En vérité! dit Juliette avec un sourire équivoque. — On le dit, et mon père craint qu'une fois préfet, M. de Linant ne fasse des dettes et ne recoure à lui pour les payer. — Il ne sera pas dans cet embarras, M. Ernest, dit Juliette; M. de Linant ne sera point préfet, je vous en réponds. Dans ce cas, monsieur, ajouta-t-elle avec un sourire dont Ernest put apprécier la valeur, je vous avoue que, malgré tout le plaisir que j'ai à vous recevoir chez moi, il me serait impossible de conserver aucune intimité avec un allié de M. de Linant et de sa mère. — Mais, madame, s'écria Ernest, je m'oppose à ce mariage de toutes mes forces, et rien ne me serait plus désagréable que d'avoir pour beau-frère M. de Linant... La mère est si adroite!... mademoiselle Charlotte si amoureuse!... —

Ah! elle l'aime! il y a des femmes qui peuvent aimer ce monsieur?... Eh bien, Ernest, que ne mariez-vous votre sœur? — Moi, madame? — Sans doute! si nous nous en mêlons, vous et moi, il est facile d'en venir à bout; c'est une jolie personne; pourvu qu'elle n'épouse pas M. de Linant, je lui reconnaîtrais volontiers toutes les qualités possibles. — Madame, je ne demande pas mieux que de la marier; mais M. de Linant excepté, je ne vois pas un prétendant. — Vous vous trompez, Ernest; j'en connais un; j'ai un mari pour votre sœur. — Et qui donc? — Un homme riche, qui au lieu de demander de l'argent à monsieur votre père, lui en prêterait au besoin, et c'est là une raison que je vous prie de faire valoir quand vous parlerez de cette affaire à M. de Meyran. Représentez-lui que si mademoiselle Charlotte entre jamais dans la famille de Linant, il ne sera plus maître ni de sa fille ni de sa fortune. Madame de Linant est une femme trop habile pour que monsieur votre père entre en lice avec elle : il succomberait. — Oui, dit Ernest; mais Charlotte? — Mon Dieu! mademoiselle Charlotte est comme toutes les jeunes filles; ce qu'elles veulent d'abord, c'est un mari, et un mari riche; M. de Linant ne l'est pas. Mademoiselle votre sœur elle-même n'a point de dot, et elle le sait; elle épousera l'homme qui voudra d'elle. — Et cet homme, c'est?... dit Ernest. — Vous ne devinez pas? C'est mon cousin, M. d'Herbois. — M. d'Herbois! s'écria Ernest en riant. Ainsi, vous n'échapperez pas à la parenté : ma sœur serait votre cousine. — Une parente de Rodez! dit Juliette, une cousine du département de l'Aveyron! — Et M. d'Herbois connaît ma sœur? — Il ne sait pas seulement si elle est au monde. — Il veut se marier? — Il n'en a pas la moindre envie. — Et vous voulez faire ce mariage? — Je veux qu'il soit achevé avant quinze jours si vous me secondez : vous n'avez qu'à dire à monsieur votre père que M. d'Herbois demande la main de sa fille; vous ajouterez que M. d'Herbois est un des notables de Rodez, qu'il a quarante mille livres de rente, et dans sa

caisse les revenus de trois années en écus sonnants; le reste me regarde. — J'en parlerai ce soir même à mon père. — Faites, Ernest, et revenez me prendre à dix heures, ici; je veux voir le dernier acte de *la Vestale.*

Ce jour-là même, madame Norbert refusa sa porte à tout le monde, excepté pourtant à M. d'Herbois, et elle dîna tête à tête avec son cousin.

— Comment trouvez-vous ce gibier, mon cousin? — Excellent, ma cousine; cependant, nous avons dans l'Aveyron des lièvres supérieurs à celui-ci, quelque bon qu'il soit. — Apparemment vous êtes mal servi. — Au contraire, ma cousine, je crois qu'on a mis tout le râble dans mon assiette; j'en suis honteux, ma cousine : il n'en reste point pour vous. — Je ne mange jamais de gibier, M. d'Herbois, un blanc de poulet suffit à mon dîner... Buvez donc... vous n'aimez peut-être pas ce chambertin; c'est le vin de prédilection de Sa Majesté. — Oh! pour le vin, il vaut mieux que celui de mon cru, cousine. — On dirait que vous n'en faites pas cas, tellement vous vous ménagez... Qu'avez-vous, M. d'Herbois? vous me paraissez tout triste. Je parie que le ministre du commerce vous aura mal reçu ce matin. — Il ne m'a pas mal reçu du tout, cousine, et j'ai cependant passé trois heures dans son antichambre. — J'admire, dit Juliette en riant, la simplicité des hommes d'esprit et la naïveté des savants! Voilà M. d'Herbois, un jeune homme recommandable... — J'ai quarante ans, dit M. d'Herbois. — C'est être jeune aux yeux du ministre, répondit Juliette; M. d'Herbois, reprit-elle, un jeune homme riche, membre de la société d'agriculture de Rodez, connu par des ouvrages qui ont fait sensation... — Trois mémoires sur les charançons, un sur les engrais, dit M. d'Herbois. — Cet homme, continua Juliette, veut avoir la croix. — C'est la seule récompense que j'ambitionne pour prix de mes travaux, ma cousine. — Cet homme voit que le ministre fait semblant de ne pas l'entendre, il voit que moi, sa cousine, moi, sa parente, je n'obtiens rien, malgré mes sollicitations et mes prières, et cet homme d'esprit ne devine rien.

M. d'Herbois ouvrit de grands yeux pour regarder sa cousine, et, sa fourchette d'une main, son couteau de l'autre, il demeura un moment immobile.

— Moi! s'écria-t-il enfin, je ne devine rien? Et que voulez-vous que je devine? — Il faut, poursuivit Juliette, que je ferme ma porte à tout le monde et que je me ménage un tête-à-tête avec lui, pour lui apprendre enfin la vérité. — La vérité? s'écria M. d'Herbois en laissant tomber sur son assiette le morceau de râble piqué par sa fourchette. Est-ce que le ministre n'approuve pas mon système d'engrais? Est-ce que je n'aurai jamais la croix? — Au contraire, mon cousin, le ministre a lu deux ou trois fois votre mémoire, et il ne cesse d'en faire l'éloge; mais comment récompenser l'auteur? — La croix, dit M. d'Herbois. — Très-bien, reprit Juliette; mais d'abord, toutes les nominations sont soumises à l'approbation de Sa Majesté l'empereur, qui ne donne pas la croix à un homme pour qu'il aille l'enfouir dans une société d'agriculture. — Je m'établirai à Paris, dit M. d'Herbois. — Pas du tout, il faut vivre à Rodez, y représenter, se mettre en évidence, recevoir la bonne compagnie : en un mot, mon cher cousin, il faut vous marier. Qu'est-ce qu'un garçon? Un être qui ne tient à rien, qui n'est entouré d'aucune considération et qu'on accuse toujours d'indifférence et d'égoïsme. L'empereur, mon cousin, aime les nombreuses familles. Supposez-vous marié demain, M. d'Herbois, après-demain vous avez la croix. — Vous croyez, ma cousine? — J'en suis certaine. Ecoutez-moi, mon cousin, vous me promettez de n'être pas indiscret? — Je vous le jure. — Eh bien! mon cousin, j'ai mes raisons pour vous parler comme je le fais. — Je ne vois pas pourquoi je ne me marierais pas, si vous croyez que je sois encore assez jeune? dit M. d'Herbois. — Vous n'avez que quarante ans. — C'est vrai, reprit d'Herbois, et je connais à Rodez une jeune personne... — A Rodez? — Pas précisément, à Clairvaux... quatre lieues de Rodez, pas davantage, à côté de ma terre d'Herbois... une jeune personne

qui aura bien un jour quinze mille livres de rente. — Ce n'est pas à Rodez qu'il faut vous marier, mon cousin, mais bien à Paris : j'ai votre affaire. — À Paris? — Sans doute. Je ne sais pas si vous avez remarqué chez moi un jeune homme, qui hier, était assis à table auprès de vous? — M. de Meyran? — Lui-même. C'est un employé du ministère de l'intérieur; il est très-bien avec le ministre. La femme du ministre en fait grand cas. — Et vous aussi, ma cousine, à ce qu'il m'a paru. — Mon Dieu! oui, moi aussi. C'est un jeune homme qui est bien placé; il a déjà une certaine influence, et cette influence augmentera tous les jours. Il peut être utile. Ce jeune homme a une sœur à marier, une très-jolie personne... — Riche? demanda M. d'Herbois. — Elle est riche pour vous, répondit Juliette; elle ne le serait pas pour un autre. — Je ne comprends pas, dit M. d'Herbois. — C'est cependant bien facile à comprendre : le père de mademoiselle Charlotte de Meyran est très-riche, mais avare; il ne donne point de dot à sa fille, et la succession sera d'autant plus forte; mademoiselle Charlotte est donc fort riche pour vous qui pouvez attendre. — Il est vrai, ma cousine, que je ne peux jamais parvenir à dépenser mon revenu. — Vous voyez bien! Ajoutez qu'il sera très-avantageux pour vous d'avoir à Paris un beau-frère placé sur le seuil du pouvoir, qui sollicitera pour vous, fera valoir vos ouvrages et ne vous laissera pas oublier du ministre.

Cette dernière raison détermina M. d'Herbois qui fit encore quelques légères objections, plutôt pour se faire presser que pour refuser le parti qu'on lui offrait.

— Il faut savoir maintenant, dit-il, si mademoiselle de Meyran voudra de moi.

Juliette jeta sur son cousin un de ces regards qui donnent du courage à l'homme le plus timide.

— Vous plaisantez, M. d'Herbois, lui dit-elle, un homme comme vous, un des hommes les plus distingués de l'Aveyron, qui a quarante mille livres de rente! Une jeune personne refuser quarante mille livres de rente?

Cela ne s'est jamais vu... à Paris, du moins; je ne sais pas comment les choses se passent à Rodez; mais à Paris, quand le père parle, la fille obéit. — Il en est de même à Rodez, ma cousine; mais de tels mariages ont plus tard des inconvénients. — Quand le mari est pauvre; quand il est riche, jamais. Du reste, si mademoiselle de Meyran vous refuse, nous choisirons ailleurs. — J'espère qu'elle ne me refusera pas. — Il faudrait qu'elle connût bien peu ses véritables intérêts, dit Juliette, et remarquez dans quelle position formidable vous vous trouvez : supposons que mademoiselle Charlotte eût aimé quelqu'un, qu'elle eût un goût particulier pour un tel ou un tel, ce que la jeune fille appelle une passion; une fois mariés, vous partez pour votre département, et cette préférence de pensionnaire s'évanouit à mesure que vous vous éloignez de la Seine, et meurt enfin... — Oui, oui, interrompit M. d'Herbois en se frottant les mains, meurt et se noie dans les eaux de l'Aveyron. — C'est cela même; il est une chose dont il faut que je vous prévienne, dit encore Juliette; j'ai été liée avec mademoiselle de Meyran; il y a aujourd'hui un peu de froideur entre nous; nous avons même cessé de nous voir. Vous voyez, par ce que je fais pour elle, que je ne sais point haïr et que je suis toujours fidèle à mes anciennes amitiés. On ne donne pas tous les jours à une jeune fille sans dot, et qui n'a que des espérances, un parent aussi distingué et aussi riche que vous l'êtes. — Ces sentiments vous honorent, ma cousine; je crois d'ailleurs que vous aimez trop le frère pour haïr véritablement la sœur.

Juliette rougit légèrement et continua :

— Il me semble donc inutile de parler de moi dans tout ceci, et de dire surtout que l'idée de ce mariage vient de moi. Vous connaissez M. Ernest de Meyran, vous lui avez manifesté l'envie de vous marier, il vous a parlé de sa sœur et les choses se sont arrangées toutes seules. — Comme il vous plaira, ma cousine.

M. d'Herbois fit alors quelques questions sur la fortune

de mademoiselle de Meyran; Juliette était certaine de séduire son cousin en y répondant avec franchise. L'héritage que venait de recueillir M. de Meyran était considérable; sans parler de l'argent comptant, ni de deux maisons à Paris, l'heureux légataire avait encore hérité d'une superbe serre dans la vallée d'Auge, à quinze ou vingt lieues de la capitale.

— Et veuillez remarquer, mon cousin, dit Juliette, que M. de Meyran n'a que deux enfants. Il vous est loisible de passer chez son notaire, dont je vous donnerai le nom et l'adresse; rien ne vous empêche même d'aller visiter la terre de Normandie. — C'est ce qui pourra bien arriver, dit M. d'Herbois, si ce M. Meyran agrée ma demande. Je puis donner à son fermier de très-bons conseils sur l'emploi des engrais.

Juliette n'avait pas de haine contre mademoiselle de Meyran, mais seulement de l'antipathie.

— C'est une jeune personne, pensait-elle, qui ne me convient pas, voilà tout : cela vient peut-être de ce qu'elle est blonde et que je suis brune.

Elle ne répugnait donc pas à lui faire faire un riche mariage; ce qu'elle voulait, c'était enlever à M. Anatole une femme qu'il aimait, et M. d'Herbois était précisément l'homme qu'il lui fallait pour cela; aussi n'eut-elle de repos que lorsque son cousin eut vu la jeune personne. M. Ernest la seconda merveilleusement; jaloux de plaire à une femme recherchée et qui, en l'épousant, pouvait l'enrichir, il mit tout en œuvre pour faire accepter à son père la proposition de M. d'Herbois, et il y réussit. La bonne fortune de Juliette voulut aussi que le cœur assez insensible de M. d'Herbois s'amollît devant les charmes de mademoiselle Charlotte, et que, dès qu'il l'eut vue deux ou trois fois seulement, il oubliât la demoiselle de Clairvaux qui avait quinze mille livres de rente et brûlât du désir de conduire à Rodez la belle Parisienne.

— Ma fille est à vous, lui dit enfin un jour M. de Meyran le père; vous avez inspiré à mon fils une telle amitié,

qu'en vous choisissant pour mon gendre, je cède autant à ses instances qu'aux vôtres, monsieur — C'est beaucoup d'honneur, assurément, répondit M. d'Herbois, et je n'oublierai jamais ce que je dois à votre fils et à vous; mais mademoiselle votre fille est-elle de votre avis? — Ma fille? — Oui, monsieur, mademoiselle Charlotte? — Cela importe peu. — Sans doute, cela importe peu, et j'éprouve pour elle un amour si violent, que, si elle ne le partageait pas, je crois que, fort de votre assentiment, je l'enlèverais comme jadis les Romains enlevèrent les Sabines. Cependant il y a certaines choses qu'un mari est bien aise de savoir : mademoiselle Charlotte m'aime-t-elle ou ne m'aime-t-elle pas? — Vous voulez savoir si ma fille vous aime? — Oui, monsieur, c'est une affaire de curiosité. — Dites que c'est une affaire de délicatesse. Voilà, monsieur, un sentiment qui vous fait honneur. Vous serez satisfait. Ma fille s'expliquera librement avec vous.

M. de Meyran avait le cœur depuis longtemps endurci par la passion du jeu et les douloureuses atteintes de la pauvreté. Il s'expliqua avec sa fille d'une manière nette et précise :

— Ma chère Charlotte, lui dit-il, votre frère nous amène depuis quelques jours un monsieur que votre jolie figure a séduit, car je dois vous faire le même compliment que je fais quelquefois à votre frère; vous êtes fort bien. Je veux parler de M. d'Herbois. — Ce monsieur, dit Charlotte, qui veut vous faire marner votre terre de la vallée d'Auge? — Oui, il veut aussi vous épouser, et c'est là son principal but. — Mais, mon père... — Ecoutez-moi donc, Charlotte : ce monsieur a quarante mille livres de rente; c'est un des principaux propriétaires de l'Aveyron. Je sais ce que vous allez me dire; M. de Linant vous aime et vous ne le haïssez pas. Mais vous savez que j'ai refusé son alliance et que je suis brouillé pour cela avec mon ami, M. de Bussière. Cela aurait dû lui faire perdre toute espérance... Point du tout, ce jeune homme continue à vous rechercher, sa mère m'obsède, et je suis résolu à

me débarrasser des poursuites de l'un et de l'autre. Quarante mille francs de rente, Charlotte! réfléchissez. Un homme doux, inoffensif, que vous conduirez à votre fantaisie. D'un autre côté, M. Anatole que vous n'épouserez jamais que contre mon gré, et si vous en veniez là, vous pourriez dire adieu à ma succession; madame de Linant vous dédaignera dès qu'elle vous verra sans biens. Je crois que vous allez bientôt avoir vingt et un ans, Charlotte; encore quelques années, et vous êtes une vieille fille. M. d'Herbois viendra demain; il vous parlera de sa passion, vous lui répondrez ce que vous voudrez; mais, ou vous l'épouserez, ou vous partirez demain pour le Dauphiné, vous y vivrez chez une vieille parente aussi dévote que madame de Linant, et qui désire vous avoir auprès d'elle.

Mademoiselle Charlotte connaissait le caractère de son père et ne doutait nullement de ce qu'il lui disait. Elle se voyait en route pour le département de l'Isère, arrivant dans un mauvais village bâti sur la pointe d'un rocher comme l'aire d'un aigle, et vivant auprès d'une vieille fille, acariâtre, revêche, qui faisait sa société de sa servante dans la semaine, et le dimanche de son curé. Mademoiselle de Meyran était peu romanesque et savait mesurer les chances de sa passion au poids de son intérêt. Faire changer d'avis à son père, c'était impossible : vieillir dans le célibat, c'était une de ces résolutions pénibles qui conduisent au désespoir, c'était un long suicide dont M. de Linant lui-même ne lui tiendrait peut-être pas compte. Elle jugeait ensuite M. d'Herbois avec cet instinct infaillible qui ne trompe jamais les femmes : M. d'Herbois, un savant agriculteur, ou du moins un homme qui avait des prétentions à la science, qui préférait l'étude d'un grain de blé à la conversation de la plus belle femme du monde, qui avait quarante mille francs de rente. Une femme dont le mari a quarante mille francs de rente est une puissance à Rodez et ailleurs. Mademoiselle Charlotte se décida à accueillir convenablement M. d'Herbois, plutôt que de

mourir fille; et le lendemain, l'auteur du mémoire sur la nécessité des engrais dans le département de l'Aveyron eut lieu d'être satisfait de la façon dont il fut reçu, et put croire qu'il plaisait également au père, au fils et à la fille. Le mariage fut arrêté.

FIN DU PREMIER VOLUME.